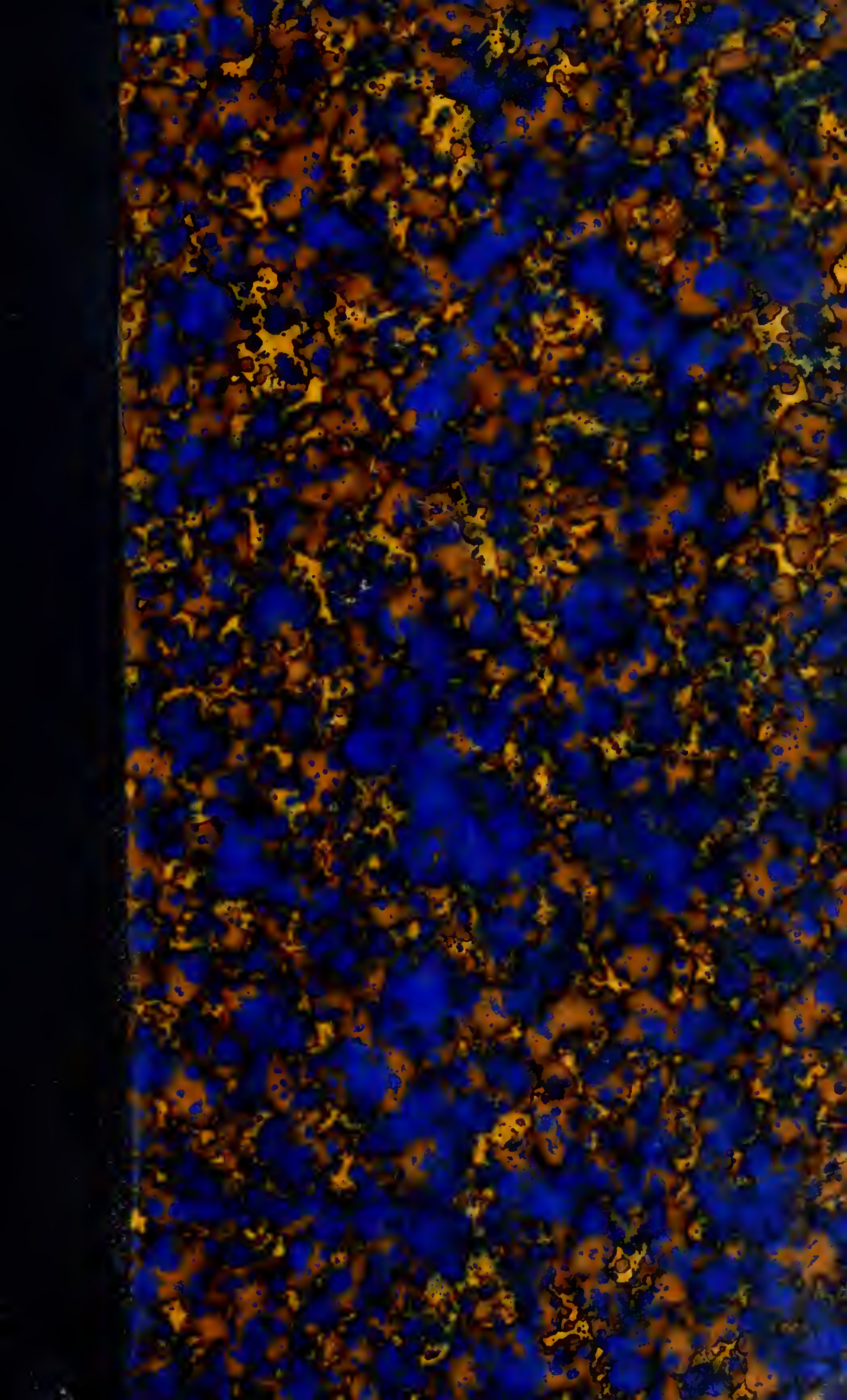






GAZETTE ANECDOTIQUE

SEPTIÈME ANNÉE — TOME I


LIBRARY
UNIVERSITY OF
21429



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 1 — 15 janvier 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — C'est par un grand événement politique qu'a surtout marqué la première quinzaine de janvier : nous voulons parler du renouvellement partiel du Sénat qui a eu lieu le 8 de ce mois. La portée capitale de cet événement, c'est le déplacement complet de la majorité sénatoriale, qui passe définitivement de droite à gauche. En effet, les membres de la gauche ont gagné, à ces élections, 27 sièges sur les membres de la droite.

Quelques personnalités nouvelles entrent dans la haute Chambre en vertu de cette modification partielle du Sénat. La plus en vue est celle du commandant Labordère, qui a été nommé à Paris sur une liste en tête de laquelle figurait M. Victor Hugo. Nous n'avons pas à nous étendre sur le rôle qu'a joué M. Labordère, non plus que sur la signification qu'on cherche à donner à son élection. Nous nous bornons à l'enregistrer. Signalons aussi ce fait que, dans les 79 élections sénatoriales qui viennent d'avoir lieu, M. de Freycinet, qui semblait se tenir un peu trop à l'écart depuis quelque temps, a été élu dans quatre départements. C'est la seule élection multiple qui ait eu lieu.

L'année avait commencé par la publication au *Journal officiel* d'un certain nombre de décrets de nominations dans la Légion d'honneur, dont quelques-unes intéressent les lettres et les arts. Une des promotions contenues dans ces décrets a particulièrement satisfait l'opinion publique. M. Émile Augier a été élevé au grade de grand officier de la Légion d'honneur. L'auteur de *l'Aventurière* et du *Gendre de monsieur Poirier* est évidemment le maître du théâtre contemporain; ajoutons qu'il joint à un grand, à un immense talent, l'honorabilité de sa vie et une rare indépendance de caractère.

Une autre nomination figurant au même décret a également fait grand bruit. M. Faure, l'éminent chanteur, a été fait chevalier de la Légion d'honneur. La

porte seulement entr'ouverte au mois d'août dernier pour M. Got, s'est donc bien, cette fois, ouverte tout entière. En effet, M. Faure a été décoré à la fois comme ancien professeur au Conservatoire et comme ancien artiste de l'Académie de musique, tandis que c'est seulement au premier de ces deux titres qu'on avait décoré M. Got. Il est clair que désormais un comédien peut être décoré en exercice, et exclusivement comme comédien. On parle déjà, par suite, de donner la croix à M. Taillade, qui est un des premiers acteurs de drame du théâtre contemporain.

Le même décret contenait encore les noms des peintres Manet et Olivier Merson, de notre confrère Blavet, du graveur Bracquemont, etc. On voit que le nouveau ministre des arts, M. Antonin Proust, paraît décidé à faire pour les artistes de tous genres un peu plus que n'avaient fait ou pu faire ses prédécesseurs.

Dans ces mêmes décrets de janvier figurait aussi le nom de M. Hérold, sénateur, préfet de la Seine, qui, par une singulière ironie du sort, mourait le matin même du jour — 30 décembre — où sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur paraissait à l'*Officiel*.

Ferdinand Hérold était le fils de l'illustre compositeur auquel on doit *Zampa* et *le Pré aux clercs*. Il n'avait guère plus d'une cinquantaine d'années. C'était un homme froid, même un peu timide, au moins d'extérieur; mais on vantait la sûreté de ses relations et sa

fidélité aux principes politiques qui ont dirigé toute sa vie publique. En fait d'habileté, il a eu celle de vivre en paix, et même en amitié, avec le conseil municipal de Paris, différent en cela de ses collègues de la préfecture de police, qui ont dû presque tous se retirer pour avoir moins réussi dans leurs rapports avec la grande assemblée municipale.

Quelques jours plus tard mourait également à Paris un peintre décorateur célèbre, M. Chéret. Il n'avait que cinquante et un ans, tout comme Hérold. Il se nommait de son vrai nom Lachaume de Gavaux (Jean-Louis) et il était chevalier de la Légion d'honneur. On cite, parmi les principaux décors dus au pinceau de Chéret, ceux de *Michel Strogoff*, du *Roi de Lahore*, d'*Aïda*, de *l'Arbre de Noël*, etc... Il a encore dessiné sur son lit de mort les premiers décors si remarqués du drame de *Quatre-vingt-treize*, joué en ce moment à la Gaîté. On peut dire qu'il est mort sur la brèche.

SULLY-PRUDHOMME PEINT PAR LUI-MEME. — Voici un fragment de notes biographiques publiées par le nouvel académicien sur lui-même, que nous empruntons au journal *la Jeune France*. On verra que le sympathique poète a eu bien des difficultés à entrer définitivement dans sa voie :

« Je suis né, raconte M. Sully-Prudhomme, dans une famille dont quelques ancêtres étaient remarquablement

doués pour la peinture, mais aucun membre ne s'y était distingué dans les lettres. Mon père, toutefois, écrivait avec élégance et tournait assez bien les vers. Ma mère était très rêveuse, étrangère aux intérêts matériels de la vie. Voilà tous les éléments un peu poétiques que j'ai trouvés dans mon milieu.

« J'ai fait mes études au lycée Bonaparte avec beaucoup de zèle, car j'y ai eu le prix d'excellence dans toutes les classes, excepté toutefois la dernière année. On inaugurait alors le système de la *bifurcation*, c'est-à-dire qu'à partir de la troisième, l'élève optait pour les lettres ou pour les sciences, et dès lors son instruction était spécialisée.

« Malgré mes succès dans les classes de grammaire, je choisis les sciences, dans l'espoir d'entrer à l'École polytechnique. Cette décision, qui fixa la nature et la méthode de mes premières études, eut la plus grande influence sur ma carrière littéraire, car elle détermina le caractère de mes poésies. Les seiences avaient beaucoup d'attrait pour moi, j'y réussissais très bien, mais plutôt par mon application que par une véritable aptitude. Je les aimais pour la jouissance qu'elles procurent d'atteindre et de formuler le vrai ; mais les vérités qu'elles enseignent n'étaient pas celles qui m'intéressaient le plus.

« Les questions de philosophie, de métaphysique surtout, m'attachaient davantage ; mais je reconnus assez

vite l'inanité des spéculations ontologiques, et je m'en tins à la psychologie, dont j'ai toujours conservé le goût. Je crois qu'un critique doit pouvoir s'expliquer tous les défauts et certaines qualités de mes poésies par ma préparation scientifique, qui m'a toujours fait préférer l'entendement à l'imagination, la solidité à la couleur, et par ma passion pour la philosophie, qui m'a toujours fait préférer l'analyse au récit et à la description. J'étais même porté, dans mes premiers essais poétiques, à attacher moins d'importance à la forme qu'au fond, mais j'aimais le vers pour lui-même, car je me suis exercé à la versification de très bonne heure; aussi loin qu'il me souvienne, je trouve en moi la préoccupation de rimer.

« J'étais donc conquis d'avance à cette école des Parnassiens dont Leconte de Lisle était l'inspirateur involontaire et le modèle. Je dois beaucoup à cette école, aujourd'hui dissoute; c'est chez Leconte de Lisle, en écoutant les beaux vers qui se lisaient chez lui dans les soirées où il réunissait chaque semaine ses jeunes admirateurs, que j'ai senti combien la beauté d'un vers, est inséparable de ses qualités toutes plastiques. »

L'Abbé Michon et la Graphologie. — Se souvient-on encore de ces gros in-huit qui parurent à la fin de l'empire chez les éditeurs Lacroix et Verbœckœven, et qui avaient nom : *la Religieuse*, *le Prêtre*, *le Moine*, etc.? Ils firent un certain tapage. Ne portant point de nom

d'auteur, ils furent attribués à divers écrivains et en particulier à M. Ulbach. M. Ulbach n'en était pas l'auteur, mais il le connaissait parfaitement. L'auteur, c'était l'abbé Michon, mort il y a quelques mois.

Cet abbé Michon fut aussi l'un des premiers chirographes ou graphologues du siècle. C'était un enthousiaste de son art, qui, perfectionné depuis, est devenu presque une science. En Suisse, devant les tribunaux, les déclarations des graphologues l'emportent souvent sur celles des experts en écriture. Nous avons eu l'occasion de voir des portraits graphologiques du caractère de plusieurs personnes, d'une rare exactitude. « Je me souviens, dit un chroniqueur, qu'une personne de ma connaissance soumit un jour à l'abbé Michon un billet, parfaitement insignifiant et sans signature, de l'empereur Napoléon III. L'abbé, pris en traître, déclara sans hésiter, du premier coup d'œil, que c'était l'écriture d'un fou. Le second empire était alors à l'apogée de sa prospérité, et l'homme politique à qui fut rendu cet oracle se montra incrédule. Il m'a raconté depuis qu'il avait souvent pensé à l'abbé Michon et que le chirographe avait vu plus juste que beaucoup de fortes têtes.

Un autre exemple de sa perspicacité fut la sentence qu'il prononça sur une grande dame qui occupait alors dans la société européenne une situation élevée, due en partie à sa richesse et à son faste. L'abbé Michon jugea d'après son écriture que le trait dominant de son carac-

tère était..... l'avarice. L'ami qui avait apporté le billet de la dame réclama, l'abbé persista dans son opinion. Quelque temps après, l'ami, pour la première fois de sa vie, alla passer plusieurs jours au château de la prétendue avare. Dans l'intimité qui naît de la campagne, mis au fait des us et coutumes de la maison, il ne tarda pas à s'apercevoir que sous des dehors tapageurs, régnait en effet une avarice misérable; la dame du lieu se donnait des allures prodigues, mais au fond, l'abbé avait raison, c'était une avare.

L'abbé Michon procédait selon des règles fixes qu'il a indiquées dans ses livres et son journal : les lignes montantes indiquent l'ambition, les mots entassés à la fin de la ligne marquent un naturel économe; telle forme de majuscule est l'indice du sentiment esthétique, et ainsi de suite.

THÉATRES. — *Sept premières représentations.* — Jamais quinzaine dramatique ne fut plus amplement remplie ; elle n'a pas moins de sept premières représentations à son actif, que nous signalerons rapidement.

A l'Opéra-Comique, une pièce de concours, le trop fameux concours Cressent, a lourdement chuté. Elle a deux actes et a pour titre *les Pantins ;* M. Montagne en a écrit le livret et M. Hue la musique. Il est difficile d'imaginer une œuvre plus mal venue, plus ennuyeuse et plus nulle. On se demande comment les composi-

teurs distingués qui sont chargés de donner le prix Cressent ont eu, jusqu'à ce jour, la main si malheureuse. Lors du dernier concours, c'était *Dianora*, opéra-comique qui tomba non moins lourdement que ces fastidieux *Pantins* que M. Carvalho ne jouera que juste le nombre de fois prescrit par la convention qui l'y oblige.

Au même théâtre, une œuvre plus importante de MM. Jules Barbier et Erckmann-Chatrian, *la Taverne des Trabans*, a beaucoup mieux réussi. La musique a pour auteur M. Henri Maréchal, dont on connaît le talent mélodique. L'opéra nouveau du jeune maître est heureusement inspiré; on y a surtout entendu avec plaisir des chœurs dont s'empareront bientôt les orphéons et nombre d'airs et de duos qu'ont fait valoir les meilleurs chanteurs de l'excellente troupe de l'Opéra-Comique, MM. Nicot, Belhomme, Fugère, Grivot, Davoust, et Mmes Bilbaut-Vauchelet et Vidal.

Le Palais-Royal a enfin remplacé sur son affiche l'éternel *Divorçons*, qui a fait trois cent vingt-cinq représentations consécutives. C'est une comédie en trois actes de MM. Meilhac et Ph. Gille, *le Mari à Babette*, qui a pris la suite du grand succès de Sardou. Un joli premier acte de comédie véritable, puis deux actes plus bouffons ont fort égayé le public, grâce aussi à une interprétation brillante, en tête de laquelle nous avons retrouvé l'excellent Geoffroy, qui vient d'avoir de si longs loisirs, Lhéritier, Hyacinthe, Montbars, Luguet, et le

jeune Galipaux, lauréat du Conservatoire qui paraissait pour la première fois sur la scène, dans un rôle malheureusement trop secondaire. C'est une précieuse recrue que ce fantaisiste comédien, qui a certaines des qualités prime-sautières de Coquelin cadet, et qui demande à être mis mieux en relief que dans le petit personnage de Nitouche, qu'on vient de lui donner à créer.

Mais le grand, l'éclatant succès de la quinzaine, a été remporté au Gymnase par la pièce en cinq actes que M. Georges Ohnet a tirée de son roman, déjà populaire, de *Serge Panine*. C'est une œuvre vigoureuse, et même, par endroits, d'une rare puissance, qui annonce dans le jeune écrivain un auteur dramatique avec lequel il faudra bientôt compter. Tout le monde voudra voir ce drame intéressant, que Mme Pasca et MM. Marais et Landrol jouent avec un talent qu'il faut tout particulièrement signaler. La troupe du Gymnase est d'ailleurs devenue excellente, et à côté des trois artistes que nous venons de citer il y a plaisir et justice à placer les noms de MM. Lagrange, Cooper, Maurice Luguet, Corbin, et de Mmes Léonide Leblanc, Vrignault et Jeanne Brindeau.

Si du Gymnase nous passons au Théâtre des Nations, nous trouvons un grand drame nouveau, *Claude Fer*, en cinq actes et en vers, qui vient d'obtenir un genre de succès auquel son auteur certes ne s'atten-

dait pas. La pièce est enfantine et charpentée d'une main plus qu'inexpérimentée ; mais elle est surtout écrite d'un style qui dépasse toute mesure. L'auteur est certainement convaincu qu'il a écrit un chef-d'œuvre et que les rires constants du public, pendant cette lamentable soirée, n'étaient qu'une impertinence imméritée. Aussi n'est-ce pas à lui que nous devons nous en prendre de sa déconvenue, mais bien à M. Ballande, qui a accueilli la pièce pour être agréable au maire de sa commune qui se trouve être le père de cet auteur désorienté. Quelques vers de sa pièce sont déjà célèbres ; on les cite de toutes parts, et nous n'aurons garde de nous en priver.

C'est France de Sombreuse qui s'écrie par la voix de Mlle Jeanne Andrée :

Mon corps est un fourreau dont la lame est coupée.

Et le marquis de Sombreuse (Maurice Simon) :

Vous allez voir le rapt, le rut et l'éréthisme.

Et France de Sombreuse, déjà nommée, qui veut faire don à Claude Fer, en devenant sa femme,

De son corps douloureux qui ne veut pas mourir.

Et Claude Fer (J. Renot), qui adore ladite France de Sombreuse, et qui a même

Embrassé ses genoux qui s'arrosaient de larmes.

Et plus loin, dans une discussion politico-religieuse :

Il est peu plaisant
Que, me trouvant toujours généreux, élastique,
Vous veniez m'imposer votre foi politique!...

Et enfin ces deux gentilshommes qui s'en vont déjeuner, et dont l'un dit à l'autre que l'heure est venue, car

L'estomac a donné son grand coup de sonnette!...

En somme, succès de douce gaieté pour une pièce qui avait sans doute la prétention de nous faire pleurer!...

A cette grande machine, déjà et si vite détraquée, combien nous préférons l'amusant vaudeville de MM. Bataille et Fugère que vient de nous donner Montrouge à son théâtre de l'Athénée, sous le titre du *Lapin.*

Dame! C'est un peu raide, et la mère fera bien de n'y pas mener sa fille, et même de n'y pas aller elle-même, s'il lui reste encore quelques illusions à perdre. Mais comme cela est drôle, cocasse, insensé, et amusant! C'est le pendant de ces folies à si longs succès qui, pour ne citer que *Lequel?* ou *le Cabinet Piperlin,* ont attiré pendant des mois consécutifs la foule à la cave dramatique de la rue Scribe.

Donc honneur au couple Montrouge qui ne se lance pas dans les pièces en vers, et qui a la sagesse de per-

sister dans le genre spécial qui lui a jusqu'à ce jour si bien réussi.

Enfin, les Variétés ont donné, le 10 de ce mois, la première représentation de *Lili*, comédie-vaudeville en trois actes de MM. Alfred Hennequin et Albert Millaud. Le succès a été considérable, grâce autant au charme de la pièce qu'à son interprétation merveilleuse. Mme Judic, qui joue dans cette pièce si gaiement réussie un rôle à transformations, est toujours la fascinatrice par excellence. Elle dit à ravir, et elle chante de même. M. Hervé a composé pour elle quelques airs dont deux, l'air du clairon et la chanson provençale, ont dû être trissés par la gracieuse artiste. Dupuis, dans le rôle de Plinchard, successivement clairon, lieutenant et général, a remporté une de ses plus brillantes victoires ; son récit de la razzia a excité un fou rire universel. Baron, le vicomte de Sainte-Hypothèse ; Lassouche, le baron de la Grange-Batelière, et avec eux Léonce, le professeur d'histoire expurgée qui enseigne à Lili les exploits du général La Vallière et du colonel Montespan, ont eu leur large part dans cet immense succès. En voilà pour plus de six mois sur la planche.... ou sur les planches, si vous aimez mieux.

Dans la même quinzaine, nous avons eu à divers théâtres d'importants débuts. Et d'abord à la Comédie-Française, la suite des débuts de Philippe Garnier et de Mlle Rosamond dans *le Supplice d'une femme* (rôles de

Dumont et de Mme Dumont, créés par Regnier et Mlle Favart). C'est une tentative honorable de la part de ces deux jeunes lauréats du Conservatoire qu'écrasaient un peu la peur, d'abord, et surtout aussi le souvenir des deux illustres créateurs de la pièce qu'ils sentaient bien présents dans la mémoire de tous.

A l'Opéra, un ténor, M. Lamarche, a débuté dans *Robert le Diable,* rôle de Robert. Lauréat aux derniers concours du Conservatoire, M. Lamarche a une jolie voix, mais qu'on brisera bien vite si on persiste à lui faire interpréter des rôles tels que celui de Robert. *Faust* ou *la Favorite,* voire même *le Comte Ory,* tels sont les ouvrages où il semble que le nouveau venu sera plus suffisant et mieux à sa place.

L'Opéra-Comique nous a présenté à son tour sa débutante, Mlle Merguiller, elle aussi lauréat du Conservatoire, et qui a obtenu un éclatant succès dans la reprise du *Toreador.* C'est une étoile qui se lève.

VARIA. — *Gambetta et Rochefort.* — Nous empruntons aux *Mémoires d'un homme de lettres,* de M. Alph. Daudet, que publie *la Jeune France,* le récit intéressant de la première entrevue qui eut lieu jadis, au quartier latin, entre M. Rochefort et le nouveau président du Conseil :

« J'ai déjà raconté qu'en 1857, à mon arrivée à Paris, j'étais descendu dans un hôtel de la rue de Tournon,

qu'habitait Léon Gambetta, alors étudiant. Un jour, à cette table d'hôte de l'hôtel du Sénat, — toute petite, au rez-de-chaussée, dans le fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers roses et des fusains s'étiolaient dans les classiques caisses vertes, — Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort, alors inconnu, lui aussi, et simple rédacteur à la Ville. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami, au lendemain d'un article, quand souriait la fortune, et j'étais heureux des deux heures passées au milieu des chaudes discussions, des éclats de voix et des rires, dans la bruyante somnolence d'un dîner prolongé trop tard.

« Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent guère. Je les vois encore chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la table, et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec, le geste rare ; l'autre qui rit, qui gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Singulière chose que la destinée, et combien d'événements tenaient entre ces deux hommes, sur ces quatre mètres de toile cirée, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviette d'un maigre dîner d'étudiants ! »

Puisque nous sommes amené à parler de la jeunesse de Rochefort, nous en profitons pour donner la lettre suivante qui lui fut adressée par Béranger, quand il n'avait que seize ans, et que nous avons recueillie der-

nièrement dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux :*

Que j'ai d'obligations à vos amis, Monsieur, de vous avoir donné l'idée de m'envoyer cette ode charmante ; vous me la deviez bien, puisque j'avais eu le bonheur de vous l'inspirer.

Est-il vrai que vous n'ayez que seize ans ? Oh ! si, à cet âge, j'avais déjà fait des strophes aussi bien tournées, aussi poétiques, je me serais cru appelé à une grande destinée. Il est vrai que, vous autres collégiens, on vous met en serre chaude ; tandis que moi, à seize ans, je ne savais pas l'orthographe.

Songeant à tous les moyens employés pour développer librement vos facultés, ne tirez donc pas vanité, mon cher enfant, d'un heureux début et des éloges que vous donne imprudemment un vieux rimeur que votre encens aveugle peut-être.

Beau mérite, vraiment, de toucher un vieillard que l'on flatte ! Mais le bonhomme a encore, à défaut d'esprit et de raison, un cœur assez chaud pour répondre aux élans d'une jeunesse bienveillante, et c'est du fond du cœur qu'il vous prie de recevoir ses remerciements.

Retournez, longtemps encore, aux thèmes et aux versions, et croyez-moi, mon jeune ami, votre tout dévoué.

Béranger.

La Vraie Légende de Mazeppa. — Un écrivain homme du monde, M. Melchior de Vogué, qui est aussi un grand voyageur, nous a donné récemment la véritable histoire de Mazeppa. C'est là, ce nous semble, un nom à la fois poétique et populaire. Il n'est pas une chaumière ou une auberge de France où l'on n'aperçoive, appendue à

quelque mur, une gravure représentant le portrait de ce Kosak légendaire lié sur une cavale furieuse qui l'emporte à travers les halliers où son corps sera bien vite mis en lambeaux. Pour ajouter à l'horreur de la scène, qui se passe sur un fond de neige, les loups suivent guettant la monture et le cavalier sanglant.

« Il paraît, nous dit *la Liberté*, que cette légende est née de quelques lignes de Voltaire, en son *Histoire de Charles XII*. Byron s'en empare, et, après lui, tous les crayons reproduisent les tableaux qu'il a tracés ; Mazeppa fait le tour du monde. Voilà la puissance du génie.

« Tout le monde a lu ce fragment de Byron. Ce qui est moins connu, c'est un poème du Russe Pouchkine sur le même sujet. M. de Vogué nous apprend que ce poème se rappoche de l'histoire — car Mazeppa a une histoire. Et d'abord, ce n'était un Kosak que par la vertu de l'aventure ; ce fut un Polonais de naissance. A vingt ans, il parut à la cour du roi Jean Casimir ; il était admirablement beau, fort instruit, doué d'une éloquence passionnée ; il gagna tout de suite la faveur royale et devint gentilhomme de la chambre. Mais il eut le malheur de séduire la femme d'un seigneur assez puissant, qui le fit saisir, lier sur son propre cheval, qu'on lanca à grands coups de fouet à travers les buissons, et qui le ramena chez lui blessé, ridiculisé, déshonoré. Mazeppa ne voulut point reparaître à la cour et s'expatria chez les Kosaks.

« Il devient leur chef, leur hetman, et Pierre le Grand,

souverain de l'Ukraine, place en lui toute sa confiance; mais Mazeppa, presque octogénaire, devient un traître célèbre. Il essaye d'entraîner les cinquante mille cavaliers kosaks à la suite du roi de Suède, Charles XII, qui vient d'envahir les provinces méridionales de la Russie; mais les Kosaks demeurent fidèles au tzar. Mazeppa meurt en exil, et, chaque année, le premier dimanche de carême, le « dimanche des Anathèmes », dans les cathédrales russes, l'officiant maudit sa mémoire. Mazeppa est donc populaire encore en Russie, mais c'est d'une popularité bien moins poétique que chez nous.

« Voyez le caprice des légendes! »

Une Prophétie de Frédéric Soulié. — M. Aurélien Scholl a eu l'heureuse idée de reproduire, dans une de ses dernières chroniques de *l'Événement*, le dialogue suivant tiré des *Mémoires du diable*, dont l'auteur *sentait* déjà venir, en 1834, la littérature de ceux que notre confrère appelle ingénieusement des « ciseleurs de fumier ».

SATAN. — Tu as l'avant-goût d'une littérature qui fera fureur dans quelques années.

LUIZZI. — En France? chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel du monde?

SATAN. — Oui, mon maître, chez le peuple le plus élégant et le plus spirituel. Il se créera bientôt une littérature consacrée à l'histoire de la *loge*, de la *mansarde*, du *cabaret*; les héros en seront des portiers, des mar-

chands d'habits, des revendeuses à la toilette; la langue sera un argot honteux, les mœurs des vices de bas étage, les portraits des caricatures stupides.

Luizzi. — Et tu crois qu'on lira de pareils ouvrages?

Satan. — On les dévorera, grandes dames et grisettes, magistrats et commis d'agents de change.

Luzzi. — Et l'on estimera de pareilles productions?

Satan. — Je n'ai pas dit cette bêtise. Il en sera de cette littérature comme d'une femme galante : on la méprise, et on court après elle.

Luizzi. — C'est bien différent.

Satan. — C'est absolument la même chose; c'est le privilège des plaisirs faciles. Pour se plaire à l'amour d'une femme distinguée, il faut de la hauteur dans le cœur et dans les idées; il faut savoir trouver son bonheur dans un mot, dans un regard, dans un geste, dans quelque chose de délicat et de voilé, de saint et de grave. Avec une fille de joie, au contraire, le plaisir vient au galop, bien franc, bien ouvert, bien débraillé; on n'a aucune peine à le poursuivre, il se jette à votre cou; il vous excite, il vous entraîne, il vous égare. Le lendemain au matin, on en rougit; le soir, on recommence. Il en est de même en littérature : on ne racontera pas à tout venant qu'on a été *dans un mauvais livre*, mais on y va.

Poète et faussaire. — Rien de plus vagabond que

l'existence du sieur Valentin Sebapolis, qui vient de se faire condamner pour escroquerie en cour d'assises. Enfant trouvé, il a emprunté son étrange nom on ne sait trop où; il a été successivement marin, soldat, voyageur, archéologue, etc. Il a fini par se marier à Bordeaux et par devenir soi-disant médecin pour maladies de femmes. Il était en outre publiciste et même un peu poëte. Il est l'auteur d'un *Mémoire sur l'homme, sa destinée probable*, et d'un *Traité de la théorie de l'abstrait* qu'il a signé Peaton. Il a écrit encore des *Réflexions sur l'univers* publiées sous le pseudonyme de Psüché.

Comme poëte, cet escroc, en somme d'un esprit cultivé et même distingué, a composé des vers qui ne manquent pas de valeur :

Dans l'océan d'azur, vierge de toute voile,
Glissant sur ce rayon qui me vient de l'étoile,
Que je voudrais pouvoir monter, toujours monter,
Jusqu'à ce que je puisse atteindre et m'arrêter
Au milieu des splendeurs de ce désert immense
Que mes yeux et mon cœur contemplent en silence.

Naître, vivre et souffrir, puis la nuit du tombeau...
Lit glacé qu'entrevoit l'homme dès son berceau.
Quel rêve que la vie, et quel rêve rapide,
Pendant lequel toujours notre cœur se sent vide!...
Dois-je bénir le ciel des jours qu'il m'a comptés?
Vérité, montre-moi tes divines clartés!
Je veux croire, et je doute... Assouvis cette flamme
Qui trouble mon esprit en excitant mon âme!

O toi qui tiens le fil où l'homme suspendu
Entre deux infinis se débat éperdu,
Sans savoir ses destins, sans même se connaître,
Dis, toi qui fais souffrir, tu dois faire renaître.
Dis-moi pourquoi je suis, quel est mon avenir ?
Quand s'effondre le corps, l'esprit doit-il finir ?...

Dans une autre pièce on trouve de jolis vers sur l'Italie dont les premiers sont à citer :

Quand le passé sourit à ma mélancolie,
C'est toi qui m'apparais, ô ma belle Italie !
J'aime tes chants si gais, et les parfums légers
Qu'exhalent, sous ton ciel, les bosquets d'orangers !

Voici enfin un échantillon de la prose de ce garçon dévoyé, qui serait peut-être devenu quelqu'un avec un meilleur esprit de conduite.

« J'ai trouvé la loi qui régit le mouvement des planètes autour du soleil et qui donne la raison de l'excentricité de leur orbite, non la gravitation découverte par Newton, mais la loi de l'excentricité.

« De ces hauteurs j'échappe aux règles qui régissen les hommes, ou plutôt les règles m'échappent.

« Sentir en soi revivre l'âme de Platon, l'immortel disciple de Socrate ; avoir le souvenir parfait de plusieurs existences antérieures pendant lesquelles on a joué un rôle dont l'espèce humaine s'honore ; avoir écrit *Phèdre*, le *Phédon*, la *République*, etc. ; puis, par des transitions nécessaires autant qu'inexplicables, et qui entrent dans les combinaisons mystérieuses du « Grand Tout », venir

échouer sur les bancs d'une cour d'assises... Quoi de plus effrayant que ce feu qui consume ma tête ? »

Mais, hélas! la cour ne s'est pas laissé attendrir par la lecture de ces passages intéressants, à moins qu'elle n'ait atténué la gravité de sa sentence. Elle a condamné le malheureux Sebapolis à dix ans de travaux forcés.

L'Absinthe. — Voici, au sujet de cette pernicieuse liqueur, un joli sonnet que nous avons recueilli dernièrement dans *l'Hygiène pour tous :*

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage ; — ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche, puis versez,
Versez tout doucement, d'une main bien légère.

Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion ; puis augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute, et cessez
Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire.

Laissez-la reposer une minute encor :
Couvez-la du regard comme on couve un trésor :
Aspirez son parfum qui donne le bien-être!

Enfin, pour couronner tant de soins inouïs,
Bien délicatement prenez le verre, — et puis
Lancez sans hésiter le tout par la fenêtre!

Un sonnet par mois. — Notre confrère Alexis Martin nous adresse, pour nos étrennes, son *Almanach fantaisiste* pour l'année 1882. Ce curieux almanach contient douze sonnets, dont nous ferons successivement, le 15 de chaque mois, profiter nos lecteurs.

JANVIER

—

Les Étrennes.

Jolis et frais mignons adorés de vos mères,
Je viens. — Éveillez-vous joyeux et caqueteurs;
Je suis le mois qui donne un corps à vos chimères,
Je suis le mois béni des joyeux enchanteurs.

Dans mes cartons coquets, dans mes boîtes légères,
Plongez en frémissant vos dix doigts fureteurs :
Garçons, j'ai des soldats ; filles, j'ai des bergères ;
Mes théâtres sont pleins de ravissants acteurs.

Pour flatter vos palais, Boissier et ses confrères
De bonbons inconnus se sont faits créateurs,
Croquez à belles dents ces douceurs éphémères.

Soyez gais tout un jour. Selon certains docteurs,
Vous saurez assez tôt — ces choses sont amères ! —
Qu'il est des baisers faux et des souhaits menteurs.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Le *Charivari* prête à Courbet un assez joli mot :

Le peintre Courbet disait à un ami qui voulait se marier :

« Que n'épousez-vous Mlle X... ? C'est un ange.

— C'est possible, mais elle se peint.

— Voyons, la main sur la conscience, répliqua le peintre réaliste, avez-vous jamais vu un ange qui ne fût pas peint ? »

Echo de Breda-Street :

« Voilà ton fils déjà grand... tu vas le mettre en pension... tu devrais t'occuper de le faire reconnaître par son auteur...

— Voilà qui n'est pas commode : il faudrait d'abord que je commence par reconnaître le père ! » (*Gaulois.*)

On meurt comme on a vécu.

Un Gobseck étant à toute extrémité, son confesseur l'exhortait, en lui présentant un crucifix d'argent.

Le malade regarde fixement le crucifix et dit au prêtre :

« Mon ami, je ne puis pas prêter grand'chose là-dessus. »

Ceci dit, notre usurier fait couic et s'endort pour toujours. (*Événement.*)

Il est trois heures du matin. Deux chiffonniers arrivent en même temps devant un tas d'ordures au milieu duquel se trouve un gros trognon de chou.

Au moment où l'un des chiffonniers va piquer son crochet dans ce morceau de choix, l'autre l'arrête d'un geste :

« Permettez, dit-il, ma femme a aujourd'hui du monde à dîner. »

Et il emporte le trognon avec dignité. (*Radical.*)

Une de nos courtisanes les plus en vue a un fils déjà grand dont la majorité s'approche.

L'autre soir, elle parlait de lui avec quelques amis.

« J'ai la prétention, disait-elle, de l'avoir parfaitement élevé. D'abord, en politique, je lui ai donné les opinions bien portées. Je l'ai fait légitimiste...

— Ma chère, tu aurais mieux fait de le faire légitimer, » interrompit en riant notre confrère C... (*Gaulois.*)

M. X..., banquier, s'est réfugié à Londres en emportant un million.

Quelqu'un, rencontrant l'ancien financier, lui dit :

« Je croyais que vous aviez été condamné à cinq ans de travaux forcés?

— Ma foi, répliqua négligemment M. X..., je suis si occupé que je n'ai pas suivi cette affaire-là. » (*Figaro.*)

Au chevet d'un vieillard, un ami encourageait le malade :

« Vous vous rétablirez : ce n'est rien, vous vivrez pour vos amis et pour vos héritiers.

— Allons donc, c'est pour eux qu'on meurt. »

PETITE GAZETTE. — THÉATRES. — M. Chabrillat a cru devoir reprendre, sur la scène qu'il dirige, un vieux mélodrame qui a eu son attrait d'actualité en son temps, et auquel il a supposé que certains faits de l'histoire contemporaine pouvaient donner une actualité nouvelle. Ce drame a pour titre *l'Incendiaire*, et pour auteurs Benjamin Antier et Alexis de Comberousse. C'est une pièce anticléricale dont la reprise doit surtout faire grand plaisir au trop fameux mangeur de prêtres qui a nom Léo Taxil. Le public n'a paru y prendre qu'un médiocre plaisir. La pièce est cependant bien jouée par Lacressonnière, Cosset et Mlle Hadamar. Rappelons que lors de la création (24 mars 1831) *l'Incendiaire* fut interprété par des artistes illustres, ou du moins qui le devinrent peu après, Bocage, Provost, Mme Dorval, et que toutefois ce drame semi-politique n'eut que vingt-huit représentations. En aura-t-il autant cette fois-ci ?

NÉCROLOGIE. — On annonce la mort du général Bataille, l'un des officiers les plus populaires de l'armée. Il avait épousé Mme Crémieux-Monbelli, qui s'est fait un nom comme cantatrice de concerts.

— Le peintre Alfred Dehodencq, dont les débuts datent du Salon de 1844, vient de mourir à l'âge de cinquante-neuf ans. — Dans la même quinzaine sont morts également deux autres artistes : le peintre français Anatole Vély, élève de Signol, et le sculpteur italien Giovanni Dupré, qui était né à Sienne, en 1816, d'une famille d'origine française.

VARIÉTÉS

LETTRES D'UN INCONNU

A UNE INCONNUE

Nous avons reçu la lettre suivante qui accompagnait l'envoi d'un petit paquet de lettres que nous publions ci-après :

A M. Georges d'Heylli.

« Monsieur le Rédacteur,

« Je vous envoie la copie de six lettres d'amour dont je possède les originaux. Ces lettres, dont l'ensemble constitue une sorte de petit roman, et qui contiennent à la fois le paroxysme de la passion de deux amoureux, puis leur brouille finale, ont pour auteur un des plus grands écrivains de la littérature contemporaine. J'ajouterai bien vite qu'il y a environ quarante ans qu'il les a écrites. Elles étaient adressées à une comédienne distinguée, qui avait un grand nom, et qui est morte aujourd'hui.

« Je ne puis toutefois, Monsieur le Rédacteur, vous livrer le nom de cette comédienne et encore moins celui de son galant correspondant. Mais ces lettres, bien que publiées anonymement, offrent cependant, vous en jugerez sans doute comme moi, un très vif intérêt. On voit bien que celui qui les a écrites, n'est pas le premier écrivain venu, et signées ou non signées, elles auront, je pense, un grand attrait pour le public.

« Recevez.....

UN DE VOS LECTEURS. »

I

D'abord, vous êtes un ange !

Puis, voici ce qui est arrivé. J'ai été obligé d'aller pour les affaires de X... chez le procureur du roi afin de porter plainte contre M... qui est aussi méchant que vous êtes bonne. Jugez !

Mais maintenant, Dieu vînt-il me chercher lui-même, je vous jure que je n'irais pas en paradis sans vous avoir vue — risque à perdre une occasion de ciel qui ne se représenterait peut-être jamais.

Donc à 7 heures et demie.

Ami.

II

Ma chère amie,

Je suis arrivé à 5 heures à Paris comme je te l'avais dit hier. Mon portier m'a annoncé que je trouverais un mot de toi chez D..., et je n'ai rien trouvé. Jusqu'à 10 heures j'ai attendu chez lui et chez moi. Je repars demain de grand matin. Ce n'est pas aimable à toi de m'avoir fait venir pour rien.

De cœur.

P. S. Je vais dans une maison où me présente D... Puisque l'amour ne me réussit plus, le lansquenet me réussira peut-être.

III

Bonjour, chère! on me demande si les petits qu'a faits D... sont d'Anaïs; moi, je le crois.

Comment vas-tu ce matin? Mieux sans doute. Écris-moi. Bois de la tisane, aie bien chaud, et d'ici à quelques jours nous aurons chaud ensemble. — Je t'aime!

Ta mère est toujours aussi désagréable, bien sûr! Petit toutou, où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? Je t'aime!!

D... te remercie de ta bonne lettre que nous avons reçue ensemble, car je rentrais avec lui, chez lui. Je t'aime!!!

Ce soir, je t'enverrai des livres pour que tu ne t'ennuies pas trop et que tu penses un peu à moi. Je vais aller au tir et dormir sagement cette nuit. Sois sage, et je te mènerai voir *la Biche au bois*, mais pour cela il faut être bien sage. Je t'aime!!!!

Adieu, à ce soir. Je suis ce matin bête comme un chou, et ma prose m'embête moi-même.

Je t'aime!! je t'aime!!!

IV

Ma chère petite, j'ignore ce que c'est que de faire de la peine à une femme, et surtout à une femme qu'on

aime. Les choses que le cœur résout tout de suite sont, en général, de bonnes et saintes choses. Pars donc, puisqu'il y a là-bas quelqu'un qui souffre et ne peut être consolé que par toi, et reviens vite, car il y aura ici quelqu'un qui sera triste pendant ton absence et ne redeviendra joyeux qu'à ton retour.

Si ce voyage cache une arrière-pensée et que tu me trompes, c'est que tu seras comme toutes les femmes. Alors, au lieu de *tu*, ce sera *vous*. J'aurai rêvé quelque temps que je pouvais être heureux et, comme toujours, je me serai réveillé au moment où j'allais l'être; voilà tout.

Ami.

V

Ma bonne petite, tu ne te doutes pas combien tes bouderies quotidiennes me rendent triste et me font payer cher les quelques moments que tu veux bien passer avec moi. Ne sois donc plus ainsi, je t'en supplie; corrige-toi de ce mauvais caractère. On a bien assez de fois l'occasion d'avoir des querelles sérieuses sans les préparer longtemps à l'avance par des taquineries d'enfant.

Effacez donc de votre jolie bouche, Mademoiselle, cette vilaine moue qui m'a fait faire de mauvais rêves

cette nuit, et de votre bon cœur cette petite rancune qui me rendrait malheureux tout le jour.

Donnez vos ordres, mon beau petit chat; vous savez que je suis votre esclave de cœur et de pensée, et faites patte de velours, que je vous baise.

Voilà !

VI

Ma chère amie, je crois tout ce que tu m'as dit depuis le premier mot jusqu'au dernier. Je te pardonne le mal que tu as pu me faire pour que tu oublies celui que je t'ai fait, mais je vois qu'à chaque instant l'avenir s'encombrera des mêmes difficultés que le passé et je n'ai pas la force d'affronter cet avenir.

Voici l'été, c'est-à-dire le temps du plaisir pour les femmes, le temps où il faut toujours être auprès d'elles, et moi, je ne pourrai pas. Si tu savais... je ne puis pas écrire un mot. Je n'ai pas la force de te dire adieu, et je sens que ce serait un malheur pour tous deux de te dire : reviens !

Au moindre mot, nous nous brouillerons, et malgré nos efforts nous aurons bien souvent, après ce qui s'est passé, des mots amers aux lèvres, sinon au cœur. Que faire alors? Si je ne te revois pas, je serai triste, et si nous nous revoyons, nous serons peut-être malheureux.

Oublie-moi. Je suis mauvais et je ne mérite pas

qu'on m'aime. Je te ferai du mal, et je ne te donnerai pas assez de compensations pour te le faire oublier.

Ne déplaçons pas nos existences, ma pauvre amie; elles y perdraient. La tienne est de vivre au milieu d'un luxe que je ne puis te donner; la mienne, dont deux êtres seuls doivent s'occuper, est d'être oublieux et oublié.

Je suis presque malade de tout ce qui s'est passé aujourd'hui; pardonne-moi comme je te pardonne; oublie même que j'existe et sois heureuse. Voilà, je te jure, ce que je souhaite le plus ardemment. Écris-moi, si tu veux, une bonne longue lettre de bonne amie : car qui sait si, tout triste que je suis aujourd'hui, je ne le serai pas plus demain?

Tu vois que les heures se suivent et ne se ressemblent pas; des deux lettres que je t'ai écrites, ne te souviens que de celle-ci.

Bien à toi.

X...

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1882

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — *Charles Blanc. — La Bourse et les Affaires.* — Les beaux-arts et l'Académie française ont éprouvé une sensible perte, le 17 de ce mois, dans la personne de M. Charles Blanc. Cet écrivain distingué, ce critique d'art hors ligne, était le frère cadet de l'historien Louis Blanc. Leur père était inspecteur des finances et avait accompagné en cette qualité le roi Joseph en Espagne pendant son éphémère souveraineté.

C'est après la chute de Joseph que Mme Blanc donna le jour, à Castres, le 13 novembre 1813, au futur et éminent auteur de l'*Histoire des Peintres*.

Charles Blanc débuta dans les arts comme élève graveur de l'atelier de Calamatta. Il ne réussit que médiocrement en ce genre; mais il acquit, en revanche, dans la fréquentation des artistes qui venaient visiter son maître, de grandes connaissances, surtout en matière d'esthétique et de critique. Peu après, en effet, il quitta le burin pour entrer dans sa vraie voie, la critique d'art.

C'est en 1845 qu'il conçut la première pensée de son grand travail historique sur la peinture; mais la révolution de 1848 survint, et Charles Blanc y trouva la place de directeur des Beaux-Arts, qu'il devait encore occuper vingt-deux ans plus tard, au lendemain du 4 septembre 1870. C'est après sa direction de 1848, et pendant les loisirs que lui fit l'Empire, que Charles Blanc commença enfin la publication suivie de son *Histoire des Peintres*. Tout le monde connaît cette œuvre considérable, qui coûta plus d'un million de frais d'impression, de papier et de gravure, et qui demeure, avec la *Grammaire des arts du dessin*, l'œuvre capitale de son auteur.

Charles Blanc avait été élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1868; décoré de la Légion d'honneur en 1872, élu membre de l'Académie française en 1876, et enfin, en 1878, nommé professeur

titulaire d'une chaire d'esthétique et d'histoire de l'art au Collège de France, qui avait été créée spécialement pour lui.

Notre ami Jules Claretie a étudié, dans *le Temps,* un curieux côté de la vie littéraire de Charles Blanc, et qui en est comme le point de départ. Il nous a présenté un Charles Blanc « chroniqueur », rédigeant au mois le mois, en 1844, une sorte de petite gazette dans le genre et dans le format des *Guêpes* d'Alph. Karr, et qui avait pour titre : *l'Almanach du mois.* En voici quelques piquants extraits, qui donnent une idée bien favorable de l'esprit vif et prime-sautier de Charles Blanc, esprit naturel d'ailleurs, qui perçait avec beaucoup de charme pour le lecteur dans tout ce qu'il écrivait.

Et d'abord, un entrefilet bien court, mais qui en dit beaucoup en quelques lignes, et qui est aujourd'hui plus que jamais de circonstance :

« M. de Lamartine veut que l'Église soit séparée de l'État. Mais l'État et l'Église se font la guerre quand ils sont unis, que feront-ils donc quand ils seront séparés ? »

A propos du monument de Molière :

« Oui, c'est une noble chose que ce monument simple, adossé à une maison vulgaire, sur le passage de tout le monde, comme il convenait au grand cœur du moraliste universel. Voilà enfin un mausolée qui est à sa place. La postérité aura donné un fauteuil de

bronze au poète qui ne fut point de l'Académie, un tombeau au comédien que les prêtres ne voulurent pas enterrer. »

L'érudit critique d'art se retrouve d'ailleurs chez Charles Blanc, même dans les causeries du chroniqueur :

« La première qualité des archéologues, dit-il, est de tenir leur sérieux; aussi les nôtres se regardent-ils sans rire. A force de chercher, on trouve tout ce que l'on veut. Il y a un certain cœur de Philippe le Bel qu'on a découvert en deux ou trois endroits. C'est faire un grand abus de l'ubiquité.

« Dernièrement, on trouve dans l'église d'Avon, près de Fontainebleau, une inscription ainsi conçue : *Ci-gît le Kœur de notre Sire roi de France et de Navarre.* Mais le monument interrogé invoque son alibi, et, en effet, on prouve à l'inventeur que l'église de Poissy possède un autre cœur, qui est véritablemeet celui de Philippe le Bel, fondateur de ladite église, d'où il suit que le cœur de l'église d'Avon est un cœur apocryphe, à moins que Philippe le Bel n'ait eu deux cœurs, ce qui serait bien fort pour un roi.

« M. Letronne a mis tout le monde d'accord, en disant que le prétendu *Kœur* de l'église d'Avon n'était que le *queux*, c'est-à-dire le cuisinier du roi. En voilà d'une autre ! »

Voici maintenant une jolie anecdote rétrospective sur la vie de Jean-Jacques Rousseau.

« Il y a dans la vie de Jean-Jacques Rousseau un trait de naïveté charmante que ni lui ni son historien Musset-Pathay n'ont raconté. Un jour, un des grands seigneurs du temps étant allé voir Rousseau à l'Hermitage, le rencontre tenant à la main deux bouteilles qu'il rapportait de la cave. — « Eh quoi! s'écria le visiteur, vous vous chargez vous-même de ces soins? Que ne les laissez-vous à Mme Rousseau? — Hélas! que voulez-vous? reprit Jean-Jacques, il faut bien que j'aille moi-même à la cave, car lorsqu'elle y va, elle y reste. »

Claretie nous cite enfin un passage bien curieux d'une lettre à lui adressée par Charles Blanc.

« J'ai là, de lui, nous dit-il, une lettre intime qu'il m'adressait à propos d'une biographie de M. Louis Blanc, où j'avais raconté l'entrevue qui eut lieu, après 1830, entre M. Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie, et le futur historien de la Révolution, alors pauvre et ignoré, mais à la veille de devenir illustre. Louis Blanc demandait du travail, une place. L'ambassadeur répondait en offrant de l'argent. Louis Blanc refusa avec une dignité outragée. »

En me racontant ce trait, Charles Blanc me disait dans sa lettre :

« J'étais présent à cette scène et je la vois encore. L'ambassadeur avait placé un sac d'écus très lourd (c'étaient des pièces de cinq francs en argent) derrière

un buste de Charles X. « J'ai perdu, nous disait-il, mon « crédit depuis la Révolution, mais je vous recomman- « derai l'un et l'autre à mon ami M. Marcotte, direc- « teur des forêts. » Et il alla prendre ce gros sac, qu'il remit à mon frère, lequel, se haussant sur ses pieds, replaça le sac d'écus sur la cheminée en disant : « Ce « n'est pas une aumône que nous demandons, c'est « l'emploi de nos facultés. »

Louis Blanc, alors, allait se retirer, emmenant son frère, après avoir remercié l'ambassadeur de Russie, dont sa mère, parente des Pozzo di Borgo, portait le nom, lorsque le haut personnage, pour laisser un meilleur souvenir aux jeunes gens, dit à l'aîné, en lui parlant de sa mère :

« Si vous avez autant d'esprit qu'elle, vous ferez « votre chemin. »

Bien d'autres événements ont encore occupé et préoccupé tous les esprits pendant cette quinzaine. Nous en signalerons deux surtout qui ont causé une vive émotion : nous voulons parler des affaires politiques et des affaires financières.

Le premier fait, celui de la proposition gouvernementale aux Chambres ayant pour objet de reviser la Constitution et d'y introduire le scrutin de liste, a donné lieu à beaucoup d'appréciations contradictoires que nous n'avons pas le droit de discuter ici. Nous devons donc nous borner à constater que

le rejet de cette proposition a eu pour résultat la chute de M. Gambetta

Le second fait a eu pour théâtre et pour scène le palais même de la Bourse, où se font, depuis plusieurs mois, tant de fortunes et tant de ruines. La spéculation a pris malheureusement, dans notre temps, des proportions inquiétantes, en se généralisant et en attirant à elle toutes les classes de la société. Ce qui était autrefois le métier exclusif des gens de finance, c'est-à-dire le jeu de bourse, est devenu aujourd'hui l'occupation de presque tout le monde. Il en est résulté des créations de banques innombrables et de sociétés de crédit non moins nombreuses, émettant des actions et les jetant par milliers sur le marché, et ainsi, chaque jour, provoquant, au moyen de syndicats habilement combinés, un nouvel aliment à la passion du bénéfice et du jeu. La bourse a donc monté considérablement, elle a monté même inconsidérément, et certaines valeurs, comme l'Union générale, par exemple, sont parvenues à des élévations de taux telles qu'elles n'avaient plus aucune espèce de rapport avec le revenu qu'elles donnaient. Enfin une débâcle est arrivée, la panique a pris tout le monde, et à une hausse insensée a succédé une baisse non moins exagérée, dans laquelle ont été également entraînées, comme dans une sorte de sarabande vertigineuse, les bonnes et sérieuses valeurs.

En somme, jamais quinzaine n'a été plus agitée par les affaires politiques ou par celles de la finance, et il est à désirer que celle qui va commencer apporte le calme dans les esprits et remette l'équilibre dans la fortune publique si vivement atteinte et compromise.

Le Feu au théâtre. — L'incendie récent du grand théâtre de Vienne, si terrible dans ses effets et où plusieurs centaines de spectateurs ont trouvé la mort, a donné lieu à un redoublement de précautions dans les autres théâtres de l'Europe. Chez nous, la Préfecture de police est vivement intervenue et a notifié à tous les directeurs de spectacle, une série de prescriptions ayant pour objet de rendre surtout plus faciles les dégagements dans les couloirs, et d'ouvrir le plus de portes de sortie possible.

Ces prescriptions ne sont pas d'ailleurs nouvelles. Voici, en effet, un certain nombre d'articles empruntés à une note du sieur Deplan, qui était préposé, en 1775, à la garde de la salle des machines, au palais des Tuileries, où la Comédie française donnait alors ses représentations. Cette note était adressée à *Messieurs les Comédiens français* :

« Qu'il soit ordonné aux garçons de théâtre qu'ils aient à rentrer tous les soirs, après le spectacle, *les deux poêles de feu qui servent dans les coulisses* au petit foyer, et de les couvrir très exactement, comme ils le

fesoient cy-devant au faubourg Saint-Germain, et ayant toujours été de leur devoir ; en cas qu'ils ne le fassent pas, je me charge d'en rendre compte à messieurs les semainiers.

« D'ordonner qu'il soit mis deux stores aux deux loges du ceintre, avec des bouts de bougies en place des chandelles qu'on y met, attendu que la chandelle, qui n'a point de solidité, *vient tout récemment d'y mettre le feu.*

« De faire nettoyer la boutique des menuisiers, *qui est remplie de copeaux, sciure et poussière à une hauteur considérable,* et par conséquent très dangereuse en ce qu'il passe dans ladite boutique *plusieurs tuyaux de cheminée très peu solides. Comme le feu y prend souvent,* il peut s'y faire quelque crevasse, et le feu trouvant toutes ces matières combustibles, il serait de toute impossibilité d'y porter remède.

« D'avoir un étouffoir pour être déposé à la loge de Mlle Constance, attendu que son domestique *dépose les cendres de son poêle et de sa chaufferette sur le ceintre, qui est en bois,* dont je l'ai fait voir à M. Des Essarts, qui peut vous en rendre compte. »

Cette mademoiselle Constance, n'était autre que Mlle Cholet, la première danseuse de l'époque.

En raison des représentations ci-dessus reproduites, le sieur Des Essarts, qui était chargé des affaires de la Comédie, prit les dispositions suivantes :

« Arrêté qu'il sera fait *six cuves bien cerclées de fer*, de deux muids chacune, qui se videront tous les six mois et se rempliront tout de suite.

« Qu'on demandera des *seaux* à la police (quatre douzaines), et que l'on fera l'emplette d'une *pompe à main* pour porter les premiers secours.

« Que le présent article sera exécuté par les garçons de théâtre, ce à quoi contrevenants, ils seront chassés.

« Que l'on ôtera la loge à Mlle Constance, qui s'habillera dans celle des danseuses, où l'on fera un retranchement.

« Que Faucheron et son camarade se conformeront au présent article ou qu'ils seront chassés à la première contravention.

« Qu'il sera ordonné au sieur Faucheron et à son camarade d'avoir un seau d'eau pour y tremper leurs éteignoirs. De plus, qu'ils n'éteindront aucune lumière en soufflant, mais avec une éponge, et qu'ils auront soin de moucher les chandelles partout où il y en aura. »

Le grand danger, comme on voit, venait alors surtout des mouchures de chandelles. Le gaz n'est venu qu'un demi-siècle plus tard. Et cependant que d'incendies eurent lieu jadis dans les salles de spectacle ! On peut donc en conclure qu'aujourd'hui, avec des causes de désastre bien autrement considérables, les incendies de théâtres ne sont que relativement rares.

La Défense de Paris, par Bombonnel. — Ce fameux tueur de lions, rival du regretté Jules Gérard, écrivait la lettre suivante à un ami, pendant le siège de Paris en 1870. Elle contient un moyen de défense auquel certainement personne n'avait songé!... Cette lettre est inédite et nous la copions sur son original :

Dijon, 14 septembre 1870.

Merci, brave ami, d'avoir pensé à moi. Je repars demain avec ma petite compagnie et je vous promets des peaux de Prussiens. Je vous envoie un journal de la Côte-d'Or qui vous mettra au courant de ce que j'ai fait.

J'ai écrit, il y a quelques jours au général Trochu pour lui dire de faire miner tous les châteaux de la couronne aux environs de Paris et de confier à un homme la mission de faire sauter le roi de Prusse et tout son entourage. Il ne faut que quelques barils de poudre dans une cave ou sous un parquet. Je lui conseillais aussi de faire mettre à l'entrée des rues de Paris, qui sont menacées, deux barils d'huile de pétrole, et cela à chaque bout de rue; puis de faire monter tous les pavés aux troisième et quatrième étages des maisons. Lorsque l'ennemi serait dans la rue on répandrait les barils et on y mettrait le feu de manière à ce qu'il ne puisse ni avancer ni reculer. Les femmes et les enfants feraient du haut des maisons pleuvoir des pavés sur leur tête. On aurait soin d'ordonner de tenir tous les magasins et boutiques solidement fermés, dans toutes les rues menacées de l'assaut. Faites part, je vous prie, de cette idée au général, dont j'attends encore la réponse. Que je voudrais être là! Dites bien au général que je suis tout à ses ordres.

A vous de cette bonne et rustique amitié,

Bombonnel.

Une Lettre pastorale. — Les mandements de nos évêques donnent bien souvent lieu à des récriminations, en raison soit de leurs idées rétrogrades, soit de leur hostilité contre les pouvoirs établis. Nous sommes heureux, cette fois, d'avoir à citer une lettre pastorale de l'abbé Lamazou, ancien vicaire de la Madeleine et curé d'Auteuil, aujourd'hui évêque de Limoges, qui contient des idées absolument contraires, et qui a produit partout une grande et heureuse impression.

Cette lettre pastorale a été adressée par le prélat à son clergé à l'occasion des prières prescrites par la Constitution à la rentrée des Chambres. Voici quelques-uns des passages particulièrement remarqués qu'elle contient :

« La politique, dit-il, n'est pas une chose assez noble et assez élevée pour mériter les honneurs de la chaire chrétienne. Rappelons-nous ce qui se passe en France depuis bientôt un siècle. Nous voyons s'y succéder les régimes les plus différents et même les plus opposés. Tantôt c'est la liberté, tantôt l'autocratie qui l'emporte, tantôt la licence avec le désordre des idées et le désordre de la rue, tantôt le régime du sabre avec son complément obligé, la compression et le mutisme. Hier, le pays se trouvait administré par des hommes appliquant leur système de gouvernement et leurs idées politiques; aujourd'hui, il est dans les mains d'hommes ayant un système et des idées contraires. N'avons-nous pas vu

le suffrage universel glorifier avec un ensemble éclatant un régime gouvernemental, et, quelques mois après, réprouver ce même régime avec une ardeur non moins foudroyante ?

« La chaire chrétienne n'est pas faite pour s'abaisser à une sphère aussi mobile, s'occuper d'intérêts aussi exclusivement humains ; à plus forte raison, dans une société aussi divisée que la nôtre, se mêler aux luttes et aux rivalités des partis. Il faut donc prêcher l'Évangile, rien que l'Évangile, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain, l'accomplissement de ses devoirs de religion et de ses devoirs d'état, la pratique de la douceur et de la charité, le pardon des injures, la sévérité pour soi, l'indulgence pour les autres et le respect pour tous. Avec cette sublime doctrine que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a chargés d'enseigner au monde, nous avons un vaste et magnifique champ ouvert devant nous. Aucune puissance n'a le droit d'y gêner notre liberté.

« On est en chaire pour guérir, et non pour aigrir ; pour enseigner, et non pour récriminer. Un curé doit être le curé de tous ses paroissiens ; un évêque doit être l'évêque de tous ses diocésains. Il ne doit donc point froisser ou s'aliéner ceux qui, sur les questions livrées aux controverses des hommes, ne penseraient pas comme lui. Ce serait diminuer la religion que de vouloir l'adapter à un régime politique. Rendons

à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Au nom des droits sacrés de la liberté humaine, le prêtre peut avoir ses préférences politiques, mais ce n'est point pour les affirmer et les propager en chaire qu'il est prêtre. »

. . . .

« Si vous avez du bien à dire des autorités locales, vous pouvez parler sans scrupule ; mais, lorsqu'il y aurait un langage différent à tenir, gardez le silence, ce sera plus sage et plus chrétien. »

. . . .

« Des prêtres se plaignent quelquefois à leur évêque de l'opposition, de la malveillance d'un maire, d'un conseiller municipal. Lorsqu'on va au fond des situations, on découvre plus d'une fois que ces prêtres ont combattu avec énergie l'élection de ces personnages. Vous les avez traités en ennemis.

« A moins qu'ils ne soient de vrais chrétiens ou des gens d'un très grand esprit, ce qui est toujours trop rare, attendez-vous à être traités en vaincus. Lorsqu'on descend dans l'arène électorale, il est bien difficile de ne pas donner des coups, il est bien plus difficile de n'en pas recevoir. »

Théatres. — Mme Krauss vient de faire à l'Opéra une tentative où elle a plus qu'honorablement réussi. L'éminente artiste a abordé, le 13 de ce mois, un per-

sonnage en partie étranger à son grand talent dramatique et lyrique, celui de Marguerite dans *Faust*, lequel avait été jusqu'à présent l'apanage exclusif des cantatrices légères.

Il est clair que tout d'abord, au point de vue plastique, Mme Krauss n'a rien, absolument rien, de la Marguerite idéalisée que nous avons toujours eu l'habitude de voir. C'est le contraire qui serait exact : Mme Krauss est l'opposé complet d'une Marguerite, même quelconque. Sa voix elle-même, si puissante, si dramatique, se prête mal aux premières scènes du rôle. Aussi l'air du rouet, l'air si fameux des bijoux surtout, ont-ils été rendus par elle avec une grande science musicale certainement, mais avec une absence de grâce, de charme et même de jeunesse. La scène du jardin a offert à Mme Krauss quelques meilleures occasions de briller là où Mme Carvalho avait été si éclatante. Mais c'est dans la scène de l'Église, et surtout dans le grand trio final, que Mme Krauss a été tout à fait remarquable et a complètement enlevé le public et en même temps le succès.

En définitive, Mme Krauss n'est pas et ne sera jamais une Marguerite possible ; mais quel talent, quel feu, quelle âme, et par suite quel intérêt considérable dans cette tentative curieuse !... Mme Krauss fait donc recette dans *Faust*, et, la seconde fois qu'elle l'a chantée, on a dépassé 20,000 francs.

Je ne crois pas que, pour le moment du moins, les nouvelles recrues de la Comédie-Française puissent avoir une influence aussi heureuse pour la caisse d'ailleurs suffisamment remplie de notre premier théâtre littéraire. On nous a présenté, le 21 de ce mois, à la rue de Richelieu, deux nouveaux visages dans la reprise du *Demi-Monde,* où Mlle Tholer, qui, elle, est depuis longtemps de la maison, se montrait également pour la première fois.

Mlle Tholer est charmante, pleine de distinction, mais elle a un timbre de voix parfois chevrotant qui n'est pas toujours agréable à l'oreille. Il faut dire aussi que ce premier soir elle était fort émue, très en peur même à l'idée de paraître dans un personnage aussi important que celui de la baronne d'Ange, dans lequel Mlle Croizette a laissé de beaux souvenirs. Les derniers actes ont été plus favorables que les premiers à l'aimable artiste. Nous croyons donc à un succès complet pour les représentations ultérieures.

Mlle Durand, lauréat du Conservatoire aux derniers concours, a joué avec une certaine aisance le rôle de Marcelle, si joliment créé aux Français par Mlle Broisat. Mlle Kalb, qui arrive du Vaudeville, a tenu d'une façon satisfaisante le personnage, d'ailleurs si en dehors, de Mme de Santis. Je citerai encore Garraud, l'excellent doyen des pensionnaires, qui jouait, pour la première fois le rôle du baron de Thonnereins, créé par Thiron à

la rue de Richelieu et qui ne s'est pas montré indigne de remplacer cet amusant sociétaire.

Les autres rôles du *Demi-Monde* sont remplis par Delaunay, Febvre, Laroche et Mme Riquer, cette dernière meilleure que d'habitude dans le personnage de Mme de Vernières. Febvre a été rappelé au quatrième acte. Le rôle de Nanjac est l'un des meilleurs du répertoire de cet artiste d'élite, qui en a encore d'ailleurs tant d'autres à son actif.

VARIA. — *Sardou père auteur dramatique.* — C'est notre confrère Arnold Mortier qui nous a donné dans *le Figaro* la curieuse indication suivante relative au père du célèbre auteur d'*Odette* :

« Dans sa comédie du Vaudeville, Sardou laisse entrevoir très clairement qu'il croit aux théories de Darwin sur l'hérédité, et il fait dire à un de ses personnages qu'étant la fille d'une mère peu estimable, Odette ne pouvait jamais être une honnête femme.

C'est en discutant cette théorie que je viens d'apprendre un détail bien curieux.

Le père de Victorien Sardou était auteur dramatique ! On lui doit un des grands succès qu'il y ait eu au théâtre.

A vrai dire, il n'a fait qu'une seule pièce, mais cette pièce est célèbre, et personne n'a jamais su qu'il en fût l'auteur. Voici l'histoire :

M. Sardou père était encore un jeune homme quand il eut l'idée d'écrire un drame. A quelques pas de chez lui, sur la route d'Esterel, se trouvait une hôtellerie assez mal famée qu'on appelait l'*Auberge des Adrets.*

« C'est là que se passera mon drame, pensa le jeune auteur. D'abord, il me semble que cela ferait un titre excellent, et puis la maison est isolée, elle a je ne sais quel aspect sinistre qui donne le frisson. On vous assassinerait là dedans sans crainte des gendarmes. »

Et il décida qu'on assassinerait quelqu'un dans cette auberge des Adrets.

Il donna à la victime le nom de Germeuil, et comme M. Sardou père ne demeurait pas très loin de Toulon, comme toute sa contrée était terrorisée par les malfaiteurs échappés du bagne, il prit pour héros de sa pièce un évadé de Toulon, qu'il appela Robert Macaire.

Le Cannet et ses environs sont littéralement peuplés de gens qui portent le nom de Bertrand. Il y en a autant que de Contesenne au Bas-Meudon. Le complice de Macaire fut donc baptisé Bertrand par M. Sardou père.

La pièce était-elle bonnes on mauvaise ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'elle fut confiée par l'auteur à son frère, François Sardou, qui allait à Paris pour affaires. Celui-ci déposa le mélodrame chez le concierge de l'Ambigu et attendit une réponse. La réponse ne

vint pas, et M. François Sardou fut forcé de retourner chez lui.

Ce ne fut que bien longtemps après qu'on apprit au Cannet que Frédérick Lemaître jouait à Paris avec grand succès une pièce dont les principaux personnages se nommaient Macaire, Bertrand et Germeuil. Bien certainement le drame représenté à Paris n'était pas exactement celui que M. Sardou père avait fait déposer chez le concierge de l'Ambigu, mais il n'en est pas moins vrai que, plus que tous les autres, son nom mériterait de figurer sur la liste déjà si longue des auteurs de *l'Auberge des Adrets.* »

Deux Autographes. — Nous recevons de notre collaborateur M. C. Henry la lettre suivante, qui se rapporte à une citation de notre numéro du 31 janvier dernier.

« Voici une lettre de Victor Hugo communiquée par une dame que Pierre Dupont a connue tout enfant :

A Monsieur Pierre Dupont.

34, rue de Verneuil, à Paris.

Je lis, Monsieur, votre livre qui est plein de saveur et d'avenir.

Ayez bon courage ; vous serez énergiquement appuyé.

Agréez, je vous prie, tous mes remercîments et l'assurance de mes sentiments distingués.

VICTOR HUGO.

« Cet autographe se rapporte aux *Deux Anges*. Je lis très bien sur le timbre de la poste : 19 juillet 184? Il faut sans doute ajouter un 4.

Vous le publierez, j'en suis sûr, avec plaisir vous étant occupé ici même de la jolie pièce (qui se trouve dans les *Deux Anges*) :

Si tu voyais une anémone...

Ci joint aussi une piquante indiscrétion d'album :

L'art est un fruit, la mode en est la pelure, la tradition le noyau, et l'amande est le génie.

AUG. PRÉAULT.

Une Distraction. — C'est Mascotte, du *Paris-Journal*, qui nous la raconte ; mais nous ne répondons ni du fait, ni du nom de son auteur.

M. Lapouraille, de la maison Lapouraille et Cᵉ, négociants en gros, est, depuis avant-hier, père d'un beau bébé.

Il se rend à la mairie pour faire la déclaration de naissance, et l'employé auquel il a affaire, après avoir dressé l'acte, le lui passe en lui disant :

« C'est vous le père ? Signez ici. »

Et Lapouraille, par distraction et par la force de l'habitude, écrit au bas du papier, avec un superbe paraphe, les mots suivants : *Lapouraille et Cᵉ*.

Vers d'Album. — Nous copions, sur un album qui nous est confié, les jolis vers suivants adressés par Émile Deschamps à une grande dame de son époque :

I

LES EFFETS DE VOTRE MARI

Un manteau, non pas de satin,
Des lunettes... mais en besicles,
Un chapeau qui sait le latin
Et quelques autres gros articles :
Tout cela, soit dit entre nous,
Coûte bien cinq cents francs je gage ;
Si l'on en donne trente sous,
N'en demandez pas davantage.

II

LES VOTRES

Des gants qui vous serraient la main,
Des nœuds qui vous serraient la taille,
Le bouquet mort sur votre sein
Un jour de fête ou de bataille :
Tout cela, soyons un peu francs,
Coûte bien trente sous, je gage ;
Si l'on en donne cinq cents francs,
Ah ! demandez-en davantage.

Émile Deschamps.

L'Incognitomanie. — A propos de la manie qu'ont certains personnages secondaires de voyager incognito, l'*Événement* nous raconte l'anecdote suivante :

« Un jour, M. Nisard demanda à Sainte-Beuve, à brûle-pourpoint, sous quel nom il voyageait.

« Mais, sous le mien! répondit Sainte-Beuve, un peu étonné.

« — Eh bien, moi, dit glorieusement M. Nisard, je prends un nom d'emprunt, de peur d'être importuné! »

Sainte-Beuve, stupéfait, ne répondit rien. Mais, entre amis, il lui arrivait souvent de dire :

« Comprenez-vous Nisard? Il se croit célèbre!!! »

Que de Nisards en ce monde! »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un journal annonce avec pompe un nouveau roman de M. Émile Zola, « ce maître dans l'art de fouiller les bas-fonds » !!!

Cette annonce flatteuse nous rappelle un joli mot sur l'auteur de *l'Assommoir* :

« Ce n'est pas le premier venu. Il a eu l'audace de mettre sur du papier blanc ce qu'on ne met généralement que sur du papier imprimé. » (*Clairon.*)

~~~~~~

Un gommeux, prenant à part le médecin qui vient de visiter son oncle :

« Eh bien? lui demande-t-il d'une voix haletante.

— Perdu! » répond le docteur,
~~~~~~

Le gommeux se met à pousser des gémissements lamentables.

Mais le vieux docteur qui, connaît le monde en général et les neveux d'aujourd'hui en particulier :

« Voyons, mon ami, calmez-vous... puisque je vous affirme qu'il est perdu. » (*Triboulet.*)

Au bureau de placement.

Une dame à une cuisinière qui lui propose ses bons offices :

« Où avez-vous servi en dernier lieu ?

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il était trop regardant. » (*Figaro.*)

Une définition du mariage moderne :

« Des espérances dans l'avenir et des regrets tout de suite. »

A rapprocher de cette définition du mariage, par Z... :

« Le mariage, c'est une femme de plus et un homme de moins. »

Une de nos plus spirituelles comédiennes visitait dernièrement un appartement.

« C'est pour des gens comme il faut, au moins ? interroge la portière.

— Oh! soyez tranquille, c'est pour d'anciens concierges.

— A la bonne heure. » (*Clairon.*)

Un joli mot de S... :

On parlait de la résurrection de Lazare.

« Ce n'est pas de notre temps qu'on verrait des morts se relever de leur tombeau comme cela!

— Oh! non, fait S..., la médecine a fait trop de progrès. » (*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — Il résulte des opérations du recensement, aujourd'hui terminées pour le département de la Seine, que de 1876 à 1881 sa population a augmenté de 351,961 habitants, dont 237,104 pour la ville de Paris seulement, qui compte aujourd'hui 2,225,910 habitants.

— Les Folies-Dramatiques ont renouvelé leur affiche avec une très amusante opérette en trois actes de MM. Burani et Boucheron, dont M. Léon Vasseur a écrit la musique. Titre : *le Petit Parisien.* Les mélodies de l'auteur de *la Timbale d'argent* ne sont peut-être pas toutes d'une originalité et d'une nouveauté absolues, mais c'est de la musique amusante, spirituelle et tout à fait scénique. Le troisième acte de la pièce a eu surtout un succès très vif. Le couple Simon-Girard, Luco, Maugé et Mlle Rose Meryss interprètent les principaux rôles.

— Nous avons omis, dans notre dernier numéro, de donner le nom de l'auteur de *Claude Fer*, drame joué au théâtre des Nations. Il se nomme Marc Amanieu.

NÉCROLOGIE. — On annonce la mort de M. Adrien de Longpérier membre de l'Académie des inscriptions et conser-

vateur des médailles au musée du Louvre. Né en 1816, cet aimable et spirituel érudit, très recherché dans la société du monde savant, était commandeur de la Légion d'honneur.

— M. Achille Flaubert, frère de l'auteur de *Madame Bovary* et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, vient de mourir à l'âge de 68 ans.

— *Mademoiselle Page.* — Mlle Adèle Page, de son vrai nom Chateaufort, vient de mourir à l'âge de 60 ans. Elle a remporté de brillants succès sur la plupart des théâtres de genre de Paris ; elle a joué également le drame à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu et même à l'Odéon. Elle était fort belle et elle a su garder sa beauté jusqu'à la fin.

Rappelons, comme curiosité, qu'il y a deux ou trois ans nous avions déjà, par erreur, enterré Mlle Page. Cette erreur provenait d'un fait assez piquant. Passant dans un petit village du département de l'Aube, la Saulsotte, près Nogent-sur-Seine, nous avions assisté à la vente par suite de décès d'une ancienne artiste dramatique, née dans ce village et fille d'un meunier du pays nommé Suinat, et qui avait été célèbre à Paris sous le pseudonyme d'Adèle Page. Le renseignement nous était donné sur place par le notaire même du pays. Nous annonçâmes, en conséquence, la mort de cette habile comédienne, et tous les journaux reproduisirent la nouvelle. Quelques jours après, Mlle Page elle-même nous priait de la rectifier en nous disant qu'elle était parfaitement vivante, qu'elle n'était pas née à la Saulsotte, et que son père s'appelait Chateaufort, et non Suinat. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après enquête, nous avons constaté que l'actrice morte à la Saulsotte se nommait également au théâtre Adèle Page, tout comme celle qui vient de mourir aujourd'hui. Et, qui plus est, nous avons trouvé dans une *Histoire de Nogent-sur-Seine*, publiée en 1856 par M. Amédée Aufauvre, le nom de Mlle Adèle Page, cité comme d'une des célébrités de l'arrondissement, avec l'indication de la Saulsotte comme son lieu de

naissance : ce qui tendrait à prouver qu'il y a eu au théâtre deux Adèle Page, l'une connue, l'autre inconnue, et que cette dernière a bénéficié, au point de vue de sa renommée, de la confusion que cette similitude absolue de nom a dû établir entre son obscure personnalité et celle si brillante de sa séduisante homonyme.

C'est Mlle Page qui a créé au Vaudeville le joli rôle de femme de l'une des meilleures comédies de Léon Gozlan, *le Lion empaillé*. Elle y était ravissante. Un soir, l'auteur lui adressa, sur le dos d'un bulletin de répétition, les vers suivants, pour lui demander de lui donner la fleur qu'elle avait portée à son corsage, pendant la soirée :

Je la veux, cette fleur meurtrie
Entre la ceinture et ton cœur,
Je la veux mourante et flétrie,
Je la veux pâle et sans couleur.

Ni la rose, éternelle fée,
Ni le lis qui vient de s'ouvrir,
Ne valent la fleur étouffée,
Cette fleur que tu fis mourir !

Doux échange qui ravit l'âme :
La femme a gardé dans son cœur
Les plus doux parfums de la fleur,
La fleur le parfum de la femme !...

Erratum. — Les détails que nous avons donnés, dans notre dernier numéro, sur la *Vraie Légende de Mazeppa*, avaient été empruntés par nous à l'un de nos confrères, et nous ignorions alors que le travail de M. Melchior de Vogué, d'où ils étaient tirés, avait paru pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1881.

VARIÉTÉS

LES BANQUETS-MOLIÈRE

L'actif et intelligent archiviste de la Comédie-Française, M. Georges Monval, vient de faire revivre très heureusement les banquets-Molière, dont l'institution remonte à 1854. L'idée devait partir d'un littérateur, ce fut à un danseur qu'elle vint. C'est, en effet, le danseur Berthier qui pensa à réunir annuellement dans un banquet les admirateurs de Molière. Le premier banquet fut organisé par l'Association des artistes dramatiques, sous la direction du baron Taylor et de Samson, et ensuite il se renouvela tous les ans jusqu'à la guerre de 1870-71, qui interrompit la série de ces réunions.

Elles eurent lieu dans les salons de Véfour ou des Frères Provençaux, et comptaient ordinairement de cent vingt à cent cinquante convives, ce qui était peut-être un peu trop. Le banquet de la reprise, qui vient d'avoir lieu le 15 de ce mois, a été plus modeste : trente personnes seulement y assistaient, *pauci, sed electi*, tous gens de mêmes vues et de même volonté. M. Paul Lacroix, qui présidait la réunion, étant quelque peu indisposé, a passé la parole à M. Édouard Thierry, qui a charmé son auditoire par une allocution pénétrante d'où nous détachons le curieux passage suivant. C'est un feuillet pris par lui dans son carnet de souvenirs de 1871, alors qu'il était encore administrateur de la Comédie-Française.

15 janvier 1871. — Cette nuit, par intervalles, de terribles volées d'obus. — Ce matin, la canonnade ne cesse pas au sud-est. Dans le quartier du Palais-Royal comme dans celui de la Bastille, détonations d'artillerie sans interruption.

Ce matin, M. Méline, adjoint au maire du Ier arrondissement, a écrit qu'il mettait en réserve un morceau de viande de cheval pour l'ambulance. Mme Madeleine Brohan a envoyé chercher le cadeau par Picard.

Affluence extraordinaire au bureau de location malgré le bombardement.

Dorius, le garçon d'accessoires, n'est pas venu hier à la répétition : il avait été requis à cinq heures du matin comme garde national pour la crise du pain. Sans doute le rationnement commence.

Mlle Croizette demande si elle peut paraître au couronnement du buste de Molière en toilette de ville. Cela ne fait pas question.

Vu Amigues. Il tient d'un officier que le fort d'Issy est abîmé et, suivant son expression, tremble sur sa base. Il va faire un article contre le système actuel des ambulances, et me prie de croire qu'il n'a pas dessein d'attaquer celle du Théâtre-Français.

Sarcey, en uniforme de garde national, était enchanté de voir la salle aussi pleine.

Spectacle : le *Dépit Amoureux* et *Amphitryon*. On a joué le *Dépit* dans un décor composé de la loggia d'*Amphitryon* et du rideau de fond qui sert au dernier acte du *Mariage de Figaro*. Le morceau de fromage a eu un succès de circonstance.

Tout le monde a poussé une exclamation en voyant Gros René le jeter au milieu de la rue. On serait allé l'y ramasser.

M. Elissen et le baron Mondy, directeur de la riche ambulance du Corps législatif, sont venus sur le théâtre. M. Mondy a promis d'envoyer une bouteille de lait.

Coquelin est venu dans mon cabinet avec de Bornier lire une pièce de vers de celui-ci, sur la Légion des Amis de la France.

L'hommage à Molière de Gondinet a été acclamé. On a rappelé Coquelin, qui l'avait très bien dit, et a donné le nom de l'auteur.

Montré à Sarcey et à Félix le premier Gérome de l'*Univers illustré*, le dessous d'escalier sous lequel la statue de Voltaire a été mise à l'abri du bombardement ou d'un combat dans les rues.

M. Thierry a aussi fort ingénieusement appelé l'attention de ses auditeurs sur la place énorme que Molière occupe aujourd'hui dans les préoccupations littéraires non seulement de l'Europe, mais de tout le monde lettré. On ne se doute pas de combien d'ouvrages Molière a été le thème. Voici, avec les noms des auteurs, les principaux auxquels il a donné lieu depuis quelque temps.

M. Coveliers, de Bruxelles (celui-là quelque peu coupable), a converti *Georges Dandin* en opéra-comique.

M. Alphonse Scheler, à Genève, fait des lectures de Molière.

Le docteur Schweitzer, de Wiesbaden, publie par livraisons *Molière et son Théâtre,* avec le concours du docteur Humbert de Bielefed, auteur de *Molière*, *Shakespeare*

et la Critique allemande, et de M. Laun, professeur à Oldenbourg, et auteur de *Molière commenté*.

M. Fritsch, professeur à Grunberg (Silésie), a fait *le Livre des noms dans Molière*.

M. Ferdinand Gross, de Francfort, le dévoué correspondant du *Moliériste*, s'applique, par ses travaux, à réconcilier la France et l'Allemagne dans l'admiration de Molière.

Le Dr Werther, directeur du théâtre de Manheim, a traduit *les Femmes savantes*.

Le Dr Mangold, de Berlin, est l'historien de *la Lutte de Molière et de l'Hôtel de Bourgogne à la suite de l'École des femmes*.

M. Lewinsky, le comédien le plus célèbre de l'Autriche, a créé le rôle d'Harpagon à Vienne, et M. Franz Dingelstedt est l'auteur d'un poétique hommage à Molière, récité avant la représentation de *l'Avare*.

M. Tamas de Szana, secrétaire de la Société littéraire hongroise de Petofi, est l'auteur de *Molière, sa vie et ses œuvres*.

M. Richard Kauffman, Hongrois, a traduit *Amphitryon*.

M. Alexis Vesselovsky est l'auteur de *Tartuffe, histoire du type et de la pièce.*

M. Brander Matthews, de New-York, est l'auteur de *la Vie et la légende de Molière*.

M. Charles-Hiron Wall, son compatriote, a traduit le *Théâtre de Molière*.

M. Bronson Howard, de New-York aussi, a eu l'étrange idée de faire entrer *l'École des maris* dans *l'École des femmes*, par une adaptation indiscrète où les deux pièces ont perdu leur nom.

Voilà, ce nous semble, une liste assez raisonnable. Il paraît que M. Thierry en a encore passé, mais peut-être pas des meilleurs.

Ensuite M. Charles Read, que les lecteurs de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* connaissent sous le nom de Carie de Rash, a dit une vive et spirituelle poésie de sa composition ayant pour titre : *les Prédestinations de Molière*, et à laquelle nous empruntons les vers suivants, relatifs à la naissance de notre grand poète comique. On sait que Molière a vu le jour dans une maison située rue Saint-Honoré, près des Halles, et appelée la *Maison des Singes* parce qu'on y voyait des singes sculptés sur le poteau cornier.

C'était l'autre semaine, au Collège de France :
Un mien vieux condisciple, un charmant professeur,
A notre Poquelin consacrait la séance.
Il nous parla du Maître en maître connaisseur.

Tout d'abord l'orateur dit où naquit Molière
(Prenant ainsi la chose à son commencement) ;
Et, comme il décrivait la maison singulière
Que bien vous connaissez, tout naturellement

Songeant à l'avenir né de cette naissance :
« Et de fait, nous dit-il, ne vous semble-t-il pas
Que celui qui tantôt mettra tant de vaillance
A si bien imiter la nature ici-bas ;

Qui portera si haut l'art de la comédie,
En peignant l'animal humain de l'univers ;
Qui singera si bien les singes de la vie,
Et saura grimacer tous les masques divers ;

Celui qui tirera de ses fortes méninges
Tout un monde vivant, tout un monde immortel,
Transfigurant l'acteur en prédicant réel,
Celui-là devait naître en la *Maison des singes ?*

La réunion, cordialement commencée, s'est terminée plus cordialement encore. M. Mounet-Sully, l'aimable et complaisant sociétaire de la Comédie-Française, a dit avec une fougue patriotique la belle pièce de vers de Gondinet dont M. Thierry avait parlé dans son allocution, et avec non moins d'enthousiasme il a récité la *Soirée perdue*, d'Alfred de Musset, qui se trouvait être de circonstance. On ne s'est séparé que tard, après avoir beaucoup causé de Molière. On a même parlé, un peu sous le manteau, d'une découverte considérable, bien faite pour mettre en émoi tout le clan des Moliéristes : il s'agit d'une pièce inconnue jusqu'à ce jour et qui serait écrite en entier de la main de Molière, dont on ne connaît pas encore bien précisément aujourd'hui l'écriture. Nous serons bientôt admis à en prendre connaissance, et nous en parlerons prochainement à nos lecteurs.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 3 — 15 février 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Le *Centenaire d'Auber.* — Il y a eu cent ans, le 29 janvier dernier, que l'illustre auteur du *Domino noir* et de *la Muette* est né à Caen, ainsi qu'il résulte de la copie suivante de l'acte de son état civil, qui établit définitivement cette date longtemps contestée et indécise :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-deux, le mercredi 30 janvier, nous, curé, soussigné, avons baptisé un fils né d'hier

du légitime mariage de Jean-Baptiste-Daniel Auber, officier des chasses du roi, et de Françoise-Adelaïde-Esprit Vincent, demeurant à Paris, aux petites écuries du roi, faubourg Saint-Denis, paroisse Saint-Laurent, lequel a été nommé Daniel-François-Esprit par Daniel Auber, peintre du roi, assisté de Françoise-Sophie Vincent, ledit parrain représenté par J.-B. Normand et ladite marraine par Marie Duclos, qui ont conjointement signé avec nous. — Signé : Desbordeaux, curé de Saint-Julien de Caen. »

L'Opéra et l'Opéra-Comique ont voulu fêter solennellement ce centenaire si glorieux pour leurs annales, car ces deux théâtres, l'Opéra-Comique surtout, doivent à Auber plusieurs chefs-d'œuvre de leur répertoire. On peut même assurer que l'Opéra-Comique vivrait difficilement, s'il n'avait pour constante ressource les quinze ou vingt partitions d'Auber qu'il joue et rejoue sans cesse.

A l'Opéra on a repris *la Muette*, en intercalant dans le chef-d'œuvre d'Auber une cantate et un pas de ballet nouveau, ce dernier dansé par Mmes Sangalli et Mauri, les deux étoiles chorégraphiques de notre première scène lyrique. C'est notre confrère Philippe Gille qui a écrit les paroles de la cantate, sur lesquelles M. Delibes a très ingénieusement arrangé des fragments de musique empruntés à différents ouvrages d'Auber.

Gille a eu la bonne idée, en célébrant la mémoire d'Auber, que les catastrophes de 1870 et 1871 ont tué bien plus encore que son grand âge, de terminer son

poëme par ces vers, chantés par Masaniello, et qui ont enlevé toute la salle.

N'as-tu chanté que les amours légères
Les grands bois, les ruisseaux aux ondes passagères ?
Non ! aux jours de malheur
Tu restas parmi nous, étouffant ta douleur !
Tu croyais, doux vieillard, en ta France chérie,
Toi qui chantas aussi l'amour de la patrie,
Et, quand chacun désespérait,
Ton cœur disait :

Amour sacré de la patrie,
Rends-nous l'audace et la fierté ;
A mon pays je dois la vie,
Je veux chanter sa liberté !

On ne saurait se faire une idée de l'effet immense produit par cet « amour sacré de la patrie » si habilement et si opportunément arrangé par Delibes.

A l'Opéra-Comique on a joué un acte du *Maçon*, un fragment de *Manon Lescaut*, et enfin a eu lieu un concert composé de morceaux choisis de divers ouvrages d'Auber ; les principaux artistes de l'Opéra-Comique ont chanté les airs les plus saillants de ce riche et mélodique répertoire qui fera éternellement la fortune du théâtre de M. Carvalho.

Est venu ensuite le couronnement du buste d'Auber. Tous les artistes entouraient le buste couronné de lauriers, entouré de fleurs et éclairé par un rayon élec-

trique. M. Delaunay, de la Comédie-Française, s'est alors avancé et a dit, comme lui seul sait les dire, des vers très réussis de M. Jules Barbier, dont voici les deux passages les plus applaudis.

Et d'abord un joli portrait d'Auber :

Un sourire que voile une ombre d'ironie,
Le bon sens imposant une règle au génie,
L'œil demi-clos, sondant l'avenir entr'ouvert,
Une âme toujours jeune en un corps toujours vert,
Sous des cheveux blanchis, l'impérissable grâce
D'Anacréon unie à la verve d'Horace,
Le respect de la forme en ses contours précis,
L'amour de la clarté, l'horreur de l'indécis...
Tels sont les traits du maître à qui la mort apporte,
Loin d'amoindrir son œuvre, une sève plus forte,
Et qu'aux neiges d'antan l'on peut bien rejeter,
Sans parvenir encore à le ressusciter.
Il est vrai qu'insensible à la métaphysique,
Il voyait simplement un art dans la musique ;
Qu'il ne poursuivait pas de calculs assidus,
Dans l'algèbre des sons des problèmes ardus,
Qu'en ces impressions où les sens sont en cause,
Il croyait que l'oreille est bien pour quelque chose,
Qu'il faisait à l'orchestre écouter le chanteur
Et se régler sur lui, comme un bon serviteur,
Qu'il daignait, dans son cadre enfermant sa pensée,
Conduire jusqu'au bout la phrase commencée,
Que des instincts de race il subissait les lois,
D'un cœur français doublé d'un cerveau de Gaulois,
Que d'aucun sanctuaire il ne fut le grand prêtre
Et qu'il était savant sans le vouloir paraître.

La pièce de vers se termine par des strophes qui ont produit le plus grand effet, grâce au souffle patriotique qui les a inspirés. C'est « l'amour sacré de la patrie » sans musique, et M. Delaunay l'a accentué avec un feu et un élan extraordinaires.

L'art, dit-on, n'a pas de patrie?...
Mensonge !... du fond du tombeau
Cette voix s'élève et nous crie :
« Moi!... moi !... Je porte son drapeau !... »

Chaque peuple marque sa trace ;
Il est un sol pour chaque race
Où les autres n'ont point d'accès ;

Soyons fidèles à nos gloires!
Ne renions pas nos victoires !
Fils de Français, restons Français!

L'esprit d'Auber. — A propos de ce centenaire, on a beaucoup reparlé, dans tous les journaux, de l'esprit si caustique et si mordant d'Auber, et on en a cité beaucoup d'exemples. Nous recueillerons ici les plus intéressants :

— Wagner, disait-il, c'est Berlioz, moins la mélodie.

— On parlait devant l'aimable compositeur de l'ennui de vieillir :

« Oui, dit-il, c'est ennuyeux, et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici de vivre longtemps. »

— Un ténor dont la voix n'était ni pure ni sonore chantait dans un salon la romance de Joseph ; au moment où il prononçait ces paroles :

> Dans un humide et froid abîme,
> Ils me plongent, dans leur fureur,

M. Auber, se tournant vers son voisin, dit : « Décidément, Joseph est resté trop longtemps dans la citerne. »

— Un habitué de l'orchestre de l'Opéra, ne reconnaissant pas un soir la jeune danseuse qui entrait en scène, demanda à un de ses voisins comment elle s'appelait : « C'est Mlle Zina, répondit celui-ci, dont le maillot, vous le savez, s'est décousu le soir de son premier début. — Accident remarquable, ajouta doucement M. Auber qui se trouvait là, car ce fut une des rares occasions où le décousu a eu du succès. »

— Quelqu'un demandait un jour devant Auber à Alfred de Musset, qui ne se mettait pas, on le sait, volontiers au travail :

« Eh bien ! où en êtes-vous de votre nouvelle pièce ?

— Elle avance, répondit l'auteur de *Rolla*.

— Oui, il a déjà fait les entr'actes, » ajouta Auber en souriant.

— Lors d'une des dernières invasions du choléra à Paris, on voulait lui faire quitter son logis du Conser-

vatoire ; Alphonse Royer et d'autres amis s'étaient établis à Versailles pour fuir l'épidémie.

« Moi, je reste, répondait Auber. Je ne sors jamais de Paris. Quand je vais à Asnières, il me semble que je déserte ! »

— Un soir, à l'Opéra, cinq ou six habitués débitaient des bêtises dans les coulisses. La conversation tombe sur l'amour et les femmes...

« Moi, s'écrie un jeune peintre célèbre par son aplomb, je ne connais pas de femme impossible... Je-n'en-con-nais-pas. Tenez, il y a huit jours, j'aperçois aux Variétés une femme délicieuse et du meilleur monde. Je ne lui avais jamais adressé la parole. Le lendemain je trouve le moyen de me faire présenter, et avant-hier, pas plus tard qu'avant-hier, elle montait mon escalier, voilée, tremblante...

— Était-ce bien la même? » insinua doucement M. Auber...

Un Manuscrit retrouvé de Molière. — Notre ami Georges Monval, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, a réuni le 28 janvier dernier, quelques moliéristes, pour leur soumettre une bien curieuse découverte qu'il vient de faire. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que d'une comédie inédite de Molière et, qui plus est, écrite de la main même du grand comique!

Nous étions là une douzaine de curieux et de lettrés assis autour de la table où lisait Georges Monval, qui, par parenthèse, lit admirablement : Victor Fournel, Charles Nuitter, E. Thoinan, Henri de Lapommeraye, Charles Marie, Jouaust, Ch. Varat, Ch. Read, Frédéric Hillemacher, Jules Guillemot, Georges Monval et nous-même.

Monval a commencé par nous donner quelques explications préliminaires sur l'origine, la provenance et la forme du manuscrit, que malheureusement il ne pouvait mettre sous nos yeux; il n'en avait que la copie. Mais ce manuscrit il l'avait rapproché avec le soin le plus méticuleux des quelques signatures connues de Molière, et il s'était convaincu de la ressemblance prodigieuse, et, selon lui, en quelque sorte indiscutable, qui existait entre la conformation des lettres de ce manuscrit et de celles qui composent la signature de Molière.

Quant au texte même et à sa valeur littéraire, Monval voulait bien nous en faire juges, et il nous lut, à cet effet, les trois actes en prose qui composent la pièce découverte par lui, laquelle, entre autres singularités, présente celle-ci, c'est qu'elle n'a pas de titre. Le sujet en est assez vague et confus, l'intrigue peu claire et mal suivie : la scène se passe à Rome et les personnages sont tous empruntés à la Comédie italienne. Mais si la forme est peu favorable à l'opinion que la pièce

puisse être de Molière, en revanche le style, de quelque écrivain qu'elle soit, est tout à fait de premier ordre. Quelques passages, au second acte, et surtout au troisième, ont particulièrement excité l'attention et même l'admiration de l'assistance tout entière.

Après la lecture, Monval a demandé l'avis de chacun. Et ici ont commencé une dissertation littéraire et une discussion approfondie des plus curieuses et des plus intéressantes. Le moliériste Fournel a rompu une lance avec le moliériste Guillemot, tous les deux d'ailleurs appuyant l'opinion de Monval, qui penchait naturellement pour l'authenticité du manuscrit. Les réserves ont commencé avec Nuitter, qui a exprimé cet avis, que la pièce lui semblait plutôt l'œuvre d'un amateur, qui aurait pastiché habilement Molière que l'œuvre de Molière même. Cet amateur aurait donc, dans la supposition que cette opinion fût la bonne, imité également l'écriture de Molière. Ce premier doute émis par Nuitter a été repris et développé avec beaucoup de feu, d'entrain et de conviction par notre ami Henri de Lapommeraye. « Non, ce n'est pas là du Molière, s'écriait-il, c'est du faux Molière ; c'est Molière habilement décalqué, une sorte de Molière de contrebande, qui est aussi, lui, plein de finesse, de talent et de style, mais, je le répète, qui n'est pas Molière.

— Mais, répliquait Fournel, c'est peut-être du Molière jeune, tâtonnant, cherchant encore sa voie...

— Non, répondait Lapommeraye, car votre pièce est d'un jeune homme, d'un enfant même pour sa contexture et son intrigue, tandis qu'elle paraît être d'un homme fait pour le style... »

Et la discussion continua ainsi de neuf à onze heures du soir, très courtoise, mais très animée, très intéressante et donnant lieu à une lutte de paroles et même de discours où les meilleurs arguments étaient successivement émis.

La conclusion de cet aréopage a été qu'il fallait publier la pièce, en l'accompagnant d'un *fac simile* du manuscrit, et qu'après étude minutieuse et comparative, le clan des moliéristes se réunirait de nouveau pour prononcer en dernier ressort.

Les choses en sont donc là! Monval va publier son manuscrit et le livrer à l'enquête des curieux; il fera appel à tous les érudits, à tous ceux qui ont le culte de Molière et qui sont dignes de se prononcer dans un tel débat. Pour nous, si notre humble opinion était de quelque valeur en la circonstance, nous émettrions modestement cet avis, c'est qu'il nous semble qu'un argument plaide bien sérieusement contre cette résurrection inopinée d'un manuscrit de Molière et contre son authenticité, et cet argument, c'est qu'on ait attendu deux cents ans pour produire une pièce écrite de la main de l'écrivain qui a le plus écrit pendant sa glorieuse carrière et dont précisément, depuis deux cents ans aussi,

on cherche partout, sans le trouver jamais, le moindre manuscrit !...

ÉMILE ZOLA POÈTE. — Un des admirateurs, qui est en même temps un des plus intimes amis du grand maître du naturalisme, M. Paul Alexis, vient de publier sur son patron un livre rempli de détails anecdotiques — et admiratifs — qui, s'ils ne manquent pas de partialité, ne manquent pas non plus d'intérêt. Nous emprunterons, un de ces jours, quelques curiosités biographiques ou bibliographiques à ce volume, qui a pour titre : *Émile Zola, notes d'un ami.* Il se termine par des vers inédits de l'auteur de *Nana*, et en voici quelques-uns qui sont vraiment bien tournés.

A mon dernier amour [1]

. . . .

Il est de ces amours banales et vulgaires
Qu'un poëte menteur drape d'un manteau d'or.
Il est, dans le ciel bleu, des amours mensongères
Que riment, à seize ans, les cœurs vides encor.

Mais il est des amours profondes, des tendresses
Qui forcent les amants à se parler tout bas,
Emplissant les baisers de leurs âpres ivresses :
Ces amours, on les vit, on ne les rime pas.

---

1. C'est, nous dit Paul Alexis, la dernière pièce de vers qu'ait composée Zola.

Nos poèmes à nous, c'est notre douce vie,
C'est l'heure, chaque soir, passée à ton côté,
Ce sont nos nuits de mai, mon rire et ta folie,
Nos puissantes amours dans leur réalité.

Toujours nous augmentons l'adorable poème.
La page, plaise à Dieu, jamais ne s'emplira.
J'y vais chaque matin écrire : « Mon cœur t'aime »,
Et je mets au-dessous : « Demain il t'aimera. »

Voici tes vers, enfant. Je veux en récompense
Que tu me laisses faire un chant à ma façon.
Je te prends doucement, dans mes bras, en silence ;
Mes baisers, deux à deux, vont rimer leur chanson

Écoute-les chanter sur ton front, sur tes lèvres ;
Ils ont le rythme d'or des amoureux concerts.
Ils bavardent entre eux, contant leurs douces fièvres...
J'ai toujours des baisers, je n'aurai plus de vers.

Nécrologie. — *Nogent-Saint-Laurens*. — Ce célèbre avocat vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-huit ans. Il avait été député du Loiret sous l'Empire.

Voici deux curieux souvenirs qui se rapportent à la carrière de cet homme de talent qui a plaidé tant de causes diverses, criminelles ou politiques.

« Je n'ai vu rappelé nulle part, nous dit Claretie, ce fait, d'ailleurs des moins connus, que Nogent-Saint-Laurens, avant de se consacrer au barreau, avait essayé de devenir un auteur dramatique. Il avait même choisi, tout jeune, un collaborateur excellent, M. Émile Au-

gier. Émile Augier et Nogent-Saint-Laurens, la tête pleine des romans de Walter Scott, s'étaient mis à confectionner un grand drame historique, dont le manuscrit est resté je ne sais où, et qui s'appelait les *Highlanders*. Mœurs et batailles écossaises, des échos de Rob Roy.

« Je crois bien que les *Highlanders* furent présentés à l'Ambigu et refusés net, comme on y avait refusé jadis un mélodrame de Claude Bernard, préludant, lui aussi, par le théâtre à des travaux de physiologie.

« Émile Augier abandonna tout aussitôt les *Highlanders* pour la *Ciguë*, et Nogent-Saint-Laurens jeta la plume aux orties et prit la robe de lustrine noire. Il disait parfois, en souriant, que c'était le deuil de ses illusions littéraires. Il était pour Émile Augier le camarade de la première enfance. En un très curieux *Voyage dans le Midi de la France*, écrit vers 1825, en collaboration, par Pigault-Lebrun et Victor Augier, avocat, son gendre, il est question d'une visite faite à Orange « à M. Nogent-Saint-Laurens, jeune antiquaire fort ai- « mable et très instruit », qui commente pour les touristes l'antiquité des ruines romaines du pays. Ce *jeune antiquaire* d'Orange était le père de Me Nogent-Saint-Laurens, et M. Victor Augier, avocat à Valence, le père de M. Émile Augier. »

Voici maintenant une lettre inédite et écrite par Nogent-Saint-Laurens au moment du grand procès poli-

tique qui a suivi l'attentat de Boulogne, et dans laquelle il est question du terrible accident de Fampoux, sur la ligne du Nord.

Péronne, juillet 1846.

Quelques minutes encore dans un chemin de fer, et je n'étais plus de ce monde. Écoutez bien. Vous savez que le docteur Conneau m'a chargé de sa défense devant le tribunal de Péronne; il est prévenu d'avoir favorisé l'évasion de l'illustre prisonnier de Ham. C'est le délit du cœur, de la générosité, de l'abnégation, du dévouement. Il y a bien peu de délits de ce genre dans le Code pénal.

Dimanche dernier, nous avons pris le chemin de fer du Nord. J'étais avec Louis Couailhac, Binot de Villiers et Eugène Avanet, trois amis, trois journalistes, qui vont faire le compte rendu du procès.

Le temps était superbe. Quel beau soleil! Quelle belle cause! Nous sommes partis gais et dispos. Vers trois heures, nous avions dépassé Amiens et nous descendions à la station d'Albert pour y prendre la correspondance de Péronne.

Un quart d'heure après, le train, déraillé, se précipitait dans les marais de Fampoux. Que de morts! que de mourants! c'est horrible! Après cette affreuse catastrophe, dont j'ai été séparé par quelques instants et quelques kilomètres, je me considère comme un ressuscité.

Le docteur Conneau sera condamné... J'espère que cela lui portera bonheur, et à moi aussi.

Je vous serre infiniment la main.

L. Nogent Saint-Laurens.

Hippolyte Cogniard. — Il vient de mourir le 6 de ce mois, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il a dirigé pen-

dant bien longtemps, avec son frère Théodore, mort il y quelques années, le théâtre de la Porte-Saint-Martin, après Harel. Il a ensuite dirigé les Variétés de 1854 à 1869. Il a eu pour successeur immédiat, M. Eugène Bertrand, le directeur actuel. En outre, H. Cogniard et son frère ont écrit seuls ou en collaboration une quantité innombrable de drames, de vaudevilles, de revues et de féeries. Ils sont les auteurs de *la Biche aux bois*, de *la Belle aux cheveux d'or*, de *la Chatte blanche*, du *Pied de Mouton*, etc., toutes féeries dont les représentations ont dépassé la centaine et qu'on reprend toujours avec succès. Les deux frères Cogniard étaient chevaliers de la Légion d'honneur.

THÉATRES. — *L'Honneur et l'Argent.* — L'Odéon vient de reprendre cette belle comédie de Ponsard, que Porel et Chelles, et Mlles Malvau et Sisos ont interprétée d'une façon très satisfaisante. C'est le 11 mars 1853 que l'Odéon a joué pour la première fois *l'Honneur et l'Argent*. Ce fut un succès considérable ; de tous les points de la France on vint pour écouter les belles tirades de Ponsard, si bien dites par Tisserand et par Laferrière. On reprocha alors à la Comédie-Française, de n'avoir reçu la pièce qu'à correction. Aussi, quelques années plus tard, messieurs les comédiens de l'Empereur firent-ils amende honorable à l'auteur de *Lucrèce*, dont ils allaient bientôt jouer le plus brillant succès, *le*

Lion amoureux; et *l'Honneur et l'Argent*, repassant les ponts, fut représenté rue de Richelieu le 21 janvier 1862. La pièce, très-bien accueillie, demeura assez longtemps au répertoire, puis fut de nouveau reléguée dans l'oubli. M. de la Rounat a eu la louable idée de l'en faire sortir; la pièce n'a peut-être plus sur le public autant de prise qu'autrefois; mais il nous paraît encore possible qu'avec beaucoup d'honneur, elle rapporte de plus au théâtre quelque argent.

D'ailleurs, on a toujours beaucoup attaqué, non sans raison, le prosaïsme des vers de Ponsard. Les mêmes critiques viennent encore de se produire à l'occasion de la nouvelle reprise, et M. Émile Bergerat, dans son feuilleton dramatique du *Voltaire*, s'est amusé à faire du Ponsard. Il suppose un dentiste parlant à son patient :

Vous venez, je le vois, pour une dent gâtée !
Vous souffrez ? La gencive est chez vous irritée.
Mais je n'arrache pas, je guéris. C'est vingt francs.
Mes confrères, Monsieur, ne sont pas aussi francs
Que je le suis. Souvent, pour des odontalgies
Qui sont visiblement de simples névralgies,
Ils extirpent. Ce sont des charlatans. Les dents
Sont des os délicats, tendres. Je mets dedans
Un peu de la liqueur que contient cette fiole
Dont je suis l'inventeur. Que Dieu me patafiole,
Monsieur, si dans deux jours vous ne venez ici
Me dire : « J'ai mâché du fer ! Docteur, merci ! »
En attendant, Monsieur, veuillez ouvrir la bouche.

C'est cela. Sentez-vous du mal lorsque je touche?
Oui ? Tant mieux. Il le faut. Mais vous venez à temps.
Près de votre dent creuse il est deux autres dents
Que la contagion de la carie attaque.
Votre palais demain ne serait qu'un cloaque.
Veuillez fermer les yeux et ne plus les rouvrir...
Monsieur, voici la dent qui vous faisait souffrir.

Voici maintenant la distribution des principaux rôles de *l'Honneur et l'Argent* aux trois époques de sa première représentation et de ses deux dernières reprises.

		Odéon.	*Théâtre-Français.*	*Odéon.*
		1853	1862	1882
Rodolphe.	MM.	Tisserant.	Got.	Porel.
Georges.		Laferrière.	Delaunay.	Chelles.
Mercier.		Kime.	Samson.	François.
Le Notaire.		Harville.	Maubant.	Cornaglia.
Un Capitaliste.		Tétard.	Barré.	Picard.
Un Homme d'État.		Philippe.	Mirecour.	Boéja.
Un Vieux Monsieur.		Talbot.	Talbot.	Clerc.
Laure.	Mmes	Préval.	Marie Royer.	Malvau.
Lucile.		Valérie.	Fix.	Sisos.
Une Vieille Fille.		Holbé.	Nathalie.	Crosnier.

Des créateurs de la pièce, les quatre premiers sont morts; Talbot n'est plus au théâtre, et Mlle Valérie, qui était une si délicieuse Lucile, est devenue Mme Gustave Fould. Au Théâtre-Français, Samson, Mirecour, et les deux charmantes comédiennes Fix et Marie Royer, ne sont plus; Mme Nathalie est en retraite.

Varia. — *Desirer et desir.* — Voici une piquante question grammaticale élucidée par Sarcey, dans l'un de ses derniers feuilletons dramatiques du *Temps* :

« Plusieurs correspondants me demandent pourquoi l'on s'obstine à dire au Théâtre-Français *desirer* et *desir* au lieu de *désirer* et *désir*, qui est aujourd'hui la prononciation générale. Quelques comédiens même disent *d'sir*, et mes correspondants soupçonnent là quelque affectation.

La question est fort simple.

Dans les deux derniers siècles, la bonne compagnie a prononcé desirer et desir, et il est certain même que les grands seigneurs, les gens qui parlaient le mieux, prononçaient *d'sir*.

Cette prononciation a presque disparu. L'Académie l'autorise encore dans la dernière édition de son dictionnaire, mais par tolérance pure.

Elle s'est conservée à la Comédie-Française par tradition. Cette tradition est si bien établie que, pour mon compte, j'avoue que si, dans les *Précieuses ridicules*, Marinette disait : *Gros-René mon* DÉSIR, j'éprouverais comme le malaise d'une habitude brusquement changée.

Je crois pourtant que, dans le répertoire moderne, quelques-uns des artistes de la Comédie-Française se résignent bravement à prononcer comme tout le monde *désirer* et *désir* avec un accent aigu. Mais je ne pense

pas qu'il y en ait un seul qui, dans le vieux répertoire, ne prononce *desir* et *desirer* avec l'*e* muet.

Il faut ajouter que cette prononciation particulière du mot *désir*, qui a été maintenue et par la tradition de la Comédie-Française et par l'enseignement du Conservatoire, est devenue comme un signe de ralliement auquel se reconnaissent les fervents de l'art dramatique.

Non, vous n'imaginez pas la joie intime et profonde que sent la fille d'un concierge le jour où elle a prononcé pour la première fois *desir*. Il y a chez elle comme un gonflement d'orgueil. Ah! quel regard de mépris elle laisse tomber sur sa camarade d'hier qui dit platement et vulgairement désirer et désir. Elle, c'est autre chose: elle possède les traditions de la Comédie-Française; elle parle comme Molière lui-même; elle se distingue du troupeau des gens sans littérature, elle dit : desirer, desir. Ne la poussez pas, elle vous jetterait superbement au nez un *d'sir*, où il ne resterait plus d'*e* du tout. Mieux que Molière!

Voyez-vous! pour les élèves du Conservatoire, pour les aspirants artistes, pour les cabotins du dernier des bouibouis comme pour les vrais acteurs, la prononciation desir (avec un *e* rigoureusement muet) c'est un titre de noblesse, un certificat de dignité, des lettres de patente pour la Comédie-Française, un rayon de la gloire de Molière.

Une grue de féerie, qui ne sait ni marcher, ni dire,

ni chanter, se relève à ses propres yeux en prononçant *desir*. Elle en a plein la bouche. C'est comme si elle disait à ses camarades : J'ai fait des études, moi ! J'ai passé par le Conservatoire, moi ! M. Perrin me fera des propositions un de ces jours : je prononce desir comme Delaunay et Mlle Croizette. »

Un Portrait. — Le vif auteur des *Contes d'un Bourguignon salé* vient d'adresser à M. Villemot, du *Gaulois*, les deux sonnets suivants, qui sont inédits.

LE PORTRAIT IMPOSSIBLE

SONNETS PARNASSIENS-RÉALISTES

I

Si belle est mon amie et de telle beauté
Que jamais je n'ai pu posséder son image ;
De dessiner les traits d'un si charmant visage
Nul peintre assez hardi n'eut la témérité.

Pour avoir ce modèle, hélas ! j'ai tout tenté :
Au cristal d'un ruisseau, sous un ciel sans nuage,
Elle vint se mirer... et je vis avec rage
Son profil souriant par le flot emporté.

J'aurais voulu fixer ou son ombre qui passe,
Ou son galbe élégant reflété dans sa glace,
Rien qu'un simple contour par l'Amour ébauché !

Un espoir me restait... l'invention Daguerre :
Mais, cette fois encor, je ne réussis guère...
Car, doutant de son art, le soleil s'est caché !

II

J'avais du bout du doigt, sur le sable, esquissé
Son front divin et pur comme un camée antique,
Mais Zéphire jaloux, accourant de l'Attique,
De son souffle amoureux l'eut bientôt effacé.

Et j'espérais toujours, je n'étais pas lassé !
Plein d'ardeur, j'essayai d'un moyen héroïque...
Et quelques mois après... une *épreuve* authentique
Pour tant d'efforts enfin m'avait récompensé ;

C'était un gros Bébé, le Sosie adorable
Du chef-d'œuvre adoré, le trésor introuvable,
La copie animée, exacte et trait pour trait.

Morale.

O vous qui désirez le *cliché* d'une idole,
Prenez mon procédé, croyez-moi sur parole,
Et je vous garantis un fidèle portrait.

Un Sonnet par mois. — Voici le sonnet du mois de février emprunté à l'*Almanach fantaisiste* de notre confrère Alexis Martin :

FÉVRIER

—

Le Carnaval.

Fini, le carnaval — le bœuf gras et les masques,
Colombine, Arlequin, mousquetaires ou forts,
Débardeurs ou chicards. — Vous êtes tous fantasques;
Nous ne savons plus rire, étant des esprits forts.

Votre grasse gaîté dont les folles bourrasques
Trois jours durant, jadis, s'agitaient au dehors,
Nous paraît aussi vide aujourd'hui que vos casques :
Nous haïssons le bruit des trompes et des cors ;

Nous ne comprenons pas vos lazzis. — Et vos frasques,
Lorsque vous en risquez, semblent vieilles et flasques,
Sans esprit, sans entrain, malgré tous vos efforts.

Si quelque fantaisiste allait fouiller vos basques,
Il n'y trouverait plus l'antique « diable au corps » !
— Voilà pourquoi les jeux du Carnaval sont morts !

LES MOTS DE LA QUINZAINE

De l'album d'une comédienne :

On recommande sans cesse aux prodigues de se garder une poire pour la soif.

Ne serait-il pas très prudent de leur recommander parfois de se garder une soif pour la poire. (*Gil-Blas*.)

~~~~~~

A un bal de domestiques :

Le *chef* — un personnage important — invite une jolie petite soubrette — genre Marivaux — dont le corsage, démesurément échancré, découvre assez bas les épaules.

Pendant le quadrille, l'œil du danseur se porte naturellement de ce côté. La camériste rougit et, d'un petit ton pincé :

« Oh ! Monsieur, ce n'est pas moi qui suis si décolletée !... C'est la robe de madame. » (*Événement*.)

~~~~~~

Taupin s'arrête devant un kiosque, demande un journal d'un sou, et, voulant payer, s'aperçoit qu'il a oublié son porte-monnaie.

« Prenez-le, dit la marchande, vous me paierez en repassant. »

Taupin, d'un ton plaisant :

« Et si je mourais d'ici demain? »

La marchande :

« Au petit bonheur!... Ce ne serait pas une grande perte, après tout... » (*Clairon.*)

A la revue, le colonel aperçoit un jeune et élégant sous-lieutenant qui fait le petit pied et met des souliers fins.

« Monsieur — lui dit-il — par en bas vous n'êtes pas à l'ordonnance. Si je vous priais de garder la chambre pendant huit jours?...

— Je dirais, mon colonel, que je suis aux arrêts à propos de bottes. » (*Citoyen.*)

Bébé, avec son papa, a rencontré quelques journalistes. On s'est mis à causer.

« Que deviens-tu?

— Je fais toujours la Chambre.

— Eh bien, et toi?

— Moi, je fais les Courses.

— Quant à moi, dit le troisième, je vais faire le Salon, au mois de mai. »

Et Bébé, en s'éloignant, demande à son papa : « C'est tous des domestiques, n'est-ce pas? » (*Triboulet.*)

Un bohême doit une assez forte somme à son propriétaire :

« Tenez, lui dit celui-ci, je suis bonhomme : je vous abandonne la moitié de ma créance.

— Je ne veux pas être en reste avec vous, répond aussitôt le bohême de son air le plus digne... et j'abandonne l'autre moitié ! » (*Citoyen.*)

M..., l'auteur dramatique, avait, l'autre jour, une discussion avec un cocher de la compagnie des Petites Voitures.

L'automédon devint bien vite amer, puis insolent :

« Mon ami, lui dit M... sans s'émouvoir, ne soyez pas si fier ; qui sait ce que vous réserve l'avenir ? Peut-être serez-vous un jour bourgeois à votre tour. » (*Gaulois.*)

Un cordon bleu est cité comme témoin dans une affaires d'assises où ses maîtres sont compromis.

« Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

— Faire un peu de cuisine. » (*Triboulet.*)

Un mot un peu raide ; éditeur responsable, Aurélien Scholl.

Mlle Hélène (des Folies-Dramatiques) rencontre Mlle Berthe (des Variétés).

« Comment va Blanche? demande-t-elle.

— Toujours couchée.

— Elle doit gagner bien de l'argent? »

Et pendant que nous y sommes, un autre du *Sphinx*, le confrère de Scholl à *l'Événement*.

Petit nocturne à deux voix :

Deux jeunes filles causent ensemble.

« Je voudrais bien trouver le moyen de me lever de bonne heure.

— Épouse un vieillard. »

PETITE GAZETTE. — Mentionnons pour mémoire la constitution du nouveau ministère, en date du 31 janvier, et qui remplace celui qu'avait, deux mois et demi auparavant, constitué M. Gambetta. Le chef de ce nouveau ministère est M. de Freycinet, et il a pour principaux collaborateurs MM. Léon Say aux Finances, Jules Ferry à l'Instruction publique, Humbert à la Justice, Tirard au Commerce, etc.

AUTOGRAPHES. — On vient de vendre une très curieuse collection d'autographes, dans laquelle figurait, entre autres documents, le testament autographe de Voltaire, daté du 10 juillet 1769 et qui a été vendu 5,000 francs. Un dossier relatif au procès de Louis XVI a été payé 2,000 francs, un manuscrit du maréchal Ney sur un plan de bataille, 600 francs; une

lettre de Davoust, 151 francs; quarante et une lettres de Kellermann, 600 francs; trois lettres de Montholon, 510 francs, etc.

Nécrologie. — L'acteur qui fut si longtemps applaudi au Palais-Royal, Gil-Pérès, de son vrai nom Jules-Charles Pérès-Jolin, vient de mourir à la maison de santé du docteur Falret, à Vanves, où il était enfermé depuis deux ans pour cause d'aliénation mentale. Ce gai et spirituel comédien était né en 1827. Il avait commencé sa carrière dramatique par la tragédie, et c'est en effet à la salle Chantereine qu'il avait débuté, par le rôle de Corasmin, dans *Zaïre*. Il passa ensuite par l'Odéon, le Gymnase, la Gaîté, la Porte-Saint-Martin et le Vaudeville, avant d'arriver au Palais-Royal, où il entra définitivement en 1855. Il y a créé, pendant vingt ans passés, les rôles les plus variés, dans les pièces les plus célèbres. Il appartenait à cette vieille troupe du joyeux Palais-Royal, qui ne compte plus guère, hélas! aujourd'hui, comme représentants en activité que Lhéritier et Hyacinthe.

— Le comique Joseph Kelm, l'auteur du *Sire de Framboisy*, du *Docteur Isambard*, *du Pied qui r'mue*, et de tant d'autres folies populaires, vient de mourir à soixante-dix ans. Kelm a été élève de Choron, et pendant sa jeunesse il a remporté quelques brillants succès en province dans les rôles de premier ténor. Il a même chanté à l'Opéra-Comique le rôle de Mergy dans le *Pré aux Clercs*. C'est à partir de 1855 que Joseph Kelm se voua exclusivement au genre qui lui a valu sa célébrité, et en même temps une certaine fortune.

— On annonce encore la mort, à soixante-quinze ans, de Joseph Decaisne, doyen des botanistes français, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur.

VARIÉTÉS

PENSÉES INÉDITES

Nous publions encore quelques pensées extraites du cahier de notes et impressions d'une dame du monde auquel nous avions déjà fait un premier emprunt dans notre numéro du 30 novembre dernier.

Parmi ces pensées nous en trouvons une que nous citerons la première ; mais nous croyons que son auteur est trop modeste et que ce n'est point à elle certes que nos lecteurs voudront en faire l'application.

— On a tort de publier trop de pensées d'un même écrivain ; il en est des pensées comme des cerises : on choisit d'abord les plus belles, et les dernières sont aigres.

— Une petite sottise connue de tout le monde nous tient plus au cœur qu'une faute grave connue de nous seuls.

— Les écrivains sont les chiens courants de l'esprit ; ils font lever toutes nos idées.

— Ne t'épuise pas en frais de conversation avec les heureux ; ils n'écoutent que leur bonheur.

— On est plus reconnaissant d'une promesse que

d'un bienfait; la promesse laisse le champ libre à notre imagination et à nos espérances.

— Nous nous consolons plus facilement d'un malheur que de l'air satisfait des gens qui nous l'avaient prédit.

— Il est des gens qui nous produisent l'effet des croûtes en peinture.

— Enfant, si tu rencontres un ami sûr, ne t'abandonne pas au plaisir exquis de te laisser guider par lui : — la volonté s'use vite dans l'inaction, et, plus tard, si tu restais seul dans la vie, tu souffrirais trop.

— Il y a des cerveaux imperméables; rien n'y entre et rien n'en sort.

— Les personnes qui prennent l'attitude la plus attentive et la plus recueillie quand vous parlez, sont souvent celles qui vous écoutent le moins; c'est un masque qui permet à leur pensée de voyager.

— Je ressens le matin à la campagne l'impression d'une œuvre inédite : ce que je vois et ce que je respire n'a pas encore été vu ni respiré.

— Nous comptons volontiers les ingrats que nous avons faits; c'est une occasion de passer la revue de nos bonnes actions.

— Ne mesure jamais ce que tu as obtenu à la grandeur de ton rêve.

— Si tu aimes le monde, ne cherche pas la perfection, car il n'en a cure ; cherche simplement à faire accepter tes défauts.

— Les sots ne s'ennuient pas ; le petit train de la vie suffit à les occuper et à les distraire.

— Les leçons indirectes et délicates sont les meilleures, mais il faut pour les recevoir un sens aussi fin que pour les donner.

— Les gens timides manquent de mesure ; ils sont d'ordinaire en deçà de la vérité ; mais la crainte de paraître indifférents les fait souvent tomber dans l'exagération. Leur vie est pleine de fausses notes.

— Si tu te crois obligé de parler de tes maux, tâche de le faire d'un air assez détaché pour mettre tes interlocuteurs à l'aise.

— Je préfère un malheur arrivé à un malheur attendu, et un bonheur attendu à un bonheur arrivé.

— Nos désirs sont comme les mouches du coche ; ils font beaucoup de bruit autour des choses, mais les choses n'en ont cure.

— Les consolations banales irritent les grandes douleurs ; si tu veux consoler ton ami, aime-le davantage.

— On a trop souvent vanté l'expérience; ce qu'elle donne ne vaut pas ce qu'elle détruit.

— Je cherche des Don Quichotte, des âmes dupées par leurs rêves et persistant quand même dans leur généreuse folie; mais notre siècle utilitaire n'en fait plus.

— Nous éprouvons un plaisir délicat et fier à entendre louer nos amis.

— La modestie est la qualité que nous prisons le plus chez autrui. Nous l'acceptons comme un hommage délicat rendu à notre supériorité.

— Les imaginatifs n'obéissent qu'à la sensation de l'heure présente; ils sont sincères dans leur mobilité et leur charme est extrême. N'essayez pas cependant de les fixer par l'amitié; la constance et eux ne se rencontrent jamais.

— Dans l'amour maternel et dans la souffrance l'animal a quelque chose d'humain.

— La parole est d'argent et l'*action* est d'or.

— Le devoir est un fruit sans saveur et sans parfum; il faut, pour le mûrir et le colorer, un peu de poésie et d'amour.

— Nos meilleures pensées sont souvent comme les lucioles; elles ne brillent que la nuit.

— Il en est de nos jours comme des fleurs; nous les cueillons uneà une le long de la vie, et, quand nous voulons les réunir pour en composer notre bonheur, elles sont fanées.

— Les plus grandes idées se décolorent et deviennent banales en vieillissant; il faut de temps en temps que le génie de l'homme en change la forme pour leur rendre une vie nouvelle.

— La mesure est une qualité exquise et rare qui n'appartient qu'aux sages et aux forts.

— L'enthousiasme sincère et profond s'entretient dans la solitude; l'engouement a besoin de se répandre pour vivre.

— Tous les travailleurs aspirent après les loisirs, et quand ils les possèdent, dans la vieillesse, ils s'aperçoivent que ce sont des vases vides dans lesquels ils n'ont plus rien à mettre.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 4 — 28 février 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les questions de personnes prennent une importance véritablement agaçante dans le temps où nous vivons! Il est fatigant de voir les gens s'exalter eux-mêmes, ou bien se faire exalter par leurs amis, N'osant tenir l'encensoir de leurs propres mains, certains se font encenser par d'autres, qu'ils encensent à leur tour, à charge de perpétuelle revanche!

Ainsi, dans cette seule quinzaine, nous avons eu deux

volumes, oui! deux volumes tout entiers, consacrés à la vie et aux œuvres de deux écrivains de haute valeur, bien que traitant de genres très différents, MM. Alphonse Daudet et Émile Zola. Le volume qui concerne l'auteur ingénieux et élégant de *Numa Roumestan* a été écrit par le frère de M. Alph. Daudet. Rendons tout de suite cette justice à M. Ernest Daudet qu'il ne s'est mis que très indirectement en scène, dans ce livre consacré à la gloire de son frère, et qu'il n'a parlé de lui-même qu'avec une réelle modestie. Coquelin cadet se tient humblement à distance de Coquelin aîné : ainsi fait l'aîné des Daudet auprès de son cadet, car ici c'est le cadet qui est vraiment l'aîné par la réputation et le talent, et M. Ernest Daudet a le bon goût d'en convenir. Ajoutons que toute la première moitié de son livre, — lequel est intitulé, nous allions oublier de le dire : *Mon frère et moi*, — qui raconte la jeunesse des deux frères, les difficultés et les peines de leur vie d'enfance, et les vicissitudes sans nombre de position et de fortune de leur famille, est remplie d'intérêt et écrite d'un style à la fois ému et charmant. Ce que nous aurions voulu trouver dans ce livre, d'ailleurs, y manque absolument : c'est l'histoire même des deux frères ; il paraît que M. Alph. Daudet nous donnera un jour cette histoire pour lui-même, et, sans doute alors, il rendra à son frère Ernest, en parlant de lui dans ses mémoires, le service que celui-ci vient de lui rendre aujourd'hui.

Le deuxième volume, produit de cette admiration mutuelle qui devient une des caractéristiques du temps présent, volume que nous avons déjà signalé d'ailleurs, est de M. Paul Alexis, et il n'a qu'un nom pour titre — mais quel nom! *Émile Zola*.

L'auteur de *Nana* et de *Pot-bouille* avait publié, dans un de ses articles du *Figaro*, une étude très complète sur M. Paul Alexis, l'un des familiers de son petit cénacle de Médan, étude où la personnalité du jeune écrivain, encore peu connue, était mise en relief avec une vivacité excessive. Aujourd'hui, c'est le tour de M. Alexis qui vient rendre la pareille à son maître et ami. Et ici nous ne trouvons pas, comme dans le volume des frères Daudet, les détails vraiment charmants dont nous venons de parler; il n'est question, dans le livre de M. Alexis, que de M. Zola, toujours de M. Zola, rien que de M. Zola. Sa vie intime, ses mœurs, ses habitudes, sa manière de travailler, nous sont retracées et dépeintes avec les détails les plus minutieux, les plus méticuleux, et souvent même les plus étranges par leur inattendu. Il paraît que tout cela constitue ce qu'on appelle des documents; M. Zola dirait même des documents humains. Documents! nous le voulons bien; mais quelle foi définitive ajouter à ces documents lorsqu'ils proviennent de sources si personnelles et si intéressées?

Et, à propos de M. Zola, il vient de lui arriver une mésaventure bien piquante, laquelle a donné lieu à un

procès dont toutefois le résultat n'est point fait pour nous satisfaire.

M. Zola publie depuis quelque temps dans le journal *le Gaulois*, sous le titre de *Pot-bouille*, un grand roman taillé sur le patron de l'*Assommoir* et de *Nana*, et dont la scène se passe cette fois dans le monde de la bourgeoisie — mais d'une bourgeoisie entrevue avec la lorgnette de Zola !... Aussi quelle bourgeoisie et quels bourgeois ! Au nombre des personnages du roman figurait un sieur Duverdy, conseiller de cour d'appel, qui n'avait pas un rôle précisément édifiant. Alors est intervenu M. Duverdy, avocat à la cour d'appel de Paris, directeur d'un journal judiciaire, lequel a demandé aux tribunaux d'obliger M. Zola à supprimer de son roman son nom qu'il lui répugnait de voir servir d'enseigne à un personnage décrié.

M. Zola a déclaré aussitôt accepter le procès. Il lui paraissait invraisemblable qu'on pût le condamner à la suppression demandée d'un nom qu'il avait pris au hasard de l'*Almanach Bottin* et ne connaissant aucunement celui qui le portait. Il n'était donc pas possible de l'accuser de préméditation.

Devant le tribunal, M. Zola a eu contre lui un éminent avocat, Me Rousse, académicien, lequel a prononcé à l'endroit de la littérature spéciale dont l'auteur de *Pot-bouille* est le grand prêtre, un réquisitoire des mieux conditionnés et parfois même quelque peu virulent.

Comme exemple, voici le passage du plaidoyer dans lequel Me Rousse définit M. Zola et sa manière :

« M. Émile Zola ne voit précisément ni les hommes, ni même les femmes par leurs beaux côtés, ni même par leurs côtés honnêtes, ni même du côté par où tout le monde les puisse regarder sans inconvénient.

« Ses personnages ne sont pas des portraits, mais des caricatures tragiques, des modèles qu'il a voulu représenter.

« Et quant aux aventures où il les précipite et aux caractères qu'il leur prête, et qu'il lui plaît d'appeler des documents humains, on me permettra bien de croire que c'est là un musée secret des maladies mentales de notre époque, et non une clinique compatissante et douloureuse, nécessaire, de l'humanité.

« On se trouve, dans cet hôpital littéraire, vraiment en trop mauvaise compagnie. Et, pour ne pas sortir de mon sujet, je dois dire qu'il y a bien des gens qui peut-être laisseraient prendre leurs noms sans trop d'inquiétude par Jules Sandeau, par Octave Feuillet, même par Dumas, qui l'auraient même laissé prendre par ce grand et terrible Balzac, pour le transporter dans le domaine idéal de l'art où toute réalité se transforme, s'élève et s'épure sous une main d'artiste, et qui, à aucun prix, ne le prêteraient à M. Zola pour le faire figurer dans l'*Assommoir*, entre Coupeau et Lantier, ou dans *Nana*, entre Muffat et Mlle Satin, pour le placer enfin dans ce monde abject où,

de par la loi même de son école, tout idéal est condamné à disparaître devant les plus rebutantes et les plus odieuses réalités. »

L'avocat de M. Zola a bien tenté de démontrer que si la prétention de M. Duverdy était admise, il n'y avait plus de romans possibles — au moins quant au nom de leurs personnages, car il était bien difficile d'inventer un nom qui, sans que l'auteur le sût, ne se trouvât appartenir à quelqu'un ; Durand et Martin n'étaient même plus employables !...

Et cependant le tribunal s'est prononcé pour M. Duverdy contre M. Zola !

Nous n'avons pas à récriminer contre la chose jugée, mais il nous semble bien difficile que le jugement qui frappe M. Zola puisse jamais faire jurisprudence ! Et, d'ailleurs, l'inconvénient de l'arrêt s'est fait sentir au lendemain même du jour où il a été rendu. En effet, on trouve dans *Pot-bouille* un personnage qui se nomme Louis Vabre. S'appuyant sur la décision du tribunal, un M. Vabre a aussitôt adressé la lettre suivante au directeur du *Gaulois :*

Paris 17 février 1882.

Monsieur,

Je vous prie de supprimer mon nom du roman de *Pot-bouille*, que publie en ce moment *le Gaulois*.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'en galant homme, vous ne

fassiez droit à ma requête et m'en avisiez par le retour du courrier.

Veuillez recevoir, etc...

Louis Vabre,
Officier de la Légion d'honneur.

56, rue de Rome.

Ce à quoi M. Zola, plein de déférence pour la chose jugée, ou plutôt enserré dans la logique de la situation où venait de le placer le jugement, répondit par la lettre suivante également adressée au même directeur du *Gaulois* :

Mon cher directeur,

Je reçois la lettre ci-jointe et je m'incline. Remarquez que le signataire, M. Louis Vabre, porte non-seulement le nom d'un de mes personnages, mais qu'il en a encore le prénom. Du coup, si je résistais, je craindrais que le tribunal ne me fît jeter dans une basse-fosse.

M. Louis Vabre s'adresse à ma courtoisie. Il a bien tort. Le galant homme en moi ne lui accorde rien. C'est le condamné qui se soumet.

Donc, j'avertis mes lecteurs que les Vabre, dans notre feuilleton, s'appelleront désormais les Sans-Nom. L'illusion y perdra certainement un peu; mais, comme l'a énergiquement jugé le tribunal, périsse la littérature, pourvu que la propriété sacrée du nom patronymique soit respectée !

En vérité, le métier d'écrivain devient bien difficile. On m'apprend qu'il se forme une société d'honorables bourgeois dans le but d'assigner Molière devant le tribunal civil, afin de le forcer à supprimer de ses pièces leurs noms, qu'il a rendus ridicules ou odieux. Ce sont MM. George Dandin, Jourdain,

Josse, Guillaume, Dubois, Lépine, Ribaudier, Harpin, Bobinet, Fleurant, Loyal, Robert, etc., etc. Deux dames se joignent même aux plaignants : la comtesse d'Escarbagnas et Mme Pernelle. Molière va, dit-on, confier sa défense à son ami M. Rousse.

Cordialement à vous.

ÉMILE ZOLA.

Et aussitôt, se conformant aussi bien à l'arrêt rendu qu'à la réclamation épistolaire qu'il venait de recevoir, M. Zola a baptisé les deux personnages de son roman qui s'appelaient Duverdy et Vabre, des noms de *Trois-Étoiles* et de *Sans-Nom*.

Mais ce n'est pas tout : voilà que trois M. Josserand et un M. Mouret réclament aussi la suppression de leur nom dans le roman de *Pot-bouille*, à quoi M. Zola, fortement agacé, — on le conçoit, — répond cette fois en changeant de tactique : il va reprendre le nom de Vabre, continuer à appeler Josserand Josserand, et Mouret Mouret, et attendre, pour faire de nouveaux changements, les injonctions de nouveaux jugements. Il a pris là le bon parti, ce nous semble ; et MM. Vabre, Josserand et Mouret en prendront, croyons-nous, un tout aussi bon en se tenant cois désormais, car le peu d'approbation qu'a trouvé dans le public la solution de l'affaire Duverdy rend peu probable, pour de nouveaux plaidants, une décision donnée dans le même sens.

Au siècle dernier, un semblable arrêt se produisit, à

propos d'une famille dont le nom, alors inconnu, a depuis fait un chemin bien éclatant dans le monde. Un romancier avait mis en scène, — tout comme aujourd'hui M. Zola, — une famille noble dont le nom servait même de titre à son livre. Or, savez-vous quel était ce nom ? Tout simplement Bismark! Le roman s'intitulait *Marie von Bismark*. La famille traduisit l'auteur devant les tribunaux, et celui-ci répondit pour se défendre que le nom de Bismark lui était parfaitement inconnu... Il est vrai qu'entre Bismark et Duverdy!... Mais qui sait si, dans deux cents ans peut-être quelque Duverdy n'arrivera pas à l'illustration qui a depuis si vivement mis en lumière le nom de Bismark?...

Dans la même quinzaine, une autre querelle a encore surgi, à propos d'un tableau, entre deux personnalités du monde artistique et du monde littéraire, entre le peintre Jacquet et M. Alexandre Dumas.

Il paraît que l'auteur du *Demi-Monde* avait acheté, il y a quelque temps, à M. Jacquet un tableau ayant pour titre *la Première Arrivée*. Puis M. Dumas, las sans doute de ce tableau, le vendit avec beaucoup d'autres à Goupil, le marchand d'objets d'art et de gravures. De là fureur de M. Jacquet qui estime, sans doute, qu'un tableau signé de lui doit être éternellement gardé par son acquéreur. Sur ces entrefaites s'ouvre l'Exposition des aquarellistes dans les salons de M. Georges Petit, à la rue de Sèze. La foule est énorme, on se presse, on se

porte pour admirer toutes ces merveilles dont quelques-unes, qui n'ont pas 20 centimètres, valent 20,000 fr., et dans le nombre des plus admirées, des plus regardées, on aperçoit une aquarelle signée de M. Jacquet, représentant un marchand juif de Bagdad, au costume bien authentique, et dont le visage reproduit absolument, nous dirons mieux, photographiquement, les traits mêmes de M. Alexandre Dumas.

M. Jacquet avait voulu se venger ainsi du procédé de l'auteur de *la Princesse de Bagdad*, auquel il reprochait d'avoir vendu si vite, pour en tirer un profit très supérieur, un tableau acheté depuis si peu de temps.

On ne doute pas que la chose n'ait fait grand scandale! L'Exposition des aquarellistes a été, en effet, chaque jour envahie par la foule qui voulait voir l'auteur de tant de pièces applaudies sous les traits d'un affreux juif, le plus juif des juifs! Et chacun rappelait que, jadis, Horace Vernet avait agi de même à l'égard de M. de Rothschild, de qui il avait cru avoir à se plaindre, en le « pourtraicturant », dans sa fameuse *Smala*, sous la physionomie d'un autre juif, non moins juif que le juif de M. Jacquet!...

La petite vengeance de M. Jacquet avait fait, sans doute, assez peu d'impression sur le gros du public qui se bornait à passer devant l'aquarelle, à la bien regarder, à constater que la ressemblance était exacte et à

rire de la bonne farce jouée, en reconnaissant aussi que l'auteur de ladite farce avait beaucoup de talent. Mais le gendre de Dumas, M. Lippmann, juif lui-même, — ce qui est son droit, — n'a pas pris la chose aussi tranquillement. Il se rend un soir à l'Exposition des aquarellistes et, s'étant placé devant l'aquarelle de M. Jacquet qui était sous verre, il la frappe de plusieurs coups de sa canne, brise la vitre qui la recouvrait et endommage même quelque peu le juif qui représentait son beau-père.

Inutile de dire le nouveau scandale, bien plus bruyant encore que le précédent, qui s'en est suivi. Le tableau a été retiré, par ordre de justice, à la suite d'un référé introduit par M. Alex. Dumas, et les membres du comité de la société des aquarellistes ont dû faire amende honorable devant l'auteur de *la Dame aux camélias* et dans son propre hôtel. M. Lippmann et M. Jacquet ont failli se battre, et l'affaire qui divise le peintre et son acheteur ne se terminera que devant les tribunaux, à moins que d'ici là quelque tiers bien avisé, et surtout de sang-froid, ne vienne démontrer au peintre célèbre aussi bien qu'à l'illustre écrivain que leur querelle ne sert qu'à amuser la galerie, qu'elle n'intéresse sérieusement personne, puisqu'aucun grand principe artistique ne s'y trouve engagé, et qu'en définitive les peintres feront toujours bien de vendre leurs tableaux le plus cher possible, sauf à ne pas trouver étrange ni imperti-

nent pour eux-mêmes que leurs acquéreurs les revendent plus cher encore chaque fois que la fantaisie les en prendra et qu'ils en rencontreront l'occasion.

Et voici comme quoi la grande ville a oublié, pendant toute cette quinzaine, les grosses questions de bourse, de politique et d'affaires, qui l'avaient tant préoccupée durant la quinzaine précédente, pour donner cette fois — signe des temps! — son attention exclusive à des questions relativement bien moindres : une quinzaine de l'âge d'or, en somme, puisqu'il ne s'est agi ni de ministère renversé, ni de canons, ni de guerre; que les Chambres sont en vacances, et qu'au moment même où nous écrivons, les quelques masques qui essayent de continuer la tradition du carnaval passent sous nos fenêtres dans leur fantasque livrée!

Ventes de livres et de musique. — On vient d'adjuger en vente publique seize pièces de Molière en éditions originales, qui, bien qu'en fort mauvais état de conservation, ont cependant atteint les chiffres suivants :

1.	*L'Estourdy ou les Contre-Temps,*	1,260 fr.
2.	*Le Dépit amoureux,*	950
3.	*L'Escole des Femmes,*	1,220
4.	*La Critique de l'Escole des Femmes,*	1,150
5.	*Les Fâcheux,*	1,300
	A reporter.	6,180

	Report.	6,180
6.	*Le Mariage forcé,*	1,220
7.	*Le Misanthrope,*	1,220
8.	*Le Sicilien ou l'Amour peintre,*	1,120
9.	*Tartuffe ou l'Imposteur,*	2,205
10.	*Monsieur de Pourceaugnac,*	1,120
11.	*Amphitryon,*	1,120
12.	*L'Avare,*	1,100
13.	*Georges Dandin,*	1,120
14.	*Les Fourberies de Scapin,*	1,120
15.	*Le Festin de Pierre,*	560
16.	*Les Femmes savantes,*	900
	Total.	18,785 fr.

Ce qui donne une moyenne de 1,174 fr. par pièce.

Il y avait, dans la même vente, des tragédies de Corneille, également en éditions originales, mais elles ont été poussées un peu moins haut que les pièces de Molière; on les a vendues entre 600 et 800 francs; *Cinna* a cependant atteint 1,010 fr.

La vacation se composait seulement d'une centaine d'ouvrages, tous en éditions princeps, pour lesquels on est arrivé à un total d'environ 40,000 francs.

On a vendu, quelques jours après, le fonds de musique de M. Léon Escudier, l'éditeur si connu de la rue de Choiseul, et qui est mort récemment. L'intérêt de la vente s'attachait surtout à l'achat de la propriété des

œuvres de Verdi. Voici quelques prix curieux eu égard à l'intérêt et à la célébrité des partitions auxquelles ils se rapportent :

M. Léon Grus a acheté la partition de *Rigoletto*, 62,000 fr. sur une mise à prix de 54,500 fr.

M. Benoît a payé 72,000 fr. la propriété de *la Traviata*. Il est déjà depuis longtemps le propriétaire de *il Trovatore*.

MM. Choudens ont acheté, moyennant 40,000 fr., douze partitions dont plusieurs n'ont jamais été jouées en France, mais parmi lesquelles se trouvent en revanche quelques ouvrages passagèrement représentés à l'ancien Théâtre-Italien : *Luisa Miller*, *Due Foscari*, *Macbeth*, *Giovanna d'Arco*, *Attila*, etc...

La messe du *Requiem* n'a pu être vendue même sur une mise à prix de 5,000 fr. Il en a été de même, le croirait-on? du dernier grand succès de Verdi à l'Opéra, *Aïda*, qui n'a pas trouvé acquéreur à 9,000 fr.

Beaucoup d'autres partitions de Verdi, *Don Carlos*, *Ernani*, *Jérusalem*, *les Vêpres siciliennes*, etc., ont dû être également retirées faute d'enchères suffisantes. Le même sort a été, du reste, partagé par des ouvrages d'Ambroise Thomas, d'Auber, d'Halévy, du prince Poniatowski, des frères Ricci, etc. Nous verrons tous ces ouvrages reparaître dans une vente postérieure et sur de nouveaux prix.

La première vente a produit 216,000 fr.

Bibliographie. — *Les Pupazzi.* — Nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui aiment à se désopiler la rate la lecture du nouveau volume que vient de publier notre confrère Lemercier de Neuville à la Librairie générale, sous le titre de *Nouveau Théâtre des Pupazzi.* Ils y trouveront une série de scènes d'actualité en prose ou en vers, qui sont des plus comiques et qui toujours aussi composent d'excellents morceaux de critique. *Le Bain du consul* (M. Gambetta), *l'Esclave ivre*, *le Conseil municipal de Saint-Potin, les Lundis de Madame Bas d'azur,* etc., sont des tableaux de haute bouffonnerie satirique particulièrement réussis. Voici, comme exemple, des fragments de discours académiques, lesquels, dits par M. Lemercier de Neuville lui-même au moyen de ses pantins, produisent un irrésistible effet.

Commençons par le nouvel élu, qui prononce l'éloge du défunt :

« ..... Quel homme était celui-là, Messieurs, et quelle perte vous avez faite! Il n'avait point, comme tant d'autres, reçu une brillante éducation qui eût pu faciliter l'essor de son génie; il n'en a eu que plus de mérite à le faire briller. Ses œuvres sont peu nombreuses; elles sont ignorées du public et n'ont point franchi le cercle académique pour lequel elles avaient été composées; mais il serait injuste de n'en point reconnaître la valeur! Ce qu'il faut admirer chez lui, ce n'est pas le style, qui est lourd et pâteux... *rudis indigestaque*

moles ! ce n'est pas l'idée, qui se dégage difficilement des liens inextricables de la conception ; ce n'est pas la logique, car, il faut bien l'avouer, il se contredit sans cesse, espérant arriver ainsi à une plus complète vérité; ce n'est pas non plus la morale, dont il a toujours fait bon marché, au grand regret de ses amis ; non, ce qu'il faut admirer chez lui, c'est précisément l'absence de toutes ces qualités indispensables aux œuvres littéraires !... »

Celui qui reçoit le nouvel immortel prend la parole à son tour, et voici le début de son discours :

« Monsieur, ne trouvez-vous pas que l'Académie est bien démodée et qu'il faut un certain courage pour s'y présenter? Ce courage, vous l'avez eu, Monsieur, et ce n'est pas le moindre titre à votre admission. Vous avez fait les visites nécessaires, vous avez fait agir vos amis influents ; enfin, Monsieur, pour emporter la place, vous avez présenté votre bagage littéraire qui eût fait sourire les vieux académiciens, si un immortel pouvait sourire encore !

« A vous dire le vrai, Monsieur, vos œuvres nous étaient inconnues ; mais il ne faut point vous en étonner. Amis du passé, hommes du passé déjà, le présent nous échappe, et c'est au moment où les astres s'éteignent que nous les recueillons dans notre firmament... »

Eh ! mon Dieu ! n'est-ce pas un peu là, en réalité, le fond de toutes les harangues académiques ?...

Nécrologie. — *Auguste Barbier.* — Le poète des *Iambes* vient de mourir à Menton ; il avait soixante-dix-sept ans, et bien des gens pouvaient croire qu'il n'était déjà plus de ce monde depuis longtemps, tant la fin de sa vie s'est passée dans la retraite et même dans l'oubli. Auguste Barbier a été célèbre à vingt-cinq ans avec quelques pièces de vers seulement, ces pièces enflammées, *la Curée, le Lion, Quatre-vingt-treize, la Popularité,* etc..., qui parurent en 1830 dans la *Revue de Paris* et qui jetèrent en quelques heures tant d'éclat sur le nom de leur auteur. Auguste Barbier n'a jamais retrouvé depuis cette même verve de facture et cette inspiration en quelque sorte de génie. On l'a nommé académicien en 1869, à la mort d'Empis ; on l'a fait chevalier de la Légion d'honneur en 1878, et il est mort il y a quelques jours, presque dans l'obscurité. Son petit volume des *Iambes* lui survivra cependant toujours ; cet homme si simple, si modeste, a laissé là un impérissable souvenir de lui-même. Ce n'est pas lui, à coup sûr, qui aurait jamais dit : *Exegi monumentum,* mais c'est la postérité qui le dira pour lui.

Un correspondant du *Journal des Débats* lui a adressé, sur les dernières heures d'Auguste Barbier, quelques détails que nous croyons intéressant de reproduire ici :

« Je l'avais vu lundi matin, 13 janvier, la veille de sa mort, que je ne croyais pas si prochaine. Il était

extrêmement changé, mais il avait gardé toute sa présence d'esprit. Il jugeait son état avec une lucidité parfaite et une admirable sérénité : « Je suis en règle et en paix avec tout le monde, me dit-il, avec Dieu, avec les hommes, avec moi-même. Je vous laisse avec Lacaussade le soin de ma mémoire et de mes manuscrits. Vous publierez ce qui vous paraîtra convenable. Je l'ai, du reste, indiqué par écrit dans mon testament. Vous allez voir Laprade ; dites-lui que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment, et que je lui ai écrit une lettre d'adieu..., une lettre, ajouta-t-il, qu'il ne faudrait lui remettre qu'au moment opportun. » (M. de Laprade est en ce moment assez sérieusement malade à Nice.)

« Barbier me fit encore quelques recommandations et protestations d'amitié personnelle, et je le quittai, ne voulant pas le fatiguer, en lui disant : « Au revoir ! » Mais je ne devais pas le revoir vivant. Le soir du même jour, la faiblesse augmenta, le délire le prit ; il eut une syncope dans la nuit ; le matin, à cinq heures, il expirait sans trop de souffrances. Sa filleule, Mme Olivier, qui était accourue de Paris aux premières nouvelles, lui a fermé les yeux. Elle l'avait veillé jour et nuit avec un tendre dévouement, et elle vient de partir pour accompagner le cercueil jusqu'à Paris.

« La villa Bracco, où il a rendu le dernier soupir, — étrange coïncidence, — est à deux pas de la rue Lamartine. »

Théatres. — L'Opéra-Comique nous a donné, ces jours derniers, la première représentation d'un petit ouvrage en un acte, imité par nos confrères Jules Prével et Robert de Bonnières de la jolie comédie de Regnard, *Attendez-moi sous l'orme*, cette même comédie dont Dufresny passe pour lui avoir vendu le manuscrit moyennant trois cents livres une fois payées. La musique de l'ouvrage nouveau est de M. Vincent d'Indy dont nous avons déjà entendu quelques suites d'orchestre aux concerts populaires. Elle est suffisamment mélodique, sans très-grande originalité peut-être, d'autant mieux qu'elle vise à une sorte d'archaïsme, qui a si bien réussi, il y a quelque temps, à l'auteur de *la Surprise de l'amour*, mais dont cependant il ne faut pas trop abuser. MM. Barré, Barnolt, Piccaluga et Mmes Thuillier et Molé chantent très-agréablement ce petit acte qui pourra rester au répertoire.

Le même soir reprise de *Philémon et Baucis* de Gounod. Cette fois nous avons affaire à l'œuvre d'un grand musicien, et elle produit aujourd'hui tout l'effet voulu et qu'on lui avait un peu trop marchandé soit lors de sa première représentation au Théâtre-Lyrique, le 18 février 1860, soit lors de la reprise faite à l'Opéra-Comique le 16 mai 1876. On apprécie donc de plus en plus cette belle musique d'une si heureuse ordonnance, si distinguée, d'une couleur si riche et si bien appropriée au sujet mythologique qui lui sert de cadre. Le

succès a été cette fois très-grand, et il promet d'être durable.

L'interprétation est excellente; Mlle Merguillier a surtout obtenu une grande part d'applaudissements qui reviennent à sa virtuosité aussi bien qu'au charme de son jeu et de sa personne. Voici d'ailleurs la distribution actuelle de *Philémon et Baucis* rapprochée des précédentes :

		Théâtre-Lyrique.	*Opéra-Comique.*	
		1860	1876	1882
Philémon.	MM.	FROMANT.	NICOT.	NICOT.
Jupiter.		BATAILLE.	BOUHY.	TASKIN.
Vulcain.		BALANQUÉ.	GIRARDOT.	BELHOMME.
Baucis.	Mmes	M. CARVALHO.	CHAPUY.	MERGUILLIER.

De son côté, la Porte Saint-Martin a repris, en le transformant en un grand opéra-féerie, le fameux *Petit Faust* du maestro Hervé, spirituelle parodie du grand *Faust* de M. Gounod et qui avait obtenu, le 23 avril 1869, aux Folies-Dramatiques, un succès qui dépassa deux cents représentations. On a agrandi considérablement le cadre de cette opérette si amusante, au moyen de ballets et de développements de mise en scène des plus riches et des plus brillants. On a même ajouté un rôle, celui de Siebel, qui n'existait presque qu'à l'état d'esquisse dans la version primitive.

Le nouveau *Petit Faust* offre donc un spectacle magnifique en même temps qu'amusant. Tous ces types popularisés et surtout dépoétisés de Marguerite, de Méphisto,

de Faust et du légendaire Cocher ont produit encore aujourd'hui leur effet si bouffon d'autrefois. Mais la distribution nouvelle de la pièce est inférieure à l'ancienne pour les rôles de Marguerite et de Faust que Mlle Rafaële et M. Puget chantent et jouent avec beaucoup moins d'entrain et de diable au corps que leurs devanciers, qui étaient Blanche d'Antigny et Hervé lui-même. On nous annonce d'ailleurs qu'ils vont être remplacés prochainement.

Le rôle nouveau de Siebel est joué aujourd'hui par Mlle Conchita Gélabert qui lui a donné une grande importance par sa gaieté, son entrain si communicatif, et l'art avec lequel elle conduit un petit filet de voix dont elle tire merveille, surtout dans la *Jota aragonesa* du second acte, qu'on lui a fait répéter.

Varia. — *Deux Poètes ignorés.* — Nous voulons parler ici de deux écrivains célèbres à des titres différents et qui doivent leur illustration exclusivement à des ouvrages en prose, c'est-à-dire du romancier Balzac et de l'historien Louis Blanc. Il est donc curieux de surprendre ces deux éminents écrivains en flagrant délit de poésie, lequel flagrant délit prouve d'ailleurs qu'ils ont bien fait tous deux de n'y point persévérer.

Pour Louis Blanc, il s'agit d'un poème intitulé *l'Hôtel des Invalides,* qui fut publié en 1832 et qui con-

tient le parallèle suivant entre Louis XIV et Napoléon Ier :

Louis se vit en naissant maître de sa patrie.
Des hauts faits de son temps sublime usurpateur,
Il s'appropria le génie,
Et d'un siècle pour lui prit toute la grandeur.
Napoléon se fit à lui-même sa gloire;
Lui-même en fut l'historien;
Mais il écrivit son histoire
Sur un livre qu'il fit, d'airain,
Pour que, dans la suite des âges,
L'étranger, qui du livre avait payé les frais,
D'une main jalouse jamais
Ne pût en déchirer les pages !

Qui eût jamais attendu de Louis Blanc ce dithyrambe à la Belmontet sur le premier Empereur ?

Quant à Balzac, ses vers sont moins héroïques; ils sont même tout à fait terre à terre, et il ne faut les citer que comme une rare curiosité :

L'ANGE DOMESTIQUE

De charmes orgueilleux je ne suis point parée ;
Je n'ai pas d'une vierge aux prunelles d'azur
La délicate joue et la tresse dorée,
Ni le front blanc et pur.

Jamais je n'ai compris de louange indiscrète,
Et celui qui sur moi fixe un distrait regard,
Jamais pour me revoir ne détourne la tête,
Rendant grâce au hasard.

Mais au logis on m'aime, et je suis assurée
De faire une âme heureuse et la nuit et le jour,
Et de plaire à toute heure, et d'être bien pleurée,
Si, quittant ce séjour,
J'allais au ciel, d'où je fus envoyée
Pour offrir ici-bas le type de l'amour.

Paris, 1846.

Le Carnaval s'en va. — Grimm, nous fait remarquer notre collaborateur, M. Thénard, écrit dans sa correspondance (février 1788) : « On avait déjà remarqué du temps de M. Fontenelle que le carnaval paraissait devenir toutes les années moins intéressant : « Cela « n'annoncerait-il pas, disait le philosophe, que le ca- « rême est un peu tombé ? »

On ne saurait nier que le carême, au point de vue de son observation rigoureuse, ne soit encore plus tombé qu'il ne l'était à l'époque où le tolérant Fontenelle laissait *échapper de ses mains* la réflexion, je ne dis pas *la vérité* rapportée par Grimm.

Si le carnaval tient à la pratique sévère des anciens règlements canoniques sur le jeûne et l'abstinence, certes il est bien malade, car nous ne sommes plus au temps où, dans les bonnes maisons, on faisait brûler, le vendredi, un hareng saur sous la porte cochère pour dépister le flair des limiers de M. le lieutenant de police.

Aujourd'hui, à Paris et ailleurs, les bouchers, les char-

cutiers, les rôtisseurs, etc., offrent aux amateurs les morceaux les plus appétissants, et cela sans s'exposer à l'amende. Mais le carnaval n'est pas mort, quoi qu'en disent les journaux, c'est un phénix qui renaît avec d'autres plumes.

On n'a qu'à voir ce qui se passe à Nice.

Que pareille fête se donne à Paris, la grande capitale sera sur pied, et sera plus charmée par les élégances du carnaval niçois que par les grosses farces qui, dit-on, réjouissaient si fort nos pères.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Le docteur Z..., un de nos chirurgiens les plus éminents, est en proie, depuis quelque temps, à une sorte d'hypocondrie.

« C'est étonnant, disait-il l'autre jour à un ami, je suis toujours triste, je n'ai de goût à rien... je n'éprouve même plus de plaisir à couper un bras ou une jambe! »

(*Gaulois.*)

L'amitié!...

« Mais alors, mon cher, si c'est la vérité, ce que vous me dites de cet homme, c'est une véritable canaille!

— La pure vérité, mon cher!... vous comprenez, c'est mon meilleur ami, je n'irais pas le calomnier!... »

(*Petit Quotidien.*)

Lu sur l'album de Mme de P...

« L'homme aimable est celui qui écoute avec intérêt des choses qu'il sait de la bouche de ceux qui les ignorent. » (*Événement.*)

En cour d'assises :

Un vieux criminel de soixante-sept ou soixante-huit ans vient d'être condamné à vingt ans de réclusion.

« Merci, mes bons juges, s'écrie-t-il en se levant de son banc ; je n'espérais pas vivre autant que cela ! »

(*Gaulois.*)

Une dame quêteuse s'est présentée chez le baron X... un vieil avare archimillionnaire, et elle tente vainement de l'attendrir.

« Comment ! Monsieur, avec votre immense fortune, vous me refusez une obole ?

— Ah ! Madame, gémit l'émule d'Harpagon, la nature fait bien ce qu'elle fait. Si nous autres, pauvres riches, nous aimions à donner, nous serions trop heureux !... »

(*Gaulois.*)

La différence entre un maître et son domestique :

« Tous deux fument les mêmes cigares, mais il n'y en a qu'un qui les paie ! » (*Gaulois.*)

En police correctionnelle :

LE PRÉSIDENT. — Comment?... C'est encore vous!... On n'a jamais vu un récidiviste de votre espèce!...

— Mon président, je vais vous dire : quand je sors de prison, je fais de mauvaises relations qui me perdent. Je ne redeviens meilleur que lorsque je me retrouve devant mes juges. » (*Gaulois.*)

Philosophie des dames :

A vingt ans, une jeune fille se demande : « Qui prendrai-je? »

Et à trente ans : « Qui me prendra? » (*Événement.*)

Deux amis se retrouvent après une longue absence.

« Tu es marié?

— Oui.

— Et tu es malheureux à cause de ta belle-mère?

— Pas du tout.

— Comment t'y prends-tu donc?

— *Elle est morte.* » (*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — L'Ambigu a donné la première représentation de *la Marchande des quatre saisons,* drame en cinq actes de M. Busnach, qui n'a obtenu qu'un demi-succès. Il est joué par Vannoy, Cosset, E. Garraud, et Mmes Honorine et Massin.

— Au théâtre des Nations, le même infatigable Busnach a fait représenter, le 18 février, *la Grande Iza,* drame tiré d'un roman réaliste de M. Alexis Bouvier. Grand succès, et qui

durera croyons-nous. Delessart, Renot, Mmes Patry, Hadamard et Daudoird jouent les principaux rôles.

— Le Château-d'Eau a renouvelé son affiche avec un drame d'un M. Melvil, *le Capitaine Xaintrailles*. La première soirée a été des plus tumultueuses ; les galeries supérieures ont jeté jusqu'à des coussins sur la tête des personnes placées à l'orchestre. Notre confrère Sarcey déclare que, personnellement, il a eu son chapeau enfoncé. Cette scène de scandale a fait plus de bruit que l'œuvre nouvelle, que d'ailleurs bien peu de spectateurs ont complètement entendue.

NÉCROLOGIE. — M. Fontaine, le libraire du passage des Panoramas, si apprécié des bibliophiles, vient de mourir des suites d'un singulier accident. Il se faisait enlever, il y a huit jours, un œil-de-perdrix. Le lendemain, le pied enflait, et, la gangrène se déclarant, les médecins jugèrent nécessaire l'amputation du doigt malade. M. Fontaine était âgé de soixante-huit ans.

— Prosper Seligmann est mort subitement à Monte-Carlo. Né à Paris, le 28 juillet 1817, il fit ses études musicales au Conservatoire et obtint le premier prix de violoncelle en 1846. Élève d'Halévy pour la composition, il laisse un grand nombre de productions ; mais c'est surtout comme exécutant qu'il avait conquis sa place parmi les artistes contemporains.

— Nous avons encore à annoncer la mort, à l'âge de soixante-seize ans, de M. Olivier-Alexandre Barbier, administrateur, sous-directeur honoraire de la Bibliothèque nationale, chevalier de la Légion d'honneur. M. Barbier, fils de l'auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, avait passé toute sa carrière à notre Bibliothèque. On lui doit aussi quelques ouvrages biographiques d'une grande valeur.

Erratum. — Dans notre dernière livraison, à l'article *Variétés*, page 96, ligne 1, au lieu de : il en est *de nos jours*, lisez *de nos joies*.

VARIÉTÉS

AUGUSTE BARBIER

Un de nos correspondants de Suisse, qui a en même temps le mérite de bien raconter et la modestie de dissimuler son nom, nous envoie la communication suivante, à laquelle la mort récente de l'auteur des *Iambes* donne un intérêt d'actualité. Nous avons pensé que nos abonnés la liraient avec plaisir.

« Bottin m'avait appris qu'Auguste Barbier demeurait rue de Rivoli. Je m'y rends, je demande si M. Barbier est chez lui ; on me fait entrer... Ainsi que nous faisons toujours pour les hommes célèbres que nous n'avons jamais vus, mon imagination s'était créé un Auguste Barbier de sa façon ; un homme à l'aspect farouche, au regard ardent, au geste vengeur ; cheveux noirs, flottant avec un air de crinière ; parole rude, hautaine, implacable ; un *ïambe* fait homme, en un mot.

Quelle fut ma surprise quand je fus introduit dans une petite pièce méthodiquement arrangée, où un vieux monsieur, assis à son bureau, en robe de chambre, le front un peu chauve protégé par une calotte noire, le nez surmonté de lunettes à monture d'or, l'air bénin, correct, bourgeois et reposé, écrivait avec application.

Je ne doutai pas qu'il n'y eût erreur. J'étais chez un vieux notaire, du nom de Barbier. J'avais manqué ma

visite..... et moi qui devais quitter Paris le lendemain!

Le tabellion tourna vers moi sa figure sereine, posa sa plume, non sans l'essuyer, releva ses lunettes, qu'il ajusta sur ses sourcils gris, et de la voix douce d'un officier public que le long exercice de sa charge a accoutumé à la politesse envers tout le monde, me demanda ce que je désirais.

Je fus plus interloqué que si j'avais eu là, en face de moi, le vrai Barbier.

« Je désirais, hasardai-je en tremblant, voir M. Auguste Barbier.... et j'ajoutai : le poète des *Iambes*.

— C'est moi, Monsieur.... je suis très flatté... »

Le vieux notaire n'avait cependant pas l'air de vouloir me mystifier. Je réprimai tout signe de surprise, et m'efforçai de détruire dans mon imagination l'image farouche que je m'étais créée, pour lui substituer celle que la réalité offrait à mes regards. C'était donc là Auguste Barbier, le vrai Barbier! Ah! Monsieur de Buffon, le style n'est pas toujours l'homme, l'homme physique au moins!

La conversation s'engagea, simple, cordiale; mon interlocuteur parlait tranquillement, sans prononcer une syllabe plus haut que l'autre. Il me questionna sur la Suisse romande, dont il connaissait les poètes; il me cita Amiel, Juste Olivier, qu'il avait lus : « Vous avez là tout un mouvement littéraire bien curieux et que la France ignore.... Elle ignore tant de choses!... »

Il faut tout dire. Si je tenais tant à voir Auguste Barbier, une passion que j'avais alors en était un peu la cause. Je collectionnais des autographes.

Je demandai donc à Auguste Barbier quelques lignes de sa main.

« Eh! que vous écrirais-je?...

— Si vous m'écriviez, par exemple, ces vers immortels :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain...

— C'est que je ne les sais pas par cœur.

— Je vous dicterai...

— Oui! oh! Vous savez ça mieux que moi, je vois bien.... Mais, les virgules, les savez-vous? Ah! les virgules, j'y tiens beaucoup.... »

Je ne pus lui garantir ses virgules. Mais j'avoue qu'à voir ce méticuleux et minutieux personnage, qui, à propos des *Iambes* courroucés de 1830, pensait surtout aux virgules, l'idée du vieux notaire me traversa de nouveau l'esprit...

« J'ai peut-être encore un exemplaire des *Iambes,* » reprit le bonhomme à calotte de velours. Il monta les degrés d'un escalier mobile, ouvrit un placard, et, après quelques minutes de recherches, en tira un petit volume à reliure blanche gaufrée et doré sur tranches, qui était la première édition des *Iambes*. Il se mit à copier

lentement, avec un soin scrupuleux, répétant à haute voix, comme font les clercs, les dernières syllabes de la phrase qu'il venait de transcrire ; puis, reportant les yeux de la copie sur le texte original, et de celui-ci sur la copie, il collationna, posa soigneusement toutes les virgules, les points-virgules, et ajouta lentement les points d'*i*, avec la gravité d'un homme qui exerce un sacerdoce.

Barbier mettant les points sur les *i!* J'en demeurais stupide.

Après avoir achevé d'écrire, il se relut à haute voix et se commenta. Je l'entends encore s'écrier, à ces vers :

... La Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain.

« C'est cette liberté-là qu'on voudrait nous donner aujourd'hui (Mac-Mahon et M. de Broglie) ; mais je n'en veux pas! Et, s'animant, le vieux poète ajouta : « Au besoin, je prendrais encore le mousquet, je serais prêt à descendre dans la rue, pour défendre la vraie liberté, la *forte femme,*

..... qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang. »

A la bonne heure! Cette fois je retrouvais dans son accent quelque chose de la flamme de 1830. Mais ces *bras rouges de sang* lui parurent appeler un nouveau

commentaire. « Vous savez, dit-il, on a souvent mal compris ce vers. On m'a pris pour un homme sanguinaire... »

Je fis un geste qui signifiait qu'à le voir je n'en croyais rien.

« Eh bien, non, reprit-il, je ne suis pas sanguinaire. J'ai voulu dire simplement qu'on doit être prêt à répandre son sang pour la liberté. »

Il insistait avec quelque coquetterie sur sa justification, et il n'était pas au fond très fâché, ce bourgeois paisible, d'avoir passé pour sanguinaire.

Je le quittai, très heureux d'avoir vu de près cet homme qui ressemblait si peu à son œuvre. Cette œuvre, qui n'est qu'un éclair de génie, restera un des phénomènes curieux de l'histoire littéraire de ce siècle.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 5 — 15 mars 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Verteuil et Castellano.* — Le théâtre a fait deux pertes sensibles durant la dernière quinzaine ; le sympathique secrétaire général de la Comédie-Française, Verteuil, est mort le 24 février, à Neuilly, pendant que l'ancien et habile directeur du Châtelet et des Nations, M. Castellano, mourait presque le même jour dans une petite pièce de cette même salle de spectacle qui a vu ses plus belles victoires et où

triomphe aujourd'hui son ancien secrétaire avec la féérie des *Mille et une Nuits.*

Tout le monde a passé par le cabinet de Verteuil à la Comédie-Française ; tout le monde, j'entends le monde des lettres et des théâtres, connaissait cet homme aimable et charmant, à la figure malicieuse, aux traits fins, au regard toujours souriant, et qui était en même temps l'employé le plus consciencieux et le plus utile, et aussi le doyen de tous les employés et même de tous les artistes de la Comédie-Française. Verteuil, par le temps si long qu'il a passé dans notre premier théâtre, y était devenu surtout l'homme de la tradition, cette tradition dont on se moque bien un peu, qu'on tourne souvent en ridicule, mais à l'observation constante de laquelle la Comédie-Française doit sa prospérité et sa grandeur. Verteuil connaissait à fond tous les secrets petits et grands du théâtre de la rue de Richelieu ; il en avait tenu successivement et écrit, de sa main même, tous les registres, et la trace de son passage y demeurera toujours vivante comme celle d'un vieux et fidèle serviteur de ces anciennes maisons qui frayaient avec leurs maîtres dont ils avaient à la longue fini par devenir le commensal et l'ami. Aussi que de choses savait Verteuil et combien précieux étaient les renseignements qu'il pouvait donner aux travailleurs et aux curieux ; combien surtout étaient utiles ses avis et ses conseils, lorsqu'il s'agissait de traiter dans les comités,

dont il était le secrétaire, quelque question d'intérêt administratif ou littéraire, et comme il les donnait avec sûreté, avec tact et surtout avec modestie !

Verteuil avait dans son service, à la Comédie, les relations avec la presse et avec les auteurs ; c'est lui qui faisait la feuille des premières, qui donnait ou qui refusait les billets, et qui recevait le public. Que de fois nous l'avons vu, et aussi étudié en quelque sorte, dans l'exercice de ces multiples fonctions. Il savait toujours être gracieux même avec les quémandeurs importuns, et il avait l'art de renvoyer tout le monde toujours satisfait de lui, même quand il n'avait pu satisfaire personne.

Verteuil était un lettré : dans sa jeunesse, après avoir d'abord travaillé chez un banquier de Metz, il était ensuite devenu secrétaire d'Harel à la Porte Saint-Martin, puis commis-libraire chez l'éditeur Gosselin, un Michel Lévy de l'époque. C'est là qu'il avait pris le goût des beaux livres, des rares éditions, et qu'il était même devenu un véritable connaisseur en matière bibliographique.

Alexis-Jules Verteuil était né à Metz, le 18 janvier 1809 ; il appartenait à une famille de comédiens. Son grand-père dirigeait le théâtre de Metz ; son père et sa mère étaient artistes de la troupe française de Moscou au moment de l'invasion de Napoléon, en 1812 ; et quand, au mois d'octobre de cette désastreuse année, la

grande armée battit en retraite, M. et Mme Verteuil se joignirent à cette foule nombreuse d'employés, de fonctionnaires et de comédiens qui voulurent revenir en France à la suite des troupes. Tous deux disparurent avec tant d'autres, enfouis dans la neige ou noyés à quelque passage de rivière, à la Bérésina peut-être, et personne ne les a jamais revus.

En 1835 Verteuil épousa Mlle Louise Grenier de Léchard, fille du régisseur de la scène au Théâtre-Français, où il était connu sous le pseudonyme de Saint-Paul. C'était un ancien acteur de la province et de l'étranger.

En 1840 Verteuil fut nommé secrétaire de l'administration et « teneur de livres » à la Comédie-Française. Il devint secrétaire général et secrétaire du comité en 1850, et quand il est mort, il était toujours en possession de ce double titre. Il ne fut pas longtemps d'ailleurs éloigné de son service par la maladie qui le prit au mois de juin dernier — une bronchite qu'il ne voulut pas soigner — car il occupait encore ses fonctions de secrétaire du comité à la séance du 5 janvier dernier. C'est à dater de ce jour qu'il cessa définitivement son service, et c'est le dernier jour aussi qu'il put se rendre à la Comédie-Française.

Les obsèques de cet excellent homme ont été célébrées le 27 février à Neuilly en présence de toute la Comédie-Française et d'un nombre considérable d'écrivains,

d'auteurs dramatiques et d'amis particuliers du défunt. Au cimetière M. Emile Perrin a voulu prononcer les paroles d'adieu sur la tombe encore ouverte de ce vieil employé de quarante années qui avait si fidèlement aimé et servi la Comédie-Française, mais il a été obligé de s'arrêter après quelques mots, en proie à une émotion plus éloquente que bien des discours.

Verteuil laisse deux filles ; l'aînée n'est pas mariée, la seconde a épousé le 30 septembre 1859 un professeur de chant distingué, M. Théophile Lemaire. Quant à Mme Verteuil, elle avait précédé, il y a neuf ans, son mari dans la tombe, étant morte, le 30 octobre 1873, dans cette même petite maison du boulevard Bineau nº 40, à Neuilly, qu'avait fait bâtir Verteuil pour y vivre en famille et où en effet il a passé plus de dix années entouré de la constante affection des siens.

— Castellano a été d'abord artiste à l'Ambigu, avant de devenir directeur de théâtre. Pendant vingt ans et plus il a créé je ne sais combien de rôles dans tous les drames célèbres du boulevard. Il avait un talent un peu froid, très correct ; mais il était bien en scène, de belle tournure et d'une physionomie régulière et agréable. Comme directeur, il montra beaucoup d'expérience et d'habileté ; il a créé le nouveau Théâtre Historique devenu depuis le Théâtre des Nations, et pendant un certain temps il le dirigea en même temps que le théâtre du Châtelet qui lui fait face. Ce fut une périlleuse et lourde

entreprise ; mais si le Théâtre Historique ne donna à Castellano que de modestes produits, en revanche le Châtelet fit sa fortune. Pendant l'exposition de 1878 Castellano y joua la féerie des *Sept Châteaux du Diable* que tout le monde voulut voir et revoir, y compris la province et l'étranger, et l'habile directeur put se retirer définitivement avec environ 400,000 fr. de bénéfices. Ne sachant pas rester oisif, Castellano, en quittant le Châtelet, s'en alla fonder au boulevard Sébastopol un café-chantant auquel il donna le nom d'*Eden concert* et qui est en pleine prospérité aujourd'hui.

Claretie nous donne sur la mort de Castellano, dans sa chronique du *Temps*, quelques détails bien tristes, qu'il accompagne de renseignements relatifs à ses origines. C'est à la fois le berceau et la tombe du comédien-directeur rapprochés l'un de l'autre :

« Castellano, le comédien qui vient de mourir, habitait encore, dans le théâtre du Châtelet, l'appartement qu'il occupait autrefois comme directeur et dont la porte s'ouvre à deux pas des coulisses. Il meurt. Il tombe sur ce canapé où les débutants qui sont venus lui présenter des pièces l'ont trouvé plus d'une fois, fumant sa pipe. Sa malheureuse femme est seule avec lui ; elle appelle. On n'entend point.

« A quelques pas de là, on joue les *Mille et une Nuits*, on chante des chansons, on fait des calembours, et, si quelqu'un accourait, ce seraient des Persans de féerie,

des Indiens de carton ou des crevettes de Grévin. Représentez-vous ce râle accompagné par un rondeau de vaudeville.

« C'est l'existence même du théâtre, c'est le sort commun à tous ceux qui vivent de cette fièvre et de ces contrastes, depuis Molière qui sent la mort le toucher par-dessus le dossier du fauteuil du *Malade imaginaire* jusqu'au clown qui, les reins cassés, rend le dernier soupir sur un air de galop, dans un coin des coulisses du cirque.

« Castellano, d'ailleurs, eût souri à cette mort de mélodrame. Il ne redoutait rien. Né en Grèce, à Argos, et le *onzième* — je dis le onzième — fils d'un mameluck de l'empire et d'une vivandière de la grande armée, il racontait volontiers comment, son père mort, il était venu de Venise à Toulon et de Toulon à Paris au hasard des chemins. A Venise, tout enfant, enfermé par son oncle, poète grec, pope de San Giorgio dei Greci, dans l'église même où on l'avait placé pour le faire prêtre, Castellano s'était sauvé en se laissant glisser le long d'une des tours, quitte à se briser les os en tombant. Une évasion à la Casanova. Il y a trois ans, voyageant en Italie avec sa femme et sa fille, il retrouva dans ce couvent un vieux cicerone au dos voûté, qui lui raconta, en hochant la tête, l'histoire demeurée légendaire du petit bonhomme grec s'échappant du couvent et qu'on n'avait plus jamais revu à Venise.

« — Il a dû être pendu quelque part, le fugitif de San Giorgio dei Greci ! disait le vieillard.

« Castellano se mit à rire :

« — Pas du tout. Il est vivant, et même bien vivant. Et c'est à lui que vous parlez ! »

Les Quatre-vingts ans de Victor Hugo. — Le grand poète est entré, le 26 février dernier, dans sa quatre-vingtième année. Cet anniversaire a été fêté à la fois chez Victor Hugo, à la Comédie-Française, au théâtre de la Gaîté et à l'Odéon.

Chez Victor Hugo il y a eu réception ouverte, puis dîner de famille. Un assez grand nombre de députations sont venues féliciter le poète : parmi elles signalons un groupe d'élèves du lycée Fontanes qui ont apporté des adresses en prose et en vers. Voici l'adresse en prose, lue par M. Lucien Lévy :

« Maître,

« Nous, élèves du lycée Fontanes, nous saluons le grand poète qui a toujours aimé la jeunesse. Nul autre jamais n'a chanté l'enfant avec plus de bonté. Aussi, à vous qui savez si bien l'art d'être grand-père, nous souhaitons de vivre longtemps encore, heureux parmi vos petits-enfants, au milieu de tous les amis illustres qui vous entourent.

« Merci, Maître, de l'honneur que vous nous faites aujourd'hui. Nous nous en souviendrons toujours.

« Permettez que l'un des nôtres vous l'exprime plus dignement. »

Voici l'adresse en vers. C'est un sonnet qu'a lu un autre élève, M. Quillard. Les vers ne valent pas précisément ceux des *Orientales,* mais il ne faut les juger que sur l'intention qui les a dictés :

Quand, le soir d'Austerlitz, Bonaparte parla,
Il dit à ses soldats pantelants de blessures
Et dont les pieds saignaient à travers leurs chaussures :
— Vous direz fièrement un jour : « Nous étions là ! »

Certes le monde entier devant eux recula
Et leur épée a fait de terribles morsures.
Mais cette gloire immense a quelques flétrissures,
Et notre honneur, à nous, est plus grand que cela !

Et puisque nous pouvons, malgré notre jeunesse,
Saluer le plus grand poète que connaisse
Le soleil depuis qu'il resplendit dans l'azur,

Gigantesque dompteur de l'Idée et du Mètre,
Nous aussi, nous dirons, fiers d'un orgueil plus pur :
« Nous avons vu le Maître au front puissant, le Maître! »

A la Comédie-Française on a joué gratuitement, en matinée, *Hernani,* augmenté d'une cérémonie dans laquelle ont paru tous les artistes entourant le buste de Victor Hugo. La foule était considérable ; il y avait trois ou quatre fois la quantité de public que la salle en peut

contenir. On avait enlevé les portes des loges, et celles de six p'aces avaient reçu jusqu'à dix-sept spectateurs.

Dans la cérémonie, M. Mounet-Sully a lu les vers suivants de M. Coppée :

L'ANNIVERSAIRE.

Un chêne est vieux. Pourtant dans ses fortes ramures
Jamais plus de doux nids, plus de divins murmures
N'ont chanté sous le noir couvert ;
Et jamais, quand le vent de floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève ;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,
Dans l'air d'orage lourd et chaud ;
Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes ;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant sa face ardente
N'a jamais mieux versé sa chaleur fécondante
Aux fleurs, aux fruits, à la moisson ;
Jamais plus doucement, dans l'exil où nous sommes,
Le sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes ;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien-aimé poète
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait : — « Je naquis avec ce siècle même,
Et je continue avec lui. »

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.
L'aïeul au jeune homme est pareil;
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil.

Ah! longtemps, très longtemps, à cet anniversaire,
Devant toi courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts d'émotion tremblants,
Laisse-nous voir encor, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs!

A la Gaîté, où le drame de *Quatre-vingt-treize*, tiré du roman de Hugo, continue à attirer la foule, Mme Marie-Laurent a déclamé une pièce de vers très remarquable de M. Eug. Manuel. Elle est trop étendue pour que nous puissions la reproduire ici, mais en voici la magistrale conclusion :

Majestueux vieillard, vis, parle, continue!
Poursuis ton rôle auguste en regardant la nue!
Si nous allons surtout aux faibles, aux petits,
C'est toi qui nous l'apprends, c'est toi qui nous le dis!
Des fibres de ton cœur détachant chaque corde,
Tu ne vois que la paix, le pardon, la concorde!
Tout ce que nous aimons, tout ce qu'on a sauvé,
Tu l'as aimé d'abord, tu l'as d'abord rêvé!
Oh! ne te lasse point, dans la fièvre où nous sommes,
D'attiser le foyer d'amour entre les hommes!
D'autres diront de toi : « Salut, ô travailleur
Toujours plus grand! » — Et moi, je dis : « toujours meilleur! »

On voit, dans la lueur de tes claires prunelles,
Passer et repasser des choses éternelles :
Ton immortalité s'abreuve d'infini !
Vis ! sois longtemps encor le poète béni !
Commande encore au cours des ans qui se déroule !
Entends monter toujours les respects de la foule !
Ayant ouvert le siècle, à toi de le fermer,
Pour dire, jusqu'au bout, comment il faut aimer !

Enfin, à l'Odéon, M. Paul Mounet a lu des strophes de M. Louis de Grammont. Nous citerons les suivantes :

Le Destin a voulu que ce poète auguste
Pût contempler, vivant, son immortalité.
Il est resté debout, invincible et robuste,
Et même l'âpre exil ne l'a jamais dompté.

Foule ! c'est aujourd'hui son jour anniversaire.
Eh bien, à chaque fois que ce jour reviendra,
O foule, tu feras ceci que tu dois faire :
Tu salueras son nom d'un immense hourra !

Car c'est de lui surtout que ce siècle se vante,
Et c'est notre bonheur, enviable entre tous,
De pouvoir acclamer tant de gloire vivante,
De posséder un tel poète parmi nous !

C'est chez nous, c'est pour nous que ce penseur respire.
L'étranger nous l'envie et ne peut qu'admirer
Son nom, le seul qu'à ceux de Dante et de Shakspeare,
Sans crainte d'un blasphème, on doive comparer !

Oui, de l'Esprit humain il monte le quadrige
Et s'envole avec lui dans l'azur flamboyant.

Ode, drame, satire, épopée, — il dirige,
De ces quatre chevaux l'attelage effrayant.

Il a fait sous ses doigts vibrer toute la lyre!
Jamais las, comme Hercule entassant les travaux,
Hier encor, quel chef-d'œuvre il nous donnait à lire!
Et nous aurons demain des chefs-d'œuvre nouveaux.

THÉATRE. — *Six premières représentations.* — La quinzaine dramatique a été des plus remplies. Le 6 mars l'Opéra nous a enfin donné le ballet si souvent promis, annoncé et remis, dont M. Lalo a écrit la musique sur un livret de M. Nuitter et qui a pour titre *Namouna*. On sait qu'une indisposition de Mlle Sangalli avait d'abord retardé l'apparition de ce ballet, que des intrigues de coulisses avaient ensuite failli faire remettre aux calendes grecques. Le pauvre M. Lalo, déjà gravement indisposé, a dû passer quelques heures cruelles, longtemps ballotté entre l'espoir et la déception, pour arriver enfin à cette soirée tant attendue où le succès lui a même encore été très vivement disputé. En effet, sa musique, pleine de science et même d'originalité, manque malheureusement de la première qualité de la musique de ballet : elle est beaucoup plus symphonique que dansante; c'est surtout l'œuvre d'un savant, et bien que plusieurs parties en aient été vivement applaudies, il est évident que M. Lalo n'est pas fait pour écrire des valses et des polkas; la grande musique dramatique est surtout son affaire.

On sait que ce compositeur de talent a en portefeuille plusieurs grandes œuvres, dont une *Conjuration de Fiesque*, opéra en cinq actes, accueillie jadis par M. Perrin et qui attend, qui attendra bien longtemps encore, sinon toujours, que les feux de la rampe de notre Académie de musique s'allument pour elle. Et M. Lalo a 60 ans, ou à peu près ! Et malgré son talent incontestable il n'a pu jusqu'à ce jour se faire entendre sur notre première scène lyrique. Il sait écrire un grand opéra ; c'est un ballet qu'on lui demande, qu'on lui impose même ! Et voilà un homme de talent, de grand talent, qu'on va juger sur une œuvre qu'il n'a composée que malgré lui sans qu'on lui donne jamais, sans doute, l'occasion d'une revanche qu'il pourrait si bien prendre sur un autre terrain !

A la Comédie-Française la première soirée de *Barberine* (27 février) a été également quelque peu houleuse. Cette jolie fantaisie de Musset n'aurait peut-être pas dû, en effet, sortir du volume où elle fait si bonne et si poétique figure. On sait d'ailleurs que la version de *Barberine* que vient de nous donner M. Perrin n'est pas la première qu'ait écrite et publiée Alfred de Musset. Si l'on compare la pièce qu'on joue aujourd'hui avec celle qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes* d'abord, puis dans les premières éditions des *Comédies et Proverbes*, on y trouvera une différence considérable. En 1851, Alfred de Musset voulut transformer *Barberine*, qui

n'était qu'une fantaisie, en comédie pour le Théâtre-Français. Il modifia d'abord beaucoup sa mise en scène et il ajouta un personnage nouveau, celui de Kalekairi. La pièce ainsi remaniée fut lue par lui devant le comité du Théâtre-Français le 16 août 1851. Voici un curieux extrait du procès-verbal de cette séance qui vit échouer Alfred de Musset et son œuvre devant les juges, écrivains et acteurs, qui devaient prononcer son admission ou son refus.

L'an 1851, le samedi 16 août, le comité de lecture, présidé par M. A. Houssaye, administrateur, s'est réuni à une heure de relevée dans la salle ordinaire de ses séances.

Etaient présents : MM. Ch. Magnin, Naudet, E. Deschamps, Le Fèvre-Deumier, Avenel, Geffroy, Desmousseaux, Maillart, Mme A. Brohan.

Le comité a entendu la lecture d'une pièce en trois actes et en prose de M. Alfred de Musset, intitulée *la Quenouille de Barberine;* après quoi, l'auteur s'étant retiré, le comité a passé au scrutin secret, qui a donné le résultat suivant :

Pour la réception	4 boules blanches.
Pour le refus	1 boule noire.
Pour la réception à corrections	5 boules rouges.

En conséquence, le président a déclaré que la pièce de M. A. de Musset était reçue à corrections.

Vingt-cinq ans plus tard, le 2 mai 1876, M. Emile Perrin réunit le comité pour lui proposer de nouveau l'admission de *Barberine* à la scène. Étaient présents à ce comité :

MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Talbot et Thiron, c'est-à-dire rien que des comédiens, et pas un seul homme de lettres, comme à la première lecture. Voici encore l'extrait du procès-verbal de la séance où cette fois *Barberine* obtint une revanche réparatrice :

M. l'administrateur général explique au comité que, le 16 août 1851, M. Alfred de Musset a soumis à l'appréciation du comité de lecture une comédie en trois actes, en prose, intitulée : *la Quenouille de Barberine*. Le scrutin ayant donné pour résultat quatre boules blanches, une noire et cinq rouges, la pièce a été reçue à corrections.

Vingt-cinq années se sont écoulées depuis ce verdict, et l'auteur, de son vivant, n'a jamais voulu relire cette œuvre délicate et charmante, protestant ainsi par son silence contre la sévérité du comité d'alors.

Aujourd'hui, la réputation d'Alfred de Musset est consacrée par l'admiration publique ; il est reconnu comme l'un des premiers parmi les plus grands poètes de tous les temps.

M. l'administrateur général demande au comité de recevoir définitivement et de faire entrer dans le répertoire du Théâtre-Français *la Quenouille de Barberine*, reçue seulement à correction en 1851.

Le comité accueille cette proposition, et, à l'unanimité, il prononce la réception définitive de la comédie d'Alfred de Musset.

Ce n'est pourtant qu'en 1882 que *Barberine* arriva enfin à la scène. Il y eut en effet de grandes difficultés pour la distribution des rôles, surtout pour ceux de Rosemberg et de Kalekairi. Delaunay et Coquelin —

deux artistes d'un tempérament et d'un genre pourtant bien différents — durent successivement jouer le rôle de Rosemberg, lequel, en fin de compte, est échu à M. Truffier, qui s'en tire avec beaucoup d'intelligence. Quant à Kalekairi, on n'avait personne sous la main pour représenter ce bizarre personnage. Mais un beau jour M. Alex. Dumas ayant amené à M. Perrin une jeune fille d'origine russe, Mlle Julie Feyghine à laquelle il trouvait un talent, surtout d'avenir, le directeur du Théâtre-Français l'engagea aussitôt, et c'est cette jolie et piquante étrangère qui vient de débuter dans le rôle de Kalekairi. Elle a produit un effet d'originalité, de curiosité, et même un peu d'excentricité. Quant à son talent, il serait difficile de le juger sur ce rôle singulier, qui n'est presque composé que de petites phrases courtes et sans suite.

C'est Mlle Barretta qui a eu dans le personnage de Barberine le succès de la soirée. Elle le joue à merveille, elle y est à la fois distinguée et délicieuse. Mlle Lloyd est une superbe reine de Hongrie, et MM. Laroche et Leloir représentent au mieux l'un Ulrich et l'autre le reître Uladislas. Quant à Coquelin cadet, il a fait du Juif Polacco une création étonnante de fantaisie et d'originalité. Le rôle n'a qu'une scène, et ce spirituel comédien a su lui donner une très grande importance.

M. Emile Guiard, l'un des neveux de M. Emile Augier, a donné à l'Odéon une comédie en trois actes, en

vers, qui a pour titre *Mon fils* (3 mars). C'est une pièce émouvante, dans laquelle Mme Tessandier joue avec un grand talent le rôle d'une mère (Mme Gérard) qui a deux fils dont elle préfère l'un à l'autre, situation qui produit quelques mouvements très passionnés. Cette mère rappelle un peu la *Nanny* de M. Meilhac, où Mlle Plessy s'était montrée si remarquable. L'auteur a également emprunté quelques traits au beau roman de Balzac *un Ménage de garçon*. En somme, le sujet est intéressant, l'intrigue bien conduite, et les vers suffisants, bien que d'une poésie un peu douteuse. Mais les neveux de M. Augier — Guiard comme Déroulède — ne veulent pas parler d'autre langue que celle des dieux. Ne les chicanons pas là-dessus, nous en serions pour notre peine ! Chelles et Porel jouent les deux frères Gérard avec un réel talent. M. de La Rounat a donc bien fait de nous servir cette œuvre d'un jeune écrivain, ne fût-ce qu'à titre d'encouragement, aussi bien pour les autres que pour lui.

Un petit théâtre, la Comédie-Parisienne, que M. Dormeuil dirige au boulevard de Strasbourg, tient en ce moment un succès assez vif avec une comédie nouvelle en trois actes de MM. Crisafulli et Bocage, *la Perle*. C'est une pièce un peu épicée, égrillarde même, qui est jouée en perfection par MM. Saint-Germain et Dailly et par Mme Céline Chaumont, c'est-à-dire par trois artistes de premier ordre qu'on ne s'attendait guère à trouver

réunis sur une scène aussi minime et en de tels parages !

Aux Bouffes-Parisiens *la Mascotte* a cédé l'affiche, après quatre cents représentations environ, à une opérette, *Coquelicot,* que M. Armand Silvestre a arrangée d'après un vaudeville des frères Cogniard et dont M. Louis Varney a écrit la musique. Le succès en a été modéré, ce qui ne veut pas dire qu'on ne la jouera pas cent fois et plus, à l'exemple de ses aînées. L'interprétation n'est pas non plus très fameuse, et une nouvelle recrue de M. Cantin, Mme Degrandi, qu'on nous avait outre mesure prônée à l'avance, n'a que médiocrement répondu aux espérances fondées sur elle.

Enfin, au théâtre du Château-d'Eau, un drame nouveau en cinq actes de M. Jonathan, *Pierre Vaux*, cherche à attirer le public dans cette grande salle où il est généralement bien clair-semé. Ce n'est cependant pas par le manque d'activité que pèche la troupe associée de ce lointain théâtre qui mériterait vraiment d'être récompensée de son dur et constant labeur par la découverte d'un bon drame, qui lui en ferait pardonner tant de mauvais !

VARIA. — *Les Attentats contre la reine Victoria.* — Un Irlandais, nommé Mac Lean (Roderick), vient de tirer un coup de pistolet sur la reine d'Angleterre. La reine n'a heureusement pas été atteinte. Ce Mac Lean

était commis en épicerie, et âgé seulement de 27 ans. Il ne s'est pas encore expliqué sur les motifs qui l'ont poussé à commettre son crime.

Cette odieuse tentative est la sixième dont la reine Victoria ait été l'objet depuis qu'elle est sur le trône.

En 1840, très peu de temps après son mariage, un nommé Edward Oxford tira sur elle et sur le prince Albert deux coups de pistolet. Considéré comme fou et enfermé dans l'asile de Broadmor, il fut gracié et libéré en 1868.

Deux ans plus tard, en 1842, second attentat par Francis John, dans les mêmes conditions que le premier. Condamné à mort, l'assassin fut gracié par la reine.

Dans la même année, nouvel attentat par un sieur Bean dont le pistolet rata. Il fut également gracié.

En mai 1850, un ancien lieutenant, Robert Pate, frappa la reine de coups de canne sur le visage, et brisa même le devant de son chapeau. Il fut condamné à la déportation.

C'est en février 1872 qu'eut lieu l'attentat d'O'Connor, qui, au moment où il présentait un placet à la reine, lui mit un pistolet sur la poitrine. Considéré comme fou, O'Connor, qui n'avait que dix-sept ans, fut enfermé dans une maison de santé.

C'est sans doute ce dernier traitement qui attend le nouvel assassin, car, en Angleterre, il est de jurispru-

dence qu'il n'y a qu'un fou qui puisse attenter à la vie de la reine.

A propos d'Auguste Barbier. — Un de nos lecteurs veut bien nous adresser une sorte de protestation contre la manière dont nous avons parlé d'Auguste Barbier, le poète des *Iambes,* dans le dernier numéro de la *Gazette.* Il nous reproche notamment d'avoir avancé que Barbier était mort presque « dans l'oubli ».

Nous ne pouvons mieux répondre à notre aimable et courtois correspondant que par la citation suivante que nous empruntons au tome II des *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve (nouvelle édition, 1869).

« Qu'a fait Barbier depuis l'heure où il lançait ses jets magnifiques et grandioses un peu à l'aventure? Il s'est tu, il s'est laissé *oublier;* puis, après quelque vingt ans et plus, on a vu paraître sous son nom de petits vers hésitants, faibles, puérils, gentillets, florianesques et tout à fait naïfs : c'était à jurer que ce n'était ni du même poète, ni du même homme. »

Et à propos de la candidature de Barbier à l'Académie, Sainte-Beuve ajoute :

« Ce qu'il y a de piquant, c'est que la plupart des académiciens, quand on leur parla d'Aug. Barbier, ne l'avaient pas lu et ne distinguaient que confusément son nom de celui de ses homonymes; l'un des quarante, et

des plus au fait, M. de Montalembert, soutenait même qu'il était mort. »

Ces deux citations prouveront surabondamment à notre correspondant que nous n'avons pas jugé Auguste Barbier à la légère. Nous avons d'ailleurs déclaré que son nom passerait à la postérité; nous nous sommes donc montré plus favorable à sa mémoire que ne le fut Sainte-Beuve, du vivant même de Barbier.

Galimatias triple. — Nous comptons certainement parmi les plus sincères admirateurs de Victor Hugo; mais nous devons reconnaître que le grand poète se croit trop un prophète, et que la démangeaison d'élever la voix à propos de tout lui fait parfois dire des choses qui arrivent à être grotesques à force de vouloir être solennelles. Il vient d'éprouver le besoin de protester contre la condamnation des nihilistes dans le procès Trigonja, et voici dans quels termes :

« Il se passe des faits d'une nouveauté étrange.

« Le despotisme et le nihilisme continuent leur guerre. Guerre effrontée du mal contre le mal; duel de ténèbres. Par moments une explosion déchire cette obscurité; un instant de clarté apparaît, et il se fait un jour de nuit. C'est horrible. La civilisation doit intervenir.

« A cette heure, voici ce qu'on voit : Une obscurité illimitée; au milieu de cette ombre, dix créatures humai-

nes, dont deux femmes (deux femmes!) sont marquées pour la mort. Et dix autres sont données à la cave russe, la Sibérie.

« Pourquoi ?

« Pourquoi ce gibet ? Pourquoi ce cachot ? Un groupe d'hommes s'est assemblé. Il s'est déclaré *haut tribunal.* Qui assistait à ses séances ? Personne. Pas de public ? Pas de public. Qui en rendait compte ? Personne. Pas de journaux. Mais les accusés ? Ils n'y étaient pas. Mais qui parlait ? On l'ignore. Mais les avocats ? Il n'y avait pas d'avocats. Mais quel code citait-on ? Aucun. Sur quelle loi s'appuyait-on ? Sur toutes et sur aucune. Et qu'est-il sorti de là ?

« Dix condamnés à mort. Et les autres ?

« Que le gouvernement russe y prenne garde.

« Il est gouvernement régulier. — Il n'a rien à craindre d'un gouvernement régulier ; il n'a rien à craindre d'une nation libre, rien à craindre d'une armée, rien à craindre d'un état légal, rien à craindre d'une puissance correcte, rien à craindre d'une force politique. Il a tout à craindre du premier venu, d'un passant, d'une voix quelconque.

« Grâce !

« Une voix quelconque, c'est personne, c'est tout le monde, c'est l'immense anonyme. On entendra cette voix ; elle dira : Grâce ! Je crie grâce dans l'ombre. La grâce en bas, c'est la grâce en haut. Je demande grâce

pour le peuple à l'empereur; sinon, je demande à Dieu grâce pour l'empereur.

VICTOR HUGO. »

Nous ignorons si cette *voix de l'immense anonyme* sera facilement entendue des Russes; mais quant à nous, qui sommes Français, et qui avons la prétention de comprendre ordinairement le français, nous déclarons ne pas voir bien clair dans ce sonore et obscur amas de mots.

Sarah Bernhardt immortelle. — Pour le talent, tout le monde convient qu'elle le sera; mais il paraît que, même physiquement, elle ne peut mourir, malgré toute la bonne volonté qu'elle y met. Jugez-en plutôt.

On sait que notre excentrique tragédienne s'est fait faire un cercueil capitonné dans lequel elle aime à se coucher de temps en temps, pour regarder la mort en face, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il y a environ trois ans, il lui prit la fantaisie de se faire photographier, dans cette position à la Charles-Quint, par M. Mélandri, à qui elle enjoignit de ne pas vendre ses photographies avant un an écoulé, des pressentiments certains étant la garantie qu'elle ne serait plus alors de ce monde. Si, au contraire, elle vivait encore, le photographe n'était plus engagé.

L'année s'écoule, et M. Mélandri apprend que sa cliente, en tournée triomphale dans la patrie de Wa-

shington, ne songe pas du tout à mourir. Il lui écrit donc pour lui demander d'exécuter son marché. Sarah Bernhardt demande un an de répit pour terminer sa tournée et revenir en France. On lui accorde ce délai, au bout duquel, plus vivante que jamais, elle en demande encore un autre pour pouvoir *créer trois pièces* à Paris, après quoi elle tiendrait promesse. Mais à la fin le photographe s'est impatienté, et il vient de s'adresser au tribunal de commerce pour être autorisé à mettre en vente les photographies mortuaires de l'immortelle tragédienne.

Bonaparte et Catilina. — Dans une intéressante *Histoire de Fréjus* que vient de publier un ancien magistrat, M. J.-A. Aubenas, nous trouvons l'anecdote suivante, relative au retour d'Égypte du général Bonaparte. Quelques notables de la ville s'étaient rendus à son hôtel pour lui souhaiter la bienvenue et lui apporter des journaux, dont il avait témoigné le désir de prendre connaissance.

« Ils trouvèrent le général se promenant dans sa chambre, tout en lisant un livre qu'il posa, sans le fermer, sur la cheminée pour les recevoir. Après un court échange de paroles, et oubliant en quelque sorte leur présence, l'impatient général se jeta sur les journaux. Le premier qui lui tomba sous la main sembla lui causer une vive impression, et il disparut dans une pièce voisine, où se trouvaient le général Berthier et les autres officiers, évidemment pour leur faire part de ce qu'il

venait de lire. Pendant sa courte absence, l'un des assistants, M. Rolland, eut la curiosité assez naturelle de jeter les yeux sur le livre laissé ouvert : c'était une traduction de la *Conjuration de Catilina* par Salluste. Ennemi de la démagogie, Bonaparte en étudiait, pour les combattre, les procédés dans l'instructif récit de l'historien latin. »

Un Sonnet par mois. — Nous donnons ci-après le sonnet du mois de mars, emprunté à l'*Almanach fantaisiste* de notre confrère Alexis Martin.

MARS.

La Guerre.

Mars, le dieu de la guerre, a fait un invalide
De ce garçon jadis gros et frais villageois :
Son nez est en carton, sa manche droite est vide,
Il marche avec effort sur deux jambes de bois.

Ce n'était qu'un obscur, — de nulle gloire avide,
Il rêvait le bonheur auquel l'homme a des droits ;
Il trouve son métier éminemment stupide
Et n'attache après lui ni médailles ni croix ;

Esclave du devoir, il fut un intrépide :
Il tua sans pitié des Russes, des Chinois ;
— Il a même abattu des Français quelquefois.

Dans son corps écloppé l'esprit reste lucide,
Aussi comprend-il peu qu'il vive, — l'homicide
Étant en tout pays châtié par les lois.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une dame très convenable descend de voiture, le soir, à la Madeleine. Elle demande au cocher qui l'a amenée :

« Mon ami, combien vous dois-je? »

L'automédon, ôtant son chapeau : « Madame, c'est cinq francs cinquante.

— En voilà dix, gardez le reste. »

L'autre, remettant son chapeau : « Quatre francs cinquante de pourboire pour deux heures! On te connaît... femme coupable! » (*Événement.*)

Sous les arcades de la rue de Rivoli, un aveugle porte sur la poitrine un tableau qui représente vaguement un tremblement de terre ou une explosion de mine.

Un monsieur s'arrête et interroge le malheureux avec intérêt :

« Dans quel pays, mon brave homme, est arrivée cette catastrophe dont vous avez été victime?

— J'en ignore... j'ai acheté le tableau à l'Hôtel des ventes!... » (*Clairon.*)

On n'entend parler de tous côtés que de procès en séparation, et hier on annonçait, chez la comtesse de B..., que deux jeunes époux qui comptent à peine quelques mois de mariage en étaient déjà réduits à cette triste extrémité.

« Ce n'est pas étonnant, dit la bonne baronne de F..., ils avaient mutuellement trop de défauts pour les mettre en commun.

— C'est pourtant un grand bien qu'ils soient mariés, reprit la comtesse de B...

— Pourquoi cela?

— Parce que, s'ils ne s'étaient pas mariés ensemble, au lieu d'un mauvais ménage, ils en auraient fait deux. »

(*Patrie.*)

Un capitaine au long cours, qui a longtemps voyagé dans les parages de Madère, entre dans un café du boulevard, et, d'une voix habituée au commandement : « Garçon, dit-il, un madère! »

Le garçon s'empresse de verser le liquide demandé. Le marin avale une gorgée, fait la grimace, et, frappant la table d'un grand coup de poing :

« Ça, du madère!... s'écrie-t-il. Si on me rinçait, ça en donnerait de meilleur!... » (*Gaulois.*)

Un joli mot du docteur P...

On racontait, l'autre soir, devant lui, qu'un de ses confrères, M. X..., spécialiste bien connu, était devenu spirite et passait son temps à évoquer les habitants de l'autre monde.

« Voyez-vous l'intrigant? s'écria le docteur P... Il se fait rendre ses visites! » (*Gaulois.*)

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — Notre confrère Marc Bayeux vient de mourir à Paris à cinquante-trois ans. Ancien professeur, puis auteur dramatique, Bayeux ne put jamais parvenir à rencontrer le succès. En 1868 il fit jouer à l'Odéon un drame, *Jeanne de Lignéris*, qui subit une chute éclatante; puis il écrivit un autre drame : *Nos aïeux*, très patriotique, très élevé, plein de nobles et grandes idées, écrit dans une belle langue, mais dont la censure empêcha toujours la représentation. Finalement, Marc Bayeux est mort dans la misère.

— Mlle Croizette, sociétaire de la Comédie-Française, vient de perdre sa mère Louise-Fortunée Croizette, ancienne danseuse du Théâtre-Français de Saint-Pétersbourg, âgée de soixante-douze ans.

— On annonce également la mort de Mme Got, mère de l'éminent artiste de la Comédie-Française, et qui avait quatre-vingt-onze ans.

— Louis-Félix Leulier, peintre d'histoire, élève de Gros, vient de mourir à soixante-dix ans. Son plus remarquable tableau, que l'État a acheté d'ailleurs et qui est au musée de Lyon, représente une scène du *Naufrage du Vengeur*.

— Un autre peintre d'un talent moins large, mais qui avait surtout de l'esprit et de la fantaisie dans son pinceau, M. Faustin Besson vient de mourir à soixante ans. Il a peint beaucoup d'amours, de dieux et de déesses mythologiques sur les murs et les plafonds d'un grand nombre de palais et de riches hôtels. Il était, en dernier lieu, conservateur du musée de Dôle.

— M. Szarvady, ami de Kossuth et mari de la pianiste Wilhelmine Clauss, vient de mourir à l'âge d'environ soixante ans. C'était un lettré et un bibliophile.

VARIÉTÉS

L'ESPRIT DE Mme DE PUYSIEUX

Nous donnions dernièrement des pensées d'une dame du monde de notre temps qui ont été fort goûtées de nos lecteurs. En voici aujourd'hui d'une femme du XVIIIe siècle, qui, celle-là, peut être nommée : c'est Mme de Puysieux, l'amie de Diderot, et tellement son amie que c'est à lui qu'on a voulu attribuer un charmant ouvrage, *les Conseils à une amie*, qui a paru sous le nom de Mme de Puysieux. Cet opuscule, qui méritait d'être conservé, vient d'être recueilli par la Librairie des Bibliophiles, qui le fera paraître prochainement dans sa collection des *Petits Chefs-d'Œuvre*. Voici, par avance, quelques pensées que nous en avons détachées.

Quand vous voudrez confier un secret à quelqu'un, ayez toujours un gage du sien. Je vous permets de compter sur la discrétion des autres, quand ils vous appréhenderont autant que vous les craindrez.

On doit se ressouvenir du bien et du mal que l'on nous fait : le bien, pour en avoir de la reconnaissance, et le mal, pour savoir à quoi s'en tenir avec ceux de qui il nous est venu. Si l'ingratitude marque peu d'âme, l'oubli des injures marque peu de cœur.

Voulez-vous savoir comment il faut donner ? Mettez-vous à la place de celui qui reçoit.

Ne répondez aux injures ni aux calomnies que par le mépris. Paroître sensible à la peine qu'un ennemi nous fait, c'est lui donner la satisfaction qu'il désiroit, le plaisir de nous chagriner.

Évitez les gens qui vous déplairont, autant que vous pourrez ; mais, si le hasard vous les fait rencontrer, ou que vous soyez obligée de les voir, cachez soigneusement votre aversion : le mérite a assez d'envieux sans qu'il se fasse encore des ennemis, et le dédain ne manque jamais d'en attirer. Obligez l'amour-propre des autres, car il est très reconnaissant.

Quand on est content de soi, on est rarement mécontent des autres. Toutes les fois qu'il vous arrivera d'avoir de l'humeur, hâtez-vous de faire une action vertueuse : c'est la plus solide consolation que vous puissiez accorder à l'amour-propre.

Je vous avertis qu'il est très facile de prendre celui qui sait flatter pour un homme d'esprit ; on s'y trompe à tout moment.

Il est un silence plus calomnieux que le discours, et j'ai mieux aimé quelquefois parler mal à propos que de me taire.

La réputation est plus précieuse que la vie ; on l'a dit, et en voici la preuve : on expose fort bien sa vie pour

défendre celle de son ami ; mais on n'expose point sa réputation pour défendre la sienne.

La vanité a fait faire bien des fausses démarches à beaucoup de femmes. Combien de soins, combien de mouvements ne se sont-elles pas donnés pour s'assurer qu'on les méprisoit !

Une belle personne n'a pas besoin de dire : « J'ai une belle figure » ; tout le monde le voit. Quant à celles qui ont bien de l'esprit, il y a si peu de gens qui en aient assez pour en juger que j'excuserois presque la femme qui manqueroit de modestie là-dessus.

L'art de parler finement galanterie, ou de dire des choses obligeantes à une femme, n'est que celui de pallier un mauvais dessein.

Une jolie femme a la politique de prendre une femme de chambre laide : pourquoi une femme d'esprit n'aurait-elle pas celle d'épouser un sot ?

Ceux qui rendent service à tout le monde n'obligent personne. On ne veut rien partager avec toute la terre. Pour engager à la reconnaissance, il faut que le bienfait soit particulier.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Hono é, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 6 — 31 mars 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Sully-Prudhomme.* — *Brindeau.* — Il nous semble que les poètes que l'Académie française appelle dans son sein à ce seul titre devraient être autorisés à se servir, dans leur discours de réception, du langage des dieux qui est leur langage habituel. Certains poètes en effet n'ont jamais rien écrit ou publié en prose, et le public n'attend d'eux et ne leur demande que des vers. C'est bien ici le cas de notre ancien con-

disciple et ami Sully-Prudhomme que l'Académie française a appelé à remplacer le regretté Duvergier de Hauranne et qui est venu prendre séance le 23 de ce mois. Ce poète charmant excelle en effet à parler en vers bien rythmés et cadencés, et il nous a paru que le discours assez incolore qu'il a fait entendre à l'Académie aurait beaucoup gagné à être écrit en alexandrins plutôt qu'en vulgaire prose.

MM. Caro et Taine servaient de parrains, dans cette solennité de la réception, à M. Sully-Prudhomme ; le bureau de l'Académie était composé de MM. Maxime Du Camp, directeur, Ernest Renan et Camille Doucet. Sully-Prudhomme, très ému, a prononcé d'une voix un peu basse, et surtout chevrotante, sa harangue que la moitié de la salle n'a pas entendue. Il a loué comme il convenait le défunt dont il prenait la place, mais sans éclat et d'une manière beaucoup plus embarrassée que précise. Le jeune académicien s'est même laissé parfois aller à des périodes accumulées qui n'ont pas paru suffisamment compréhensibles. En voici un exemple que nous donnons comme spécimen de style ardu, difficile, cherché et malheureusement pas trouvé :

« Oui, la sincérité littéraire, qui est la naturelle conformité de l'accent à l'émotion, se retrouve enfin, pour la première fois, dans les vers d'André Chénier après un siècle de fausse imitation. Sa mort devait, pour la poésie, reculer la délivrance du langage jusqu'à l'avènement de

Lamartine, d'Alfred de Vigny, d'Alfred de Musset, de Théophile Gautier, d'autres encore, mais surtout d'un poète d'une trempe sans égale dont le nom vénéré est sur vos lèvres.

« Jusque-là une solennité fastidieuse alanguissait le style sous prétexte de l'élever. On ne peut, en effet, s'élever sans perdre pied, et, si l'on ne consent pas à redescendre, on oublie bientôt le sol résistant où s'appuie le monde solide et coloré pour ne se complaire que dans les régions où la vie manque de l'air respirable. Là les sens s'émoussent et deviennent moins exigeants, mais la passion, séparée du sang qui la fait palpiter, déclame au lieu de crier ; le sentiment se subtilise et, en planant, se refroidit. En un mot, l'abstraction supplante la vie, la convention supplante la nature. L'erreur des poètes du commencement de ce siècle était d'imposer au style une noblesse constante qui prétendait au sublime, et en était la négation même.

« Le sublime, en effet, ne peut être soutenu ; il est par essence intermittent, car il implique un soudain changement de niveau qui nous fasse sentir la profondeur ou l'élévation. Dès qu'il dure, il décourage l'attention surmenée, et il ennuie. Le romantisme est, au fond, une insurrection contre le genre ennuyeux, le seul mauvais, selon Voltaire. M. Duvergier de Hauranne devait être, plus que personne, ennemi de ce genre-là. »

Ah ! que Sully-Prudhomme reprenne bien vite sa

plume de poète et qu'il laisse à jamais à d'autres ces amplifications de rhétorique, vides et sonores, qui ne sont pas son affaire !

Il est résulté du peu d'impression produit par le discours de Sully-Prudhomme, un grand succès, aussi bien de diction que de style, pour le discours de M. Maxime Du Camp, qui lui répondait. Ici l'anecdote historique se mêlait à la partie critique dans le double éloge où M. Du Camp rappelait les faits principaux qui avaient signalé la vie politique de Duvergier de Hauranne, en même temps qu'il étudiait les œuvres capitales de Sully-Prudhomme. M. Du Camp a précisément cette assurance qui manque au nouvel élu ; il parle bien, on l'entend dans toute la salle, et à part quelques allusions rétrospectives ou actuelles à la politique et même à la religion, qu'il eût mieux fait de réserver pour une autre occasion, le succès de M. Du Camp, nous le répétons, a été très vif.

— Un acteur qui a eu, pendant un certain nombre d'années, une grande réputation à la Comédie-Française, puis qui a continué à briller au premier rang après l'avoir quittée, Paul-Louis-Édouard Brindeau, vient de mourir à l'âge de soixante huit ans (9 mars). Il était né à Paris le 19 décembre 1814. Élève du collège Bourbon, il le quitta à seize ans, en 1830, pour débuter à la fois comme ténor et comme jeune premier sur le théâtre de Belleville. Quatre ans plus tard il entra au Vaudeville (2 mai 1834), puis il

passa aux Variétés (1837). Enfin, en 1842, le 24 mai, il parut pour la première fois à la Comédie-Française dans *les Femmes savantes* (Clitandre) et *le Jeune Mari* (Oscar). Dès l'année suivante il était créé sociétaire. A partir de ce jour, et pendant douze années, Brindeau fut le jeune premier le plus en vue de la Comédie-Française. Il était de toutes les pièces à succès, de toutes les créations de son emploi. Le premier il joua Alfred de Musset à la rue de Richelieu, et — souvenir assez piquant — c'est lui qui y chanta pour la première fois la *Marseillaise*, en 1848, quelques jours avant Rachel.

En 1854, l'entrée de Bressant à la Comédie-Française rejeta Brindeau au second plan, car le nouveau venu lui enleva presque tous ses rôles. Il eut la dignité de se retirer, et il accepta un engagement au Vaudeville, où il débuta le 31 août 1854, dans *le Fauconnier*.

C'est seulement le 26 février 1859 que Brindeau a eu sa représentation de retraite à la Comédie-Française ; il y joua pour la dernière fois Alceste, du *Misanthrope*, et Vaudreuse, de *la Fin du roman*. Puis il se montra un peu sur tous les théâtres, tantôt dans le drame, tantôt dans le vaudeville. La dernière pièce qu'il ait jouée est *le Mariage d'Olympe*, lors de la reprise qui en fut faite, l'an dernier, au Gymnase.

Brindeau, dont la femme vit encore, a laissé quatre filles : l'aînée, qui a été mariée en premières noces au comédien Harville, et qui a elle-même très bien joué

la comédie, est aujourd'hui la femme de M. Frédéric Febvre, le sociétaire du Théâtre-Français; la cadette a épousé M. Émile Viallet; les deux autres filles sont Mlles Pauline et Jeanne Brindeau, cette dernière actuellement engagée au Gymnase, où elle a fait une création très remarquée dans le grand drame à succès de M. Ohnet, *Serge Panine*.

La Bibliothèque de l'Opéra. — On vient d'ouvrir, enfin, la bibliothèque musicale de l'Opéra. Elle rendra de grands services à tous les gens de théâtre, aux compositeurs, aux auteurs, aux décorateurs, aux critiques, etc. Elle se compose d'une galerie formant musée où sont exposés les dessins, les peintures, les autographes, d'une vaste salle de lecture occupant entièrement le grand salon circulaire, de quatre petites salles, et d'une bibliothèque.

La bibliothèque musicale possède la collection complète des opéras et ballets représentés à l'Opéra depuis 1671, c'est-à-dire depuis l'origine. Tout cela forme environ 25,000 volumes ou cahiers.

On trouve dans cette riche collection : des partitions, parties d'orchestre, rôles et parties de chœurs de 250 opéras ;

Des partitions et parties d'orchestre de 120 ballets ;

Des partitions, au nombre de 184, sans parties d'orchestre ;

Des parties d'orchestre et de chœurs de 97 ouvrages dont les partitions manquent.

La plupart des partitions sont manuscrites. Beaucoup n'ont jamais été publiées ; enfin cinquante de ces partitions n'ont pas été exécutées.

La Bibliothèque dramatique se compose de plus de 6,000 volumes et de 60,000 estampes. Quant aux autographes de maîtres illustres, ils sont innombrables ; beaucoup n'ont qu'une valeur historique médiocre, mais en revanche un grand nombre, surtout parmi ceux qui datent de ce siècle, présentent un intérêt considérable.

Enfin les collections de costumes, de plans de théâtres, de maquettes, etc... sont également importantes dans cette réunion de curiosités artistiques dont MM. Nuitter et de Lajarte font si galamment les honneurs au public.

Rappelons ici que le catalogue de la *Bibliothèque musicale de l'Opéra*, dressé par M. de Lajarte, a été publié par la Librairie des Bibliophiles en deux volumes in-8° magnifiquement imprimés, et ornés de portraits de musiciens dus à la fine pointe de l'aqua-fortiste Le Rat.

Un Drame a la Balzac. — Il vient de mourir à l'asile de Clermont-sur-Oise un fou, nommé Leprince, qui fut, il y a douze ans, le triste héros d'un drame analogue à celui qu'imagina Balzac en écrivant son roman de

la Grande Bretesche, et qui n'est pas moins sinistre.

Ce Leprince était menuisier à Montgeron en 1869. Il avait une jolie femme qui le trompait et qui, pendant les absences fréquentes du mari, recevait un jeune homme nommé, dit *le Moniteur*, auquel nous empruntons ce récit, le baron de Beauvau. Leprince finit par apprendre ce qui se passait et, un matin, il rentra chez lui inopinément.

« Il s'arrangea pour faire grand tapage dans la pièce d'entrée, de façon à être entendu. La femme, affolée de terreur, fit cacher son amant dans un grand placard que traversait le tuyau d'un poêle installé dans la salle à manger. C'était, d'ailleurs, le seul endroit où un homme pût se dissimuler, et Leprince le savait.

Il n'eut pas l'air de remarquer la physionomie bouleversée de sa femme et lui annonça d'un air de bonne humeur qu'il venait déjeuner avec elle.

« J'ai apporté des provisions, ajouta-t-il, et tu vas les faire cuire. »

La femme prit le paquet et, toute chancelante, se dirigea vers la cuisine.

« Mais non, mais non, lui dit son mari... Nous ne sommes pas si souvent ensemble, et je veux que tu restes ici. Allume le poêle, c'est bien plus simple. »

La malheureuse femme balbutia qu'il savait bien que le tuyau de tirage avait des fissures et que le placard allait s'emplir de fumée.

« Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il est vide ? » ricana Leprince.

En même temps il fixa sa femme dans les yeux avec un regard si froid et si étrange qu'elle n'osa plus rien dire, et, la tête perdue, obéit comme une machine. La cuisine commença...

Aux premiers grésillements du charbon, il y eut un léger mouvement dans l'armoire.

« Tiens, dit Leprince, — comme Hamlet avant de tuer Polonius... — un rat ! »

La femme ne put retenir un gémissement qu'il ne sembla pas entendre :

« Voilà un bifteck qui s'annonce bien, reprit-il. Je sens que j'ai une faim de loup... Décidément, ce n'est pas un rat qu'il y a dans l'armoire, c'est une famille de rats. Entends-tu le bruit qu'ils font ? Ils vont se tenir plus tranquilles tout à l'heure... Seulement, retourne donc le bifteck, tu vois bien qu'il est cuit d'un côté. »

La femme essaya d'obéir, mais elle tomba raide évanouie. On n'entendait plus rien dans l'armoire.

Leprince, sans s'occuper d'elle, acheva la cuisson de son déjeuner, tout en sifflotant entre ses dents, et mangea de bon appétit.

Puis il sortit, et alla raconter l'histoire au commissaire de police de Montgeron.

La femme Leprince mourut huit jours après l'événe-

ment des suites de l'impression que lui avait fait éprouver cette scène terrible. Quant au malheureux enfermé dans le placard, il va sans dire qu'il est mort asphyxié... héroïquement. Leprince expia d'ailleurs sa vengeance si horriblement raffinée.

Malgré « l'excuse légale », il fut maintenu en état d'arrestation, et un phénomène tout à fait extraordinaire ne tarda pas à se produire pendant l'instruction. Le remords le prit, il eut des hallucinations incessantes, dans lesquelles il lui semblait être asphyxié lui-même par une fumée épaisse. Finalement, il devint fou, et on l'enferma à l'asile de Clermont, où il vient de mourir.

Le Siège de Constantine. — Nous empruntons l'épisode suivant au livre si plein de détails historiques curieux, oubliés ou ignorés, que le docteur Bonnafont, ancien médecin militaire de l'armée d'Afrique, vient de publier chez Dentu sous le titre *Douze Ans en Algérie* :

« Les troupes venaient de rentrer au camp. On croirait volontiers que, dans le vrai sens du mot, elles rentrèrent quelque part, tandis qu'elles ne firent que patauger dans la boue et la neige, comme nous tous. Plusieurs zéphirs, toujours ingénieux, trouvèrent cependant le moyen de se procurer un abri. Bien certainement, les lecteurs ne devineraient jamais le genre d'habitations qui eut l'honneur de les recevoir, si je ne le leur apprenais. Le cimetière était occupé par le 3e bataillon d'Afrique,

et les hommes, en raison de la légèreté de leur caractère, de leur intelligence et de la finesse de leur instinct, avaient été surnommés les zéphirs ; le bataillon, à son tour, reçut le même baptême : bataillon des zéphirs.

« Un des hommes, accablé de fatigue comme tous ses camarades, ne trouvant où s'asseoir sur un sol boueux, eut l'idée d'enlever l'ardoise qui fermait l'extrémité à jour d'une des nombreuses tombes pour s'en faire un siège.

« L'ardoise ou la pierre enlevée, il sentit les pieds d'un squelette, ou mieux ses ossements. Grelottant de froid, probablement aussi de faim, il éprouvait un besoin impérieux de dormir ; il compléta son idée en se disant que, s'il enlevait le contenu de cette tombe, il pourrait y trouver un refuge favorable contre le mauvais temps et propice au sommeil, ce qu'il fit soudain. Ses camarades, à son instigation, l'imitèrent, et, le lendemain, nous pûmes jouir de l'aspect pittoresque que présentait le cimetière où, dans un grand nombre de tombes, les restes des vrais occupants, semés au hasard, avaient été remplacés par de vrais et bons vivants. Plusieurs n'ayant pu rentrer qu'à moitié, on voyait leurs jambes se mouvoir dehors, au milieu de la neige, pendant que le reste du corps, chaudement abrité et singulièrement parfumé, savourait les délices d'un sommeil réparateur. Je crois que si l'armée était demeurée là quelques jours dans les mêmes conditions, toutes les tombes auraient été occu-

pées et le cimetière transformé en vrai dortoir. Mais une pareille situation ne pouvait durer ; il fallait vaincre, s'en aller ou mourir.

« Les deux attaques ayant échoué, les vivres manquant tout à fait et les munitions de l'artillerie étant réduites à 15 kil. de poudre, le maréchal se résigna à battre en retraite. »

Théatres. — L'Opéra-Comique nous a enfin donné *Galante Aventure,* opéra en trois actes de MM. Louis Davyl et Armand Sylvestre, musique de M. Eugène Guiraud, dont la première représentation était annoncée depuis si longtemps. En effet, *Galante Aventure* était terminée et reçue avant les *Contes d'Hoffmann,* et c'est par pure courtoisie pour la mémoire d'Offenbach que M. Guiraud avait cédé son tour à l'opéra posthume du maître regretté, dont, par une singulière coïncidence, il fut chargé d'achever l'orchestration. Mais M. Guiraud n'a pas perdu pour avoir attendu, et *Galante Aventure* tiendra longtemps l'affiche. Le livret est plein de gaieté et d'intérêt ; la musique est claire, mélodique et d'une instrumentation particulièrement soignée : tout ce qu'on pourrait lui reprocher serait de rappeler un peu trop la musique de Gounod ; mais, nul n'étant sans défaut, autant vaut, pour un compositeur, ce défaut-là qu'un autre. On a fait bisser plusieurs morceaux, dont une sérénade que M. Taskin fait admirablement valoir, et un finale

qu'on aurait même voulu entendre trois fois. Ajoutons que l'œuvre nouvelle est montée d'une manière tout à fait supérieure : Talazac, un vrai ténor d'opéra, Taskin et Mmes Bilbaut-Vauchelet et Chevallier, composent une tête de troupe comme l'Opéra-Comique n'en avait pas réuni depuis une vingtaine d'années.

— Le Vaudeville vient de représenter, sous le titre de *l'Auréole*, une petite comédie en un acte et en vers de M. Jacques Normand, qui est la fantaisie la plus amusante qu'on puisse voir. C'est l'histoire d'une comédienne étoile d'un petit théâtre qui s'associe au dépit d'une grande dame pour désillusionner son fiancé sur les prétendus charmes des actrices, qui sont beaucoup plus jolies à voir de loin sur la scène, au bout de la lorgnette, que dans leur intérieur et au naturel. Et alors les deux femmes, tombées d'accord pour un moment, jouent et bernent à qui mieux mieux le fiancé, un peu trop naïf, qui prend pour argent comptant toutes les scènes de comédie plaisantes et même bouffonnes qu'elles jouent devant lui.

La pièce est très bien jouée par Mmes Réjane (l'actrice Anita) et Lody (la tante), et elle est écrite en vers très soignés, témoin la citation suivante, dans laquelle Anita rend compte d'une première représentation :

.... Succès des plus complets !
Un effet se posant à nos moindres paroles ;
Une salle splendide et des toilettes folles ;

Dans l'avant-scène, avec de longs bonnets branlants,
L'ambassadeur de Perse et quatre chambellans ;
Couvert de diamants, dans la grande baignoire,
Le prince de Siam et sa frimousse noire ;
Dans la loge de droite, accoudés sur l'appui,
Le ministre d'hier et celui d'aujourd'hui ;
La presse tout entière à la pièce attachée ;
Le critique influent, rêveur, tête penchée,
Lorgnette à l'œil, suivant l'intrigue pas à pas,
Cherchant la « scène à faire » et ne la trouvant pas.
A l'orchestre, au balcon, s'entassant par cohues,
Des messieurs très connus, des dames trop connues :
La petite de X qui papillonne avec
Monsieur Z, le banquier, voisin du gros Y ;
Tout un ruissellement de robes étagées,
D'immaculés plastrons s'étalant par rangées,
Un brouhaha confus, du bleu, du blanc, du gris...
Une première, enfin, devant le *Tout Paris !*

— A l'Odéon une comédie également en un acte et en vers, *Une Aventure de Garrick*, a pleinement réussi. Elle a pour auteurs deux jeunes qui se présentent au public sous des pseudonymes, MM. Carré et Ferney, c'est-à-dire MM. Labrousse et Farine. Le premier est le petit-fils d'un auteur célèbre dans les fastes militaires de l'ancien Cirque-National, M. Fabrice Labrousse ; il est allié à un comédien du Vaudeville connu sous le même pseudonyme que lui. La pièce, bien que la donnée en soit assez peu vraisemblable, a beaucoup amusé. Elle donne lieu à des transformations de personnages et de costumes fort plaisantes, et elle est très

agréablement jouée par MM. Porel (Garrick), Rebel, Clerh, Keraval et Mmes Samary et Henriot.

Nécrologie. — *Francis Wey.* — Cet écrivain distingué, très fin, très Français et dont un ouvrage, *Dickmon en France*, a été particulièrement popularisé, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Il faut citer encore de lui, dans un genre spécial, le volume considérable qu'il écrivit sur *Rome* et aussi le voyage en Haute-Savoie qu'il rédigea pour le compte de ce nouveau département français (1862).

Nous empruntons à *la Liberté* un portrait de Wey qui est très réussi et très vivant :

« Francis Wey était un petit homme replet sans avoir jamais été obèse. Son visage était assez fortement coloré, son œil vif et riant, sa bouche moqueuse ; on le reconnaissait pour un de ceux qui, suivant un proverbe de Franche-Comté, son pays, sont si fins qu'ils voient courir l'air. Ce Franc-Comtois avait le plus brillant cousinage parisien : proche parent de Mme Constant Say, née Wey, il était l'oncle à la mode de Bretagne de la vicomtesse de Trédern et de la comtesse de Broglie. Il avait, d'ailleurs, toujours tenu sa place dans la société parisienne. Infiniment bon, mais point banal, obligeant, mais sans faiblesse, il avait le talent, si clairsemé aujourd'hui, de la causerie ondoyante et colorée ; il contait avec plaisir et à merveille, ayant conservé un ac-

cent franc-comtois presque aussi marqué que celui de Courbet. Il ne tenait point que cela de la province grasse et hospitalière entre toutes, il en gardait aussi le goût de la chère fine, des gauloiseries dites d'un ton sérieux qui éveillent de grands rires, — et ce goût littéraire très sûr, qui est comme un privilège des gens d'esprit de la vieille Comté. Il avait des amis, et il aimait à les voir souvent; il comptait peu les irréguliers. Secondé par sa femme, personne d'un rare mérite et de grand cœur, il avait la plus aimable maison. Il est mort plein de jours, ayant souvent embelli ceux des autres; ses compagnons et ses obligés peuvent entretenir une pensée qui tempérera leurs regrets : c'est qu'il vécut à peu près heureux !

Francis Wey était officier de la Légion d'honneur. Voici en quelles circonstances il reçut, — raconte le *Figaro* — la croix de chevalier le 29 avril 1846 :

« M. Duchâtel étant ministre de l'intérieur, un ami commun lui présenta un jour, à Vichy, M. Francis Wey, lequel venait solliciter du ministre la faveur d'être invité aux réceptions de la cour.

M. Duchâtel reçut très bien le solliciteur dont il prit le nom sur son carnet, nom devant lequel il traça en plus une petite croix destinée à appeler son attention une fois de retour à Paris.

Plusieurs mois se passèrent. M. Duchâtel avait absolument oublié cette rencontre, lorsqu'un matin, au len-

demain d'un bal des Tuileries, il reçut une lettre signée Francis Wey, lettre dans laquelle celui-ci, à qui on n'avait pas envoyé d'invitation, rappelait à mots couverts, au ministre, « sa bonne promesse ».

Le nom de Francis Wey n'éveillant en lui aucun souvenir, M. Duchâtel jeta la lettre au panier et n'y pensa plus.

Huit jours après, nouveau bal suivi d'une nouvelle missive conçue à peu près dans les mêmes termes et jetée au panier comme la première.

Huit jours se passent encore. Une troisième lettre arrive. Cette fois, M. Francis Wey est un peu plus explicite. Il rappelle au ministre que sa promesse remonte à l'époque de son séjour à Vichy. M. Duchâtel fait rechercher son carnet de Vichy, le feuillette, et, trouvant une croix à côté du nom de M. Francis Wey :

« Ah ! j'y suis, fait-il, c'est pour la croix. »

Et, séance tenante, il signe la nomination de M. Francis Wey comme chevalier de la Légion d'honneur. »

•

VARIA. — *La Vente Escudier.* — Nous avons déjà parlé de cette vente dans laquelle un certain nombre d'ouvrages n'avaient pu trouver d'acquéreurs. Une seconde vente sur baisse de mise à prix vient d'avoir lieu, et voici quelques curieux chiffres empruntés par nous au carnet du commissaire-priseur.

Et tout d'abord l'opéra d'*Aïda*, le dernier chef-d'œuvre de Verdi, qui n'avait pu trouver acquéreur à 90,000 fr. lors de la première vente, a été mis à prix cette fois à 54,000 et adjugé définitivement à 100,000 fr. à M. Alph. Leduc.

Quatre partitions d'Amb. Thomas, dont les deux dernières n'ont qu'une valeur bien rétrospective, *le Caïd*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Raymond ou le Secret de la reine* et *la Tonelli*, ont été adjugées à MM. Heugel moyennant 40,000 francs.

Henri Lemoine a acheté l'*Ernani* de Verdi 14,500 fr., la *Messe du Requiem* 6,600, et la méthode de contrebasse de Bottesini 4,200 fr. Du même Verdi, *Don Carlos* et *Simon Boccanegra* ont été vendus, l'un 9,800 fr., le second 3,100 fr., puis *I Lombardi* (*Jérusalem*) 7,000 fr. *Les Vêpres siciliennes* n'ont atteint que 6,100 fr. Enfin quelques partitions qui ont eu jadis leur moment de célébrité ont été adjugées à des prix bien minimes :

Gustave III (Auber), 950 francs.
Rêves d'amour (Auber), 700 francs.
Pierre de Médicis (Prince Poniatowski), 650 francs.
Gibby la cornemuse (Clapisson), } 350 francs.
Castibelza (Maillart), }

La dernière partition d'Auber, *le Premier Jour de bonheur*, s'est relativement bien vendue, 6,700 fr., ainsi

qu'une partition des frères Ricci, *Une Folie à Rome*, qui a été adjugée 3,200 francs.

Le produit total de cette seconde vente a été de 210,000 francs.

L'HEPTAMÉRON *en Amérique.* — Les habitants de Monmouth, province de New-Jersey, ont une pudeur que nous ne leur soupçonnions pas. Il existe là-bas une Société contre les livres obscènes, dont nous sommes loin de désapprouver l'institution, mais qui fait parfois fausse route. Un de ses agents ayant été acheter dernièrement un exemplaire de l'*Heptaméron* chez MM. Dayton et Knox, libraires, ceux-ci ont été arrêtés et traduits en justice sous l'inculpation d'exposition et de mise en vente d'un livre obscène. Malgré un chaud et éloquent plaidoyer du défenseur, la cour s'est montrée peu favorable aux accusés; mais, tout en déclarant que l'*Heptaméron* était un livre obscène au premier chef, elle a laissé au jury le soin d'apprécier en toute liberté de conscience si l'ouvrage avait été vendu sans cause justifiable.

Après avoir passé une bonne heure à se divertir dans la lecture des contes de Marguerite de Navarre, les jurés, tout attendris, sont rentrés dans la salle des séances avec un verdict d'acquittement. Et maintenant, si quelqu'un de nos éditeurs français a au fond de son magasin un stock d'exemplaires de l'*Heptaméron*, nous lui con-

seillons fort de l'envoyer à Monmouth : il y trouvera un écoulement certain.

Les Anglais et le tableau de Jacquet. — « L'Exposition des aquarellistes, ainsi que toutes choses, raconte *la Liberté*, est l'objet d'une grande affluence de la part des Anglais. Ils arrivent par bandes à l'hôtel de la rue de Sèze, enfilent l'escalier, envahissent la salle et se prennent à errer tout autour comme s'ils cherchaient quelque chose, et sans prendre garde aux ouvrages qui leur tombent sous les yeux.

Puis ils se réunissent et se font part, dans leur langue, d'une déconvenue qu'ils paraissent éprouver. Ils se consultent à ce sujet ; finalement, l'un d'eux va se renseigner auprès du gardien.

« Aoh ! Jacquet... Je vôlai voir mossieu Jacquet ?

— Il n'est pas ici.

— Pas mossieu Jacquet, tableau...

— Je sais, je sais ; le tableau a été enlevé.

— Pas tableau, je savais, mais le place.

— La place où il était ?

— Yes, yes, le place ! »

Le gardien aussitôt va pour indiquer cette place. Tous les Anglais, sur un signe du parlementaire, sont accourus. On s'assemble au coin que vous savez.

« C'est ici, fait le gardien ; là où j'ai la main. »

Tous les Anglais en groupe, se regardant entre eux :

« C'est là le place ! »

Ils restent là cinq minutes, échangeant leurs impressions. Ensuite, le chef de la bande se dirige vers la porte, les autres le suivent, et tous s'en vont.

C'est tout ce qu'ils avaient voulu voir des aquarellistes :

Le place du tableau de *mossieu* Jacquet ! »

Vente d'une belle-mère. — Il vient de se juger à Londres un des procès les plus singuliers qu'on puisse imaginer. Henry Hill était tombé amoureux d'une dame Dotty, belle-mère de son ami William Sandy, et il le sollicitait depuis longtemps de plaider sa cause auprès de l'objet de sa flamme. Un beau jour, Sandy dit à son ardent ami : « Puisque tu tiens tant à ma belle-mère, donne-moi dix schellings, et elle est à toi. » Marché conclu, et Sandy plaide si bien la cause de Henry Hill que celui-ci arrive au comble de ses vœux. Mais l'heureux amant se faisant alors tirer l'oreille pour payer les dix schellings, il s'ensuivit entre les deux hommes une vive altercation, dont Mme Dotty, cachée derrière une porte, entendit tous les détails.

Colère de la belle-mère, si peu respectueusement vendue, et surtout à si bas prix ; procès, et enfin jugement qui condamne le délinquant à un mois de prison et à cent livres de dommages-intérêts. Le malheureux, qui regardait déjà 12 fr. 50 comme un prix trop élevé pour

avoir la belle-mère d'un ami, a dû trouver que c'était bien dur de donner 2,500 francs pour ne l'avoir pas.

Et il ne faut pas croire que cette affaire ait fait rire le moins du monde les juges anglais ; ils ont pris la chose avec une gravité des plus bouffonnes, et le jugement contient même un passage où la plaignante est hautement félicitée du soin qu'elle a pris de sauvegarder sa respectabilité.

La Parole intérieure. — Tel est le titre d'un intéressant volume publié par M. V. Egger. Nous y relevons une citation piquante détachée de la correspondance de Stendhal.

C'est un lieutenant, du nom de Louaut, qui parle :

« Je me promenais, dit-il, vers le pont d'Iéna ; il faisait un grand vent, la Seine était houleuse... Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont... Tout à coup le batelet chavire ; je vis le batelier essayer de nager, mais il s'y prenait mal. « Ce maladroit va se noyer, » me dis-je.

J'eus quelque idée de me jeter à l'eau ; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes ; il faisait un froid piquant.....

« Ce serait trop fou à moi, me disais-je ; quand je serai cloué dans mon lit avec un rhumatisme aigu, qui

viendra me voir? qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. »

Je m'éloignai rapidement et je me mis à penser à autre chose.

Tout à coup je me dis :

« Lieutenant Louaut, tu es un... ! — Et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé? dit le parti de la prudence. Que le diable l'emporte! Il faut savoir nager quand on est marinier. »

Je marchais fort vite vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit :

« Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! »

Ce mot me fit tressauter. Je me mis à courir vers la Seine. Je sauvai l'homme sans difficulté...

Qu'est-ce qui m'a fait faire ma belle action? — Ma foi, c'est la peur du mépris; c'est cette voix qui me dit : « ... Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche!... »

Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois, ne me tutoyait pas... Je me serais méprisé moi-même si je ne me fusse pas jeté à l'eau. »

Histoires de portiers. — Les deux amusantes anecdotes qui suivent sont empruntées au *Journal d'un voyage en Italie* (1842) de Mgr de Ségur, qui était alors attaché d'ambassade à Rome et qui est mort tout récemment. Ce journal posthume vient d'être publié par les soins d'un parent du regretté prélat, le comte de Ségur-Lamoignon :

« On a raconté ce soir à l'ambassade quelques histoires qui m'ont semblé drôles et que j'ai recueillies.

« Un jour, Henri Monnier se présente chez un portier et lui demande : « M. Henri Monnier est-il ici? — Non, Monsieur, il ne demeure pas ici, il n'y est pas. — Si fait, il y est, car c'est moi qui suis Henri Monnier... » Et il part. Le lendemain, il revient grimé et méconnaissable : « M. Henri Monnier? — Il n'est pas ici, Monsieur. — Si fait, car c'est moi, et je suis ici !... » Et il s'en va comme la première fois. Un autre jour encore et grimé d'une façon différente, il revient à la même porte : « M. Henri Monnier? — Ce n'est pas ici. — Si fait, reprend encore le mauvais plaisant ; c'est moi qui suis Henri Monnier. — Si vous revenez, lui réplique le portier exaspéré, je ne vous répondrai plus que par des coups de bâton, entendez-vous ? »

Et Henri Monnier s'en retourne chez lui, se met à son bureau et écrit à quelques-uns de ses amis : « Cher ami, j'ai changé de logement ; je demeure actuellement telle rue, tel numéro (la rue et le numéro de son portier mystifié) : venez ce soir fêter mon installation, nous ferons un souper d'amis. » Le soir, un ami se présente chez le portier de la nouvelle maison d'Henri Monnier : « M. Henri Monnier? — Ah ! vous voilà encore ? attendez !... » Et l'infortuné ami reçoit pour toute réponse et pour tout souper une volée de coups de bâton. Un second ami arrive ; même question, même réponse ; et

tous les invités subirent le même sort. Telle est l'anecdote. *Se non è vero, è ben trovato.*

— Autre histoire. M. Romieux, ancien préfet, mauvais plaisant aussi, entre un jour chez un portier; il le salue très poliment, s'assied, lui demande de ses nouvelles, de celles de sa femme, de ses enfants, lui parle des locataires, de la dame du premier, du monsieur du second, de la politique, du temps, etc... D'abord le portier répond, quoique étonné de cette visite d'un inconnu. Enfin, ne sachant ce que voulait ce monsieur qui s'implantait et prenait racine chez lui, il s'impatiente : « Enfin, Monsieur, que voulez-vous? qu'est-ce que tout cela signifie? — Mais rien que de très naturel, mon ami; j'ai vu sur la porte de votre loge : *Parlez au portier;* et j'ai parlé au portier. » Et, profitant de la stupéfaction du concierge ébaubi, il sort lestement sans encombre. »

Le Pas de la Religion. — A propos du ballet de *Namouna*, qu'on a représenté dernièrement, notre confrère Pierre Véron a fouillé ses archives chorégraphiques et y a fait une bien amusante découverte.

« J'ai le bonheur, dit-il, de posséder le scenario d'un ballet intitulé : *la Napoléonide,* une longue apothéose, en cinq tableaux, du glorieux empereur et roi. Ce qu'il y a là dedans de choses incroyables, vous ne sauriez vous en faire une idée.

On y trouve, par exemple, cette indication monumentale :

L'Université et la Loi exécutent un pas de deux où elles manifestent leur joie des bienfaits qu'elles ont reçus.

Plus fort :

Dans une valse d'un rythme entraînant, la Religion célèbre sa restauration.

Je crois qu'après la valse du Concordat il faut tirer l'échelle. On trouverait difficilement mieux. »

Berryer bonapartiste. — Dans un article sur la jeunesse de Nodier que notre confrère Claretie vient de donner à la *Revue littéraire et artistique,* il reproduit une ode, la *Napoléone,* que le futur bibliothécaire de l'Arsenal, alors membre de la Société des *Philadelphes,* écrivit en 1802 contre le futur empereur, dont il était pourtant l'obligé. Comme antithèse à l'ode de Nodier, Claretie cite des vers composés en 1810 sur l'*Entrée de Napoléon et de Marie-Louise à Paris,* et qui sont dus à Berryer lui-même,

Qui depuis... mais alors il n'avait que vingt ans.

Voici cette poésie juvénile, véritable curiosité littéraire :

Mille cris jusqu'aux cieux montent de toutes parts,
L'organe des combats gronde sur nos remparts.
Favorisé des dieux, armé de leur puissance,

Un héros, à jamais l'idole de la France,
Un héros, le modèle et le vengeur des rois,
Au bruit de son courroux, au bruit de ses exploits,
Des enfants d'Erinnys chassant l'indigne horde,
A son char triomphant enchaîne la Discorde.
Hymen, ô doux Hymen ! que ton joug fortuné
Soit des plus belles fleurs par nos mains couronné !
Que l'hymne de la paix succède aux cris de guerre,
Les temps de l'âge d'or sont promis à la terre !
Hymen embellira les fêtes des hameaux,
Hymen du laboureur embellit le repos...
Vivez, princes, vivez pour faire des heureux,
Tige en héros féconde, arbre majestueux,
Déployez vos rameaux, et, croissant d'âge en âge,
Protégez l'univers sous votre antique ombrage !

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Près du cimetière Montmartre, dans la boutique d'un marbrier pour monuments funéraires, un client cause avec la femme de l'industriel.

« Vous avez perdu un parent, Madame ? je vous vois en grand deuil...

— Oui, Monsieur, un oncle de mon mari, un excellent homme que nous regrettons beaucoup. On a beau être de la partie, cela fait toujours de la peine !... »

(*Gaulois.*)

Madame V... était mourante. Son mari et sa sœur étaient à son chevet. La sœur pleurait. Le mari, immobile, semblait absorbé par la douleur.

Tout à coup, et sans sortir de l'espèce de léthargie dans laquelle il était plongé, il s'adresse à la sœur de sa femme :

« Marguerite, savez-vous l'adresse de Mme de L...?

— Non... Pourquoi?

— Oh! rien! c'est que je faisais dans ma tête une liste de billets de faire part, et je ne veux pas l'oublier. »

(*Clairon.*)

« Comment, disait-on à Mme de C..., vous laissez vos bonnes aller au sermon tous les soirs?

— Bah! répondit-elle en riant, il faut bien faire quelque chose pour l'armée. » (*Charivari.*)

Le peintre C. D..., qui a plus de talent que de modestie, causait l'autre jour avec quelques amis.

Avant ma naissance, dit-il, ma mère s'occupait beaucoup de tableaux, et elle se plaisait à dire : « Si c'est un fils, ce sera un Rubens! »

Puis il ajouta doucement :

« La pauvre femme se trompait. C'était un Vélasquez. » (*Clairon.*)

Il y a quelques jours, ou plutôt quelques nuits, M. X..., un député de la droite très aimable et très vert-galant, bien qu'il eût doublé depuis longtemps le cap de la cinquantaine, soupirait entre deux demi-mondaines, Mmes V... et B...

Comme il menait gaillardement et de front les deux assauts, l'une des soupeuses s'écria :

« Enfin!... mon cher X..., quel âge avez-vous?

— Vingt-cinq ans à la disposition de chacune de vous!... répliqua le joyeux député. » (*Gaulois.*)

« Comment, vraiment, vos désastres financiers vous obligent à partir pour la Belgique! Combien je vous plains!

— Ah! fait le spéculateur avec sentiment, ce ne sont pas ceux qui partent qu'il faut plaindre, ce sont ceux qui restent! » (*Figaro.*)

Mme de X..., la mondaine maquillée que l'on sait, s'en va l'autre jour chez le grand portraitiste à la mode.

« Cher Monsieur, lui dit-elle, je voudrais faire faire mon portrait. On m'a beaucoup vanté votre joli talent... Voulez-vous me peindre?

— Oh! Madame, répondit tranquillement l'autre, c'est bien inutile... » (*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — Le théâtre du Palais-Royal vient de donner une comédie en trois actes : *Le Volcan*, de MM. Gondinet, Oswald et Giffard qui n'a réussi qu'à demi (25 mars). Geoffroy, qui joue le rôle d'un Prudhomme journaliste (*le Volcan* est le titre d'un journal), n'a pas été à sa hauteur habituelle ; on a trouvé aussi bien vieux Lhéritier et Hyacinthe. Galipaux, une nouvelle recrue, et Mlle Lavigne, ont seuls réussi à dérider par moments le public, qui n'était pas d'humeur accommodante.

— Notre confrère Pierre Elzéar vient de remporter un grand succès au théâtre de l'Ambigu avec un drame en sept parties, *Jack Tempête*, très bien interprété, notamment par le couple Lacressonnière. Nous aimons à espérer que ce malheureux théâtre de drame va enfin se relever, grâce à cette pièce, à la fois terrible et touchante, et bien faite pour attirer longtemps la foule.

— La Bibliothèque publique de Genève vient de recevoir un magnifique cadeau. Mme Streckeisen-Moulton, récemment décédée, possédait un certain nombre de manuscrits autographes de Rousseau, provenant de la succession de son aïeul Paul Moulton, auquel ils avaient été donnés par son illustre ami quelques jours avant sa mort. Elle en a fait don à la Bibliothèque de sa ville natale. Cette collection unique comprend huit volumes, tous écrits de la main de J.-J. Rousseau. Ce sont : Les *Confessions*, 2 volumes ; le *Contrat social*, 1 volume ; la *Profession de foi du vicaire savoyard*, 1 gros volume in-4° ; *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, 1 volume in-folio ; *Projet de constitution pour la Corse*, demandé à Rousseau, par Paoli, en 1760, deux petits volumes inédits ; *Morceaux divers*, 1 volume. Des extraits de ce dernier ouvrage ont déjà été publiés il y a une vingtaine d'années par le fils de la donatrice, à qui l'on doit également deux volumes de lettres inédites de Rousseau.

— L'auteur de l'article sur Barbier que nous avons donné

dans un récent numéro, est un jeune avocat neuchâtelois, qui a déjà publié un charmant volume de poésies.

NÉCROLOGIE. — Voici les principaux décès de la dernière quinzaine :

— Le journaliste Louis Bellet, âgé de soixante-dix-sept ans. Il était l'un des fondateurs du journal de caricatures *la Silhouette;* il a créé en 1848 le journal *l'Union électorale*, et collaboré en outre à beaucoup de grandes feuilles politiques.

— Notre confrère financier de *la Presse*, M. Gaston Aron. Ses obsèques ont été célébrées le 20 de ce mois, en présence de toute la rédaction du journal auquel il collaborait, et d'un grand nombre de rédacteurs d'autres journaux.

— La comtesse douairière Rosine Lytton-Bulwer, la romancière bien connue, à l'âge de soixante-treize ans. Née en 1808, lady Lytton-Bulwer avait épousé en 1827 sir Edward Bulwer-Lytton, premier baronnet Lytton, célèbre romancier anglais, auteur de deux romans bien connus : les *Derniers Jours de Pompéi* et *Rienzi*, et qui est mort en 1872. Elle était la mère de Robert-Edouard Lytton-Bulwer, deuxième baronnet du nom, homme politique et littérateur anglais, qui fut vice-roi des Indes en 1876 sous le ministère de lord Beaconsfield.

— Mme Joseph Autran, la veuve de l'auteur de *la Fille d'Eschyle*. Depuis 1877 elle avait entrepris avec une pieuse persistance la publication, aujourd'hui terminée, des œuvres complètes de son mari.

— M. Pelletier de Saint-Rémy, agent général des banques coloniales. Lettré plein de finesse et d'esprit, M. Pelletier de Saint-Rémy avait, il y a quelque temps, publié, sous le pseudonyme de M. du Boulan, une étude philosophique, *l'Enigme d'Alceste*, dont on parla fort dans le monde littéraire.

— L'ancien directeur du collège Rollin, où il a laissé les meilleurs souvenirs, M. Talbert, officier de la Légion d'honneur, président du club Alpin.

— Mme Paillard Ducléré, veuve du comte de Montalivet, ancien ministre, ancien sénateur. Elle avait soixante-dix-sept ans.

— Joe Muir, l'un des plus éminents orientalistes contemporains. Il était né à Edimbourg et était membre étranger de notre Académie des inscriptions et belles-lettres.

— Le célèbre dessinateur Bertall, de son vrai nom d'Arnoux (Charles-Albert). Il était né à Paris le 18 décembre 1830 ; il est mort le 24 mars à Nyons (Drôme). Nous donnerons quelques détails sur sa personnalité artistique dans notre prochain numéro.

— Dormeuil père, né en 1791, et dont le vrai nom est Contat-Desfontaines (Joseph-Jean). Il a d'abord été comédien. Il a pris en 1831 la direction du théâtre du Palais-Royal, qu'il a gardée jusqu'en 1858. Son fils, aujourd'hui directeur de la Comédie-Parisienne, l'a remplacé avec le concours de MM. Plunkett et Choler. Après avoir un moment dirigé le Vaudeville, où il a eu le grand succès de *Nos Intimes*, Dormeuil père avait quitté définitivement le théâtre en 1863.

— On vient de placer, sur la maison portant le nº 8 de la rue d'Anjou, une plaque en marbre blanc portant l'inscription suivante : « Le général Lafayette, défenseur de la liberté en Amérique, un des fondateurs de la liberté en France, né le 5 septembre 1757 au château de Chavagnac en Auvergne, est mort dans cette maison le 20 mai 1834. »

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 7 — 15 avril 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Sarah Bernhardt mariée. — Les Rantzau.* — Eh bien, oui, ceci n'est pas un conte : Sarah Bernhardt se marie ! mieux que cela, elle est mariée. La fantasque comédienne a épousé, le mardi 4 avril, à Londres, au consulat de Grèce, un jeune comédien de sa troupe, M. Jacques Damalas, qui jouait dans sa compagnie nomade les Armand Duval et les comtes

de Bouillon sous le pseudonyme de Daria. *Le Figaro* a le premier annoncé cette nouvelle, d'autant plus extraordinaire que M. Daria n'a que vingt-sept ans, tandis que Sarah Bernhardt en a un peu plus de quarante. D'ailleurs l'histoire de ce mariage tient tout entière du *Roman comique*, ou, si l'on veut, du *Capitaine Fracasse*, cette odyssée étrange qui rappelle parfaitement les péripéties par lesquelles a dû passer M. Damalas, dit Daria, qui lui aussi est presque un capitaine d'aventures.

Ce gentilhomme grec — il est, en effet, de la patrie d'Homère et d'Alcibiade — s'était épris depuis longtemps de la maigre Sarah ; il s'était engagé dans sa troupe, bien qu'il n'eût jamais joué la comédie ; il avait d'abord rempli des seconds, et même des troisièmes rôles, avant de parvenir à l'emploi des premiers. Enfin, en l'absence de M. Angelo, brouillé subitement avec Sarah, il avait été élevé jusqu'au personnage d'Armand Duval, et, jouant alors le rôle d'un amoureux pour rire, il s'est si bien identifié avec ledit personnage qu'il lui a fallu le remplir au naturel. Il a donc tout simplement demandé à Sarah la permission de l'épouser, faveur que celle-ci, qui n'en a pas l'habitude, s'est empressée de lui octroyer. Et voilà comme quoi, légalement, il n'y a plus de Sarah Bernhardt : la défunte diva de la Comédie-Française se nomme désormais de par la loi, Mme Jacques Damalas.

Cette nouvelle, parce que *le Figaro* la répandait le pre-

mier, et seul, dans le public, parut tout d'abord invraisemblable. Mais le lendemain arrivèrent les journaux anglais : Sarah Bernhardt était bien et dûment mariée! Personne n'y voulait croire, et il fallait cependant bien se rendre à l'évidence.

Pauvre chère Sarah! tant de dons précieux gaspillés, détournés de leur destination véritable! Cette grande et glorieuse scène de la Comédie-Française abandonnée à jamais peut-être, et aujourd'hui la suprême excentricité, ce mariage inattendu avec un jeune homme, presque un enfant!

— M. Perrin, et MM. Got, Coquelin et Worms, viennent de remporter un considérable, un immense succès avec une pièce en quatre actes et en prose de MM. Erckmann et Chatrian, *les Rantzau*, que les comédiens ordinaires de la République ont représentée le lundi 27 mars. Et c'est bien avec intention que nous formulons ainsi le programme et le bilan de cette mémorable soirée, où le talent du metteur en scène et des interprètes des *Rantzau* a obtenu un triomphe très supérieur à celui qui a accueilli la pièce.

On sait qu'il s'agit, dans l'œuvre nouvelle des auteurs de *l'Ami Fritz*, de deux frères qu'une haine égale à celle qui a jadis divisé les Montaigus et les Capulets semble devoir séparer à jamais. On sait aussi que ces deux frères ont deux enfants, un garçon et une fille, lesquels paraissent d'abord se haïr aussi, ou qui du

moins ont fait tout ce qu'il faut pour cela, et qui finissent par se prendre l'un pour l'autre d'une passion d'autant plus violente qu'elle est forcément contenue et secrète. On sait enfin que les deux pères, dans leur ressentiment commun, se refusent tout d'abord à faire le bonheur des deux jeunes gens et que ce n'est que pour sauver d'une maladie mortelle la fille de l'un des Rantzau que l'autre lui accorde la main de son fils, mais à des conditions odieuses et presque inacceptables. C'est là le résumé des traits principaux du roman des *Deux Frères* d'où est tirée la pièce nouvelle, et, par suite, de la pièce elle-même.

Mais ces deux frères, puis ces deux fiancés, prennent un tel soin à s'éviter les uns les autres, bien que leurs deux maisons se touchent presque, sur la même place, qu'ils ne se rencontrent qu'une seule fois pendant les quatre actes de la pièce, et seulement pour amener son dénouement. Il a donc fallu pour éclairer le drame — car cela est bel et bien un drame — imaginer un personnage étranger par le fait à l'intrigue, mais qui servît, comme jadis le chœur antique, à l'expliquer à l'auditeur en lui faisant le récit d'abord de tout ce qui précède l'action, puis des motifs qui la font marcher en avant jusqu'à sa conclusion pathétique. Ce personnage est un vieux maître d'école, qui devient le *Deus ex machina* de l'intrigue, qui sait tout, par qui tout se fait, et sans l'intervention duquel, en effet, rien ne serait possible.

Il résulte de cette nouvelle manière d'échafauder une pièce une sorte d'obscurité qui ne permet pas toujours de bien saisir tous les détails dont se composent les scènes multipliées des *Rantzau*, si on ne connaît pas parfaitement le roman qui a fourni le sujet de la comédie nouvelle. Elle n'a donc obtenu, en tant que pièce, qu'un succès un peu contesté et qui ne nous paraît pas devoir jouir de la longue vogue, non encore épuisée, de *l'Ami Fritz*. Il a semblé aussi que bien des épisodes inutiles à l'action la compliquaient et faisaient longueur, ne serait-ce que l'interminable concert du deuxième acte, qui tend à prouver que M. Coquelin aîné ferait un bon chantre de lutrin, tandis que M. Baillet ne serait qu'un médiocre chanteur de romances. Tout le succès, vraiment bruyant, qui a accueilli les scènes principales des *Rantzau* revient donc tout à fait aux interprètes. Et chacun d'eux a son acte : Coquelin aîné remplit le premier ; le second appartient à Got ; le troisième est à Maubant, et Worms a les honneurs du quatrième. Quant à Mlle Bartet et à Baillet, leurs personnages ne sont presque qu'épisodiques.

Les deux rôles principaux du drame sont échus à MM. Coquelin et Got, tous deux montrant sous un jour nouveau la souplesse considérable de leur talent : Coquelin abordant pour la première fois un personnage aussi âgé et si peu dans sa manière habituelle, une sorte de Noël de *La joie fait peur*, que l'éminent artiste

jouera sans doute prochainement; Got interprétant un rôle véritable de mélodrame que l'Ambigu pourrait réclamer pour son répertoire, et du premier coup l'interprétant en maître. Donc, nous le répétons, succès immense d'interprétation pour une pièce inégale, obscure, bâtie avec beaucoup d'inexpérience et qui paraîtra bien médiocre et bien insuffisante partout où elle sera jouée par d'autres artistes que les éminents acteurs de la Comédie-Française.

Lettres inédites de George Sand. — En 1856, M. de La Rounat qui venait d'être, pour la première fois, nommé directeur de l'Odéon (1er juillet), voulut reprendre à son théâtre le drame de *Claudie*, de George Sand, qui avait eu tant de succès lors de son apparition à la Porte-Saint-Martin (11 janvier 1851). Mme Sand consentit à cette reprise, qui eut lieu le 16 octobre 1856 avec la distribution suivante :

Le père Remy,	MM.	Fleuret.
Denis Ronciat,		Barré.
Sylvain,		Laray.
Fauveau,		Saint-Léon.
Claudie,	Mmes	Jane Essler.
La mère Fauveau,		Dessains.
La Grande Rose,		Ramelli.

Quatre jours avant la première soirée, le 12 octobre,

Mme Sand adressa à son directeur la lettre que voici, et qui est inédite, ainsi que celle qui la suit :

A Monsieur de La Rounat.

Nohant, 12 octobre 1856.

Monsieur,

Je vous prie de vouloir bien faire remettre à mon ami M. Pichon, qui vous portera cette lettre, le service de loges et autres places que vous voulez bien me réserver pour les trois premières représentations de la reprise de *Claudie.* M. Pichon veut bien se charger de les distribuer à mes amis dans le cas où je ne serais pas à Paris pour le faire.

J'ignore le jour de la représentation. On me dit que c'est pour le 16 courant. Je compte que vous aurez l'obligeance de me le faire savoir.

Le minimum des places que je demande ordinairement, et que l'on n'a jamais trouvé exorbitant, consiste en :

Quatre bonnes loges,
Deux moindres,
Vingt stalles de galerie,
Quarante orchestres,
et ce que vous voudrez de petites places.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments bien distingués. Je ne sais si vous vous êtes occupé personnellement de voir quelques répétitions, et si vous en êtes content; mais je crois que vous aurez fait ou fait faire pour le mieux et que je n'ai qu'à vous remercier, ce dont je m'acquitte cordialement.

G. Sand.

Cependant la reprise de *Claudie* n'eut pas le succès

qu'on en avait espéré, et la pièce dut disparaître de l'affiche après quinze représentations seulement, pour faire place à un drame nouveau de M. Louis Bouilhet, *Madame de Montarcy*, lequel eut au contraire, comme chacun sait, une vogue éclatante. Au moment où sa pièce allait cesser d'être jouée, Mme Sand écrivit encore à M. de La Rounat, la belle lettre qui suit et dans laquelle elle répond aux craintes que le directeur de l'Odéon lui avait exprimées de n'avoir pas eu sa complète approbation au sujet de la reprise malheureuse de *Claudie* :

A Monsieur de La Rounat.

Nohant, 1er novembre 1856.

Cher Monsieur,

Je me hâte de répliquer, parce que je proteste de tout mon cœur et de toute ma conscience contre le sentiment de *blâme* que vous m'attribuez. *Blâme* est un vilain mot, et moi qui donne aux mots toute leur acception, ni plus ni moins, je repousse celui-là comme exprimant une pensée qui ne m'est pas seulement venue à l'état de doute et de supposition. J'ai toujours pensé et cru fermement que vous faisiez toutes choses en vue du mieux possible, mais que vous pouviez vous tromper sur le moyen et trop compter sur une bonne chance qu'il fallait aider. Vous me dites que vous l'avez aidée comme je l'entendais. C'est assez de votre simple assertion, et je n'attribue l'échec désormais qu'à la nature de l'œuvre. Je n'ai pas même à l'attribuer au mauvais vouloir de la presse. On m'a

envoyé des feuilletons très favorables, et, en général, je ne crois pas que la critique, si loyale et si bien faite qu'elle soit, influence le public notablement. Nombre de pièces ont attiré la foule bien que condamnées par des esprits sérieux, et réciproquement. La faute du non-succès d'argent est toujours à l'auteur, si, en dépit des soins de l'administration, il ne plaît pas au grand nombre. Donc, ces soins ayant été pris, comme vous me l'attestez et comme à présent j'en suis sûre, je n'ai par conséquent à m'en prendre qu'à moi et à me pardonner à moi-même d'avoir compté sur cette reprise.

Si vous n'aviez pas partagé mon erreur, je n'aurais pas dit un mot pour insister, car personne n'est plus réservé que moi dans l'estime de soi-même en fait d'art et de succès. N'attribuez qu'à cette réserve les remerciements que je vous ai adressés par l'organe de M. Albert. Il me disait que vous alliez m'écrire votre sentiment sur l'effet de cette reprise qu'il m'annonçait brillante comme résultat moral. Ne voyant pas venir votre lettre, j'ai pressenti que le résultat réel n'était pas heureux. Je vous ai demandé si ce n'était pas la faute d'une trop grande confiance de votre part dans l'empressement du public, et voilà tout. Ne croyez pas, je vous en supplie, que je sois de ceux qui mettent obstinément et amèrement leurs mauvaises chances sur le compte des autres. Non, Dieu merci! Je suis trop sensible à la sympathie que je rencontre, et la vôtre m'a été exprimée trop affectueusement pour que la mienne en soit ébranlée. Elle est trop honorable aussi pour ne pas me consoler d'une non-valeur qui, je l'espère, ne saurait être préjudiciable à l'honneur du théâtre et au mien propre.

Nous tâcherons de mieux faire à l'avenir; pour le présent, je vous adresse une prière sérieuse, c'est de me dire, en un mot, que vous croyez à la loyauté de ma gratitude et que vous retirez le reproche de mes prétendus reproches.

Tout à vous de cœur,

George Sand.

Bibliographie. — *Verteuil.* — Je viens de publier chez Tresse une notice biographique sur le regretté secrétaire général de la Comédie-Française. On y trouvera quelques détails curieux et quelques documents inédits, qui recommandent cette notice aux amateurs des choses du théâtre. En tête de la brochure figure un portrait gravé à l'eau-forte par Ad. Lalauze, d'après un dessin de M. Mounet-Sully, sociétaire de la Comédie-Française. Il n'existe, en effet, aucun portrait, photographié ou autre, de notre cher ami Verteuil. Heureusement M. Mounet-Sully avait, pendant une séance du Comité du Théâtre-Français, « croqué » Verteuil en ces derniers temps, et il a bien voulu retoucher et compléter pour nous ce croquis, qui conserve seul aujourd'hui le souvenir des traits aimables et fins du dernier secrétaire général de la Comédie-Française.

Georges d'Heylli.

Nécrologie. — *Alfred de Caston.* — Ce prestidigitateur célèbre vient de mourir à Nice. Il était connu à Paris depuis 1842, surtout comme faiseur de tours de cartes. Il était en même temps poète, publiciste et journaliste; il était aussi conférencier et causeur très agréable.

Charles Monselet, qui l'a beaucoup connu, a donné de lui, dans *l'Événement*, un bien piquant portrait que nous reproduisons ici tout entier :

« En dépit de ses petits travers, c'était un bon garçon, franc et obligeant. On n'a pu lui reprocher que d'être légèrement *rascur*. Mais est-ce un crime ?

A l'époque du siège de Paris, on lui donna un grade dans la garde nationale. Je le rencontrai un jour, triste et maigri ; c'était à ce moment de disette extrême où la population manquait de tout, même de pain.

« Ah ! mon pauvre Caston, est-ce vous ?

— Vous le voyez, dit-il en serrant d'un cran son pantalon.

— Il y a un tour aujourd'hui que vous ne pourriez pas faire, continuai-je en souriant mélancoliquement.

— Il est bien question de tours, ma foi !... Et pourtant je vous ferais encore tous ceux que vous voudriez.

— Non, non.

— Mais si ! s'écria-t-il en se révoltant.

— Eh bien !... faites-moi une omelette dans un chapeau. »

Alfred de Caston avait gardé à travers tous ses voyages la marque bien parisienne qui distinguait partout sa personnalité et son esprit :

En vertu de la loi des semblables, il s'était lié avec Timothée Trimm, une autre *physionomie* de ce temps-là. C'était un spectacle curieux de les voir tous deux, dans une voiture de louage découverte, cheminer vers

le bois de Boulogne. L'un, Timothée Trimm, enguirlandé d'une vaste chaîne d'or, avec des pantalons démesurément larges, le cigare aux lèvres, renversé tout entier sur les coussins, le regard perdu, dédaigneux de la rumeur de popularité qu'il soulevait sur son passage.

L'autre, le vicomte Alfred de Caston, coiffé d'un chapeau à ailes retroussées, engouffré dans une pelisse russe, cadeau d'un prince quelconque, à ce qu'il répétait. Tous les deux étaient décoratifs, et celui qui leur aurait dit qu'ils n'étaient pas distingués les aurait plongés dans le plus complet abasourdissement.

Pauvre Caston ! C'est le même homme que j'ai revu, il y a quinze jours, à Nice, au café de la Maison-Dorée. Quelle décadence ! Il se traînait, mais il parlait toujours et récitait toujours ses vers. Il a dû *passer* avec un hémistiche sur les lèvres. »

— *Bertall.* — Nous n'avons pu annoncer que sommairement la mort de ce spirituel dessinateur, dans notre dernier numéro. Né à Paris le 18 décembre 1820, Charles d'Albert, vicomte d'Arnoux et comte de Limoges Saint-Saëns, avait d'abord été destiné à l'École polytechnique, mais il préféra s'adonner exclusivement aux arts, et il entra dans l'atelier de Drolling. Il en sortit bientôt pour se consacrer tout à fait au dessin d'illustration et à la caricature, deux genres dans lesquels il ne tarda pas à arriver à la célébrité. Ce qu'il a

produit en ce genre, depuis 1842, est incalculable. C'est par milliers que peuvent se chiffrer ses caricatures ou dessins.

C'est Balzac qui lui suggéra l'idée de prendre pour pseudonyme l'anagramme de son nom patronymique d'Albert en le modifiant légèrement : c'est ainsi que d'Albert devint Bertall. C'est chez Plon qu'il a publié ses derniers grands ouvrages à succès, et dont le texte et les dessins sont également de lui. Nous voulons parler de la série qu'il avait intitulée la *Comédie de notre temps* et qui fourmille en observations fines, en aperçus ingénieux et en critiques souvent philosophiques, mais avec une perpétuelle pointe de gaieté et d'ironie, le tout appliqué à la vie contemporaine. Les trois volumes de la *Comédie de notre temps* compteront double dans la carrière artistique de Bertall, qu'en effet ils nous présentent à la fois comme dessinateur original et comme écrivain humoristique tout à fait de premier ordre.

VARIA. — *Un Oratorio de M. Laboulaye.* — Nos lecteurs savent tous que M. Ed. Laboulaye est sénateur, qu'il est de plus membre de l'Institut, qu'il est encore directeur du Collège de France; mais ils ignoraient peut-être qu'il fût susceptible de se livrer à l'exercice de la poésie sacrée. Il vient pourtant d'écrire pour le Vendredi-Saint les paroles d'un oratorio qui a été exé-

cuté dans une église de Paris. Nous donnons ci-après le poème, qui n'est ni bon ni mauvais, mais qui emprunte sa curiosité au personnage qui en est l'auteur.

LE CHRIST.

Père, pardonnez-leur, savent-ils ce qu'ils font?
Le péché les égare et l'erreur les enivre!
Que mon sang lave leur affront,
Et que ma mort les fasse vivre!
La main qu'ils ont clouée est la main qui délivre.
Père, pardonnez-leur, savent-ils ce qu'ils font?

Aujourd'hui tu seras avec moi dans le ciel!
Ne crains rien, quel que soit ton crime ou ta souffrance,
Je suis la vie et l'espérance!
Pour qui meurt avec moi, la mort n'a plus de fiel;
Aujourd'hui tu seras avec moi dans le ciel!

Mère, voici ton fils! Ami, voilà ta mère!
Ne pleurez plus, si vous m'aimez!
Je m'en vais auprès de mon Père.
Je reviendrai bientôt répandre sur la terre
La paix et le salut pour tous les opprimés.

Mon Dieu, pourquoi m'abandonner?
Loin de moi, s'il se peut, détourne ce calice?
Mais que ta volonté, mon Père, s'accomplisse!
C'est à moi d'obéir, c'est à toi d'ordonner!

J'ai soif! prenez pitié du tourment que j'endure!
J'ai soif de votre amour, et vous me repoussez!
Soif de votre salut, et vous me maudissez!
Ingrats, venez à moi! je suis la source pure
Qui guérit tous les cœurs blessés.

Mon Père, en tes mains je remets mon âme.
Ils m'ont fait souffrir toutes les douleurs!
Ils m'ont attaché sur un bois infâme,
Et leur cruauté se rit de mes pleurs.
Donne-moi le prix que mon sang réclame!
Grâce pour mes bourreaux, c'est pour eux que je meurs!

Gidel à Maxime Du Camp. — Le bruit fait par le discours de M. Maxime Du Camp, recevant à l'Académie M. Sully-Prudhomme, n'est pas encore oublié. Dans ce discours, l'auteur des *Convulsions de Paris* avait formulé contre le lycée Louis-le-Grand — le plus horrible et le plus insalubre des lycées de Paris — une plainte des plus légitimes et des plus méritées :

« Si le hasard de vos promenades, a-t-il dit, vous conduit du côté de la rue Saint-Jacques, entrez au lycée Louis-le-Grand ; ayez le courage de gravir quelques escaliers et faites-vous ouvrir la geôle que l'on nomme les arrêts. Ce sont des cachots. Vous les verrez tels qu'ils étaient sous la Terreur, lorsqu'ils servaient de cellules aux prisonniers récalcitrants, tels que je les ai connus — et fréquentés, — il y a cinquante ans, froids, obscurs, périlleux, indestructibles. Un homme de bien et d'un grand esprit, qui est votre confrère à l'Académie française, en a prescrit la fermeture lorsqu'il était ministre de l'instruction publique. On n'a tenu compte de son ordre. L'humanité et la puissance d'un ministre n'ont pas réussi à clore ces lieux de désolation

que l'Université devrait être la première à supprimer et dont nul père de famille ne devrait tolérer l'existence. Vous avez dit :

Si j'étais Dieu, la mort serait sans proie,
Les hommes seraient bons, j'abolirais l'adieu,
Et nous ne verserions que des larmes de joie,
Si j'étais Dieu !

« J'espère donc que vous me pardonnerez cette digression, qui n'aura pas été superflue si elle aide à modifier un système de châtiments auxquels l'enfance n'aurait jamais dû être condamnée. »

M. Gidel, le proviseur actuel du lycée Louis-le-Grand, a cru devoir répondre à la susdite attaque par une lettre trop fine, trop spirituelle, et par endroits trop ironique et trop piquante, pour que nos lecteurs ne soient pas enchantés d'en retrouver la trace conservée ici :

A M. Maxime Du Camp.

Monsieur,

Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir attiré l'attention du public sur le délabrement et la vétusté du lycée Louis-le-Grand. Quelle que soit votre opinion sur l'internat, il ne sera pas mauvais que votre voix ait, une fois de plus, fait sentir à l'administration supérieure quelle honte c'est pour elle d'avoir laissé dans l'état où il est un lycée qui s'honore d'avoir envoyé à l'Académie et mis dans la société des hommes tels que vous.

Quand on rebâtira le lycée, je ne doute pas que les arrêts ne soient construits sur un plan nouveau, et j'aime à croire que les rares élèves qui y seront mis trouveront dans ces chambres d'isolement tout ce qu'il faudra pour y entretenir leurs rêveries plus agréablement que vous n'avez pu le faire.

Permettez-moi, Monsieur, de vous indiquer un effet que je redoute de votre éloquent et spirituel discours. En vous vantant d'avoir été mis souvent aux arrêts, vous aurez changé le point de vue d'où les élèves envisagent cette punition. Les écoliers sages craignent d'y être soumis, les indisciplinés y verront un signe de prédestination à la gloire et à l'immortalité. Mais franchement, entre nous, si vous étiez resté l'obstiné pensionnaire des Rouillon, si, plus tard, dans votre existence d'homme fait, vous aviez continué à être conduit par les mêmes principes qu'au lycée, seriez-vous devenu le moraliste sévère qui a si bien flétri la Commune ?

Avouez donc qu'à une heure de votre vie vous avez été touché du ciel et saisi par la grâce. C'est ce que j'aurais voulu vous entendre dire. Cette confession eût été nécessaire dans un temps disposé comme le nôtre à n'avoir plus le sens précis des choses et des mots. C'est pour nous que le vieux Caton semble avoir dit : « *Jampridem amisimus vera vocabula rerum.* »

Agréez, Monsieur, l'expression des sentiments d'un proviseur qui n'a pas été votre geôlier, mais qui se glorifierait d'avoir contribué, fût-ce au prix d'un peu de sévérité, à donner une trempe plus ferme à votre âme et à votre syle.

C. GIDEL.

Pasqua Maria. — Voici un bien joli petit roman en vingt lignes dont *le Temps* nous garantit l'absolue authenticité :

« Il y a une quinzaine d'années, M. Hébert, le peintre

célèbre, faisait le portrait de la duchesse de Noailles. Il travaillait en même temps à un tableau de genre représentant une petite Italienne d'une telle beauté qu'il semblait impossible qu'il en existât réellement une pareille. La duchesse le vit. « Comment avez-vous pu concevoir et réaliser cet idéal? demanda-t-elle. — Je n'ai fait que copier, » répondit le peintre, et il présenta son petit modèle, qui était en effet aussi ravissant que le tableau.

« Les riches, dit-il en continuant à causer, rassemblent à grands frais les belles choses. Quel plus bel ornement pourrait-on rêver pour un salon que cette jeune fille si elle était bien élevée?» L'idée frappa la duchesse, et tandis que le tableau s'en allait dans la collection Rothschild, à Ferrières, le petit modèle, qui s'appelait Pasqua Maria, et que ses parents avaient volontiers cédé contre une certaine somme, entrait chez Mme de Noailles.

Le tableau a brûlé, en 1872, dans l'incendie du château de Ferrières; mais Pasqua Maria a grandi et est devenue l'admirable fille qu'elle promettait d'être. Un Anglais plusieurs fois millionnaire, familier de la maison de Noailles, s'éprit d'elle, et, malgré sa naissance infime, la demanda en mariage : il vient de l'épouser. »

Un Dîner avec Théo. — C'est du poète et non de la

comédienne que nous entendons parler ici, du poète des *Émaux et Camées*, de l'ami de Flaubert, et nous empruntons au carnet d'impressions et de souvenirs d'une grande dame, carnet dont nous avons déjà cité ici même quelques fragments, le curieux récit d'un dîner pendant lequel elle se trouva placée aux côtés mêmes de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*. Ce récit est adressé, sous forme de lettre, à l'auteur de *Madame Bovary* qui s'y trouve plus particulièrement mis en cause.

A Gustave Flaubert.

Voici l'histoire de mon dîner avec Théo. C'était chez le colonel Ragani [1]; Ernesta Grisi y était, la maîtresse de la maison présidait, et une autre femme, qui se croit honnête parce qu'elle a un vrai mari, était aussi des nôtres. On avait dit à Gautier qu'une charmante personne désirait beaucoup causer avec lui; il arrivait donc dans les dispositions les plus détestables, et je les devinais avec le flair qui me caractérise. On se met à table, je suis près de lui, on mange de mauvaises choses, on en dit d'insignifiantes, l'impatience me brûle l'esprit, et je coupe court à une discussion sur les tagliarini [2], en lui disant sans préambule : « Avez-vous des nouvelles de M. Flaubert depuis qu'il a quitté Paris? » Alors l'homme, que j'avais à peine vu de profil, se tourne de trois quarts, et me dit d'une voix enfin amollie : « Vous connaissez Flaubert? » La glace était rompue. J'avance un peu mon coude : il pose carrément les siens sur la table, joue avec le bout de son

1. Directeur du Théâtre-Italien.
2. Mets italien.

couteau, et me dit sans attendre ma réponse : « Quel charmant garçon ! et quel talent, quel cœur ! Celui-là, je l'aime ; je déteste les camarades, je ne vis en concubinage avec aucun homme ; mais celui-là, c'est autre chose : il a des délicatesses de sauvage, n'a pas peur des mots et respecte les choses. Si j'étais femme, je voudrais qu'il m'aimât.

Ernesta (de cette voix que vous savez). — Pourquoi donc a-t-il délaissé Mme Colet ?

Théo. — Parce qu'elle l'embêtait ! Elle lui disait des vers dans des moments intempestifs. Elle arrivait toujours trop tôt, elle s'en allait toujours trop tard. Elle ne l'aurait pas laissé en tête-à-tête avec son pédicure !

Ernesta. — C'te bêtise, d'ennuyer un homme qu'on aime ! Faut-il être Muse !

La Dame au vrai mari. — Est-il jeune, ce monsieur Flaubert ?

Théo. — L'âge attrayant, Madame : trente-cinq ans, cinq pieds sept pouces ; un front de poète, un nez charmant, des yeux interminables, des mains de duchesse, un château de prince, une hospitalité de nabab, et vivant six mois sans voir une femme.

Cris d'effroi et de doute de la dame, éclat de rire d'Ernesta, sourire railleur du colonel, épanouissement de Gautier qui ajoute :

« Et c'est comme ça qu'on fait de beaux livres, car *Madame Bovary* est tout simplement un beau livre, et c'est un sillon fièrement tracé !

« Maintenant, m'a-t-il dit, nous sommes assez liés, n'est-ce pas, pour me mettre à cheval sur ma chaise, en fumant un cigare et en vous disant tout ce qui va me passer par la tête. »

Nous avons alors parlé poésie, peinture, musique, panthéisme, ciel, étoiles ; votre nom est revenu au milieu de tout cela, nous avons chanté *Rigoletto* et nous nous sommes donné une bonne poignée de main de camarade. *Ecco la cosa.*

E. R. D.

Le Prix de la peinture au XVIIe siècle. — On sait ce que coûte aujourd'hui un portrait sorti de l'atelier d'un peintre en renom. Ce n'est pas qu'il nous vienne à l'idée de nous récrier contre les exigences des artistes; loin de là! Mais il est curieux de mettre en regard des prix d'aujourd'hui ceux que payait le grand siècle qui passe pourtant pour avoir été très grand appréciateur des œuvres d'art.

Le peintre Pierre Mignard, celui-là même qui a peint la coupole du Val-de-Grâce et qui excellait dans le portrait, ne tirait pas de son travail un salaire aussi considérable que le ferait supposer son nom.

Notre correspondant, M. Thénard, nous communique à ce sujet la note suivante qu'il a relevée dans les archives du consulat de Lyon :

« 1658. Prix fait moyennant 80 louis d'or à Mignard, excellent peintre, alors à Lyon, pour l'exécution de deux portraits de l'archevêque, Camille de Neuville, l'un, de grande dimension, pour l'Hôtel de ville, l'autre, plus petit, pour une destination éventuelle. »

Et Mignard était alors dans tout l'éclat de son talent; il avait quarante-huit ans.

Le louis d'or ne représentait que 10 livres, c'est donc 400 livres que fut payé chaque portrait.

La ville de Lyon faisait bien les choses à l'endroit de son archevêque

C'était une délicate mignardise. On ne dit pas comment le prélat prouva sa reconnaissance.

Les Fables à la mode. — Un jeu très à la mode aujourd'hui est de défaire, refaire et contrefaire les fables de La Fontaine. Cet exercice, dans lequel ceux qui s'y livrent se battent bien fort les flancs sans arriver à beaucoup amuser le public, est d'ailleurs assez inoffensif, et La Fontaine ne s'en porte pas plus mal. Outre ces fables défigurées, nous avons encore les *fables-express*, en quatre ou même en deux vers, y compris la moralité, et qui, celles-là, sont quelquefois assez drôles. Le *Moniteur de la librairie* nous citait dernièrement une autre fable, qui n'est pas de Viennet, quoiqu'elle remonte environ à une quarantaine d'années. Elle est due à un écrivain légitimiste, Pierre-Clément Bérard, ancien officier de la garde royale, qui fit, après 1830, une guerre acharnée à la monarchie de Juillet, et se fit surtout connaître par des pamphlets qui, sous le titre de *Cancans*, parurent en cahiers de huit pages in-8, d'août 1831 à mars 1834. Leur publication valut à l'auteur une condamnation à quatorze ans de prison et 13,000 fr. d'amende. Il s'échappa pour se réfugier à Rome où le pape lui donna une place qui lui permit de subsister, lui et sa famille. Il ne lâcha pas sa plume dans l'exil, et c'est dans les pièces qu'il écrivit alors qu'a été prise la fable inédite que le *Moniteur de la librairie* donne à

titre de curiosité littéraire, et que nous croyons intéressant de reproduire ici.

A tous les animaux, sans nulle exception,
Un bon fermier laissa pour héritage
Son meilleur champ, à la condition
Qu'ils en feraient un noble usage.
Quel noble usage avec un pareil lot,
Sinon de s'engraisser sans licou ni grelot ?
Petit et grand prétend y trouver sa pâture.
Chacun pour soi, c'est la loi de nature !
Le cheval veut d'abord y semer du sainfoin ;
La poule opine pour du *grain*,
Car il en faut à sa famille.
D'avis divers la basse-cour fourmille.
Un pré conviendrait au mouton ;
L'âne préfère du chardon ;
Le canard, un étang ; la chèvre, des broussailles ;
Les chiens ont des désirs qui font peur aux volailles.
Un paon, fort haut perché sur ses deux pieds bourgeois,
Dit qu'il faudrait aller aux voix.
L'avis était d'un sot, il produisit merveilles.
Les oies entrèrent en gaîté,
Elles parlaient d'égalité !
Ce mot de maint baudet fit dresser les oreilles ;
L'égalité, bon Dieu ! c'est le bel idéal
De tout âne qui veut galoper en cheval.
Certain pigeon pensait à terminer l'affaire :
« Ne pourrait-on, dit-il, au fils de la fermière
Laisser avec ce champ le soin de nous nourrir ?
Des bontés de son père il faut nous souvenir. »
On le traite d'esclave et de bête de somme,
Qui ne sait s'engraisser que de la main de l'homme.
Le vote est résolu !... Nul ne songe aux pourceaux

Dont le bourbier voisin recèle maints troupeaux.
Grognons grognant, accourt la fangeuse cohorte :
Ils sont les plus nombreux, et leur avis l'emporte.
Le champ va devenir un palais à leur goût :
Point d'herbe, point de blé, point de fleurs... Un égout !

D'un peuple corrompu ces cochons sont l'image ;
Qu'on prenne garde à leur suffrage.

Marc Bayeux critique. — Il aurait voulu l'être du moins, ce regretté poète que la mort vient de prendre, et à qui la littérature n'a donné, pendant sa vie, que des dégoûts, des désillusions et finalement la misère ! Aussi en voulait-il à tous ceux qui étaient arrivés. Il jurait d'exterminer certains écrivains qu'il appelait « les grandes idoles », et il en voulait particulièrement à Sainte-Beuve et à Ponsard.

« Quand Sainte-Beuve mourut, écrivait-il dans un article de journal qu'on vient d'exhumer, je voulais trépigner sur ses cendres, on me fit comprendre que cela me nuirait dans l'esprit des populations. Barbey-d'Aurevilly, seul, parce qu'il a un corset, jouit du privilège de la violence impunie.

Quand Ponsard mourut, même affaire. Je dus clore mon bec.

Mais, tudieu ! on me nargue : voilà qu'on lui élève une statue. Y pense-t-on ? Les cendres sont refroidies ! La majessté du trépas ne m'arrête plus.

Donc :

PROCLAMATION

Je m'engage à prouver que Ponsard, qui dans la vie privée était d'une haute improbité littéraire, est un plagiaire et un copiste ;

Qu'il n'a jamais su faire une pièce ;

Qu'il n'écrivait pas en français, ni en aucune langue connue.

Si un homme résolu se présente qui veuille prendre en main les œuvres dudit Ponsard et les analyser, je m'engage à lui démontrer que sur quatre vers il y en a deux inutiles ; que sur trois vers il y en a un qui dit une bêtise ; que sur quatre bêtises il y en a une exprimée en mauvais français. Lequel mauvais français va souvent jusqu'à la faute grammaticale grossière.

Et tout cela, de mémoire. N'ayant jamais voulu, on le comprend, charger les planches de ma bibliothèque du poids énorme de ces œuvres indigestes. »

Pourquoi nous n'avons pas de queue. — A propos de cette infériorité, qui nous met au rang de la grenouille et nous rabaisse au-dessous du singe, Monselet nous parlait dernièrement, dans l'*Événement*, d'une lettre anonyme qu'il avait reçue, et dans laquelle son correspondant inconnu entreprenait de démontrer que, si nous n'avons pas de queue, c'est que nous l'avons

perdue. Cette perte est due, paraît-il, à l'usage immodéré que nous avons fait de la chaise; mais nous y aurions plus gagné que perdu, la disparition de l'appendice caudal ayant eu pour conséquence nécessaire le développement des facultés cérébrales. Voici, d'ailleurs, le passage le plus curieux de la lettre en question :

« Nul doute que, par la station assise, l'extrémité caudale de l'homme n'ait été soumise à des heurts fréquents, dont la répétition a dû produire un mouvement ascensionnel de la moelle prolongée qu'elle contenait, en même temps qu'une tendance à la résorption de cette queue. Et, comme il est démontré en physiologie que les modifications acquises se transmettent par hérédité, nul doute que cette action répétée n'ait produit à la longue la disparition de la queue réduite enfin au coccyx moderne.

« Nul doute encore que le mouvement ascensionnel de la moelle vers le cerveau n'ait procuré à cet organe un afflux de vitalité et un développement exceptionnel. Ne cherchez pas ailleurs, Monsieur, les causes de notre supériorité mentale; — c'est à l'usage de la chaise que nous en sommes redevables. »

Un Sonnet par mois. — Voici le sonnet du mois d'avril, emprunté à l'*Almanach fantaisiste* de notre confrère Alexis Martin :

AVRIL.

Le Terme.

Avril, je t'attendais pour venir m'égayer
Du bruit de ta chanson alerte et printanière.
Parle-moi de gaîté, d'amour et de lumière...
Avril, m'interrompant, se mit à bégayer :

« Au quinze du courant il vous plaira payer
En bons billets de banque ou sonnant numéraire,
A l'ordre de monsieur Vautour, propriétaire,
Le montant intégral d'un terme de loyer ;

« Et, de plus, votre part de l'impôt du foncier,
Le ramonage, l'eau, le droit au luminaire,
Le timbre de quittance et le sou du portier

« Aux mains dudit Vautour ou de son mandataire,
Avant qu'il soit midi ; car, faute de ce faire,
Vous recevrez le seize un congé par huissier. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Entre boulevardiers :

« Tu sais que Raoul aura son buste au Salon... en militaire, avec un képi de garde mobile...

— Quel aplomb!... Lui qui a filé en Belgique pendant la guerre et n'est revenu qu'après l'armistice...

— Alors, le buste sera en terre... réfractaire! »

(*Gaulois*.)

Mme Cardinal a des scrupules!

Notre confrère X... lui proposait un rôle pour sa fille, dans une pièce qu'il destine à l'Odéon.

« C'est facile à interpréter, disait V..., ma pièce est écrite en vers libres...

— Mossieu! répondit Mme Cardinal, ma fille n'en est pas encore là! » (*Gil Blas*.)

Dans un secrétariat de théâtre :

« Monsieur, pouvez-vous recevoir?

— Non! je suis exténué... voilà quinze solliciteurs que j'expédie... J'en suis malade.

— Ce monsieur insiste...

— Dis-lui que je suis très malade...

— Ce ne serait pas à faire : c'est le médecin du théâtre! » (*Gil Blas*.)

De Zadig :

Notre confrère B... est un aimable jeune homme aimé de tout le monde.

« Vous êtes vraiment un excellent garçon, lui disait hier un de ses amis.

— C'est vrai, répondit-il en poussant une bouffée de fumée, je suis un bon garçon... »

Puis, après quelques instants de méditation, il ajouta :

« Je voudrais bien être à la place de la femme qui m'épousera ! »

Un monsieur très affairé, très agité, se présente de très bonne heure chez un homme d'affaires.

« J'ai deux mots à dire immédiatement à votre patron ! s'écrie-t-il en s'adressant à un commis.

— Impossible ! répond l'autre, le patron est mort il y a deux jours.

— Mais deux mots seulement !... deux mots ! » répète le visiteur en prenant un siège.

(*Gaulois.*)

PETITE GAZETTE. — M. Franz de Suppé, l'auteur de *Fatinitza*, vient de triompher deux fois à Paris, durant la dernière quinzaine. Et d'abord avec une opérette nouvelle, *Boccace*, paroles de MM. Chivot et Duru, représentée en premier lieu avec succès à Bruxelles, puis aux Folies-

Dramatiques où MM. Lepers, Luco, Maugé, et Mmes Berthe Thibaut, Montbazon et Vernon ont fait valoir sa musique si pleine de verve et d'entrain. Le mode employé par le compositeur pour ses mélodies, qui sont toutes écrites, ou à peu près, dans la mesure de la valse, est bien un peu monotone à la longue, mais sa bonne humeur a fait tout passer, tout admettre, le bon cru avec le moins bon, dans cette musique facile et pétillante et qui a, on peut le dire à coup sûr, autant les défauts de ses qualités que les qualités de ses défauts.

La même remarque a déjà été faite depuis longtemps à propos de la première opérette de M. de Suppé, *Fatinitza*, jouée au théâtre de Brasseur en 1879 et que Mlle Marguerite Ugalde vient de reprendre dans la jolie salle du boulevard des Italiens. La distribution de 1879 a été en partie changée : Mmes Ugalde, Darcourt, MM. Berthelier et Scipion remplacent Mmes Preciozi, Nadaud et MM. Pradeau et Vois qui avaient créé la pièce. Mais c'est Mlle Ugalde qu'on viendra surtout voir et entendre, et dont le charme, la jeunesse et la jolie voix vont donner à l'œuvre légère et vivement rhytmée de M. de Suppé un nouveau regain de succès.

— Au théâtre de la Renaissance, une nouvelle opérette de MM. Meilhac et Mortier, *Madame le Diable*, mise en musique par M. Gaston Serpette, vient également d'obtenir un vif succès. C'est une petite féerie musicale pleine de goût, d'esprit et de mélodie, et qui se développe avec une mise en scène qu'on n'aurait pas crue possible sur un théâtre aussi exigu. Mlle Granier, qui joue un rôle multiple et complexe, tout plein de transformations et de changements de costumes, n'a jamais été plus à son aise que dans ce personnage à moitié fantastique qu'elle rend avec une verve étonnante et qu'elle chante avec encore plus d'esprit que de voix.

— Au théâtre des Nations, M. Dornay vient de nous donner un drame nouveau de sa façon, intitulé *les Foulards rou-*

ges. Cette grosse machine, dite populaire, et qu'on appellerait mieux « populacière », a été égayée tant par les rires que par les sifflets du public. C'est un point noir de plus à l'actif de M. Ballande qui devrait bien se souvenir de temps à autre qu'il a appartenu jadis à la Comédie-Française.

NÉCROLOGIE. — Voici les principaux décès de la dernière quinzaine :

— M. Le Play, ingénieur, ancien commissaire général des grandes Expositions universelles de Paris en 1855 et 1867, et de Londres en 1862. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

— M. Henri Mouttet, consul de France à Jassy, et rédacteur, sous le pseudonyme de Mark Yvan, de divers journaux républicains. Il avait quarante-trois ans.

— Le peintre Alexis Pérignon, peu connu de la génération actuelle, mais qui a eu jadis une certaine vogue comme portraitiste.

— Maurice Borrel, graveur en médailles, élève de Barre, et qui avait obtenu des récompenses aux Salons de 1842, 1860 et 1864.

— Le poète américain Longfellow, à l'âge de soixante-quinze ans. Il a également publié des romans. Il était aussi populaire en Angleterre qu'en Amérique. A Londres, ses œuvres ont été publiées par dix-sept éditeurs.

Longfellow avait été marié deux fois, et il avait eu la douleur de perdre sa première femme, morte après avoir mis le feu à sa robe en faisant des cachets à la cire pour ses enfants.

— Le peintre Henri Lehmann, membre de l'Institut, âgé de soixante-huit ans. Elève d'Ingres, il a peint de remarquables portraits et donné aussi des peintures religieuses.

— Le colonel Laurence Lokhart, neveu du célèbre biographe de Walter Scott. Il avait acquis en Crimée la réputation d'un brave soldat. On lui doit un grand nombre de ro-

mans et de nouvelles humoristiques ou pathétiques, qui ont obtenu un grand succès, notamment *Quitte ou double*, *la Comédie des erreurs*, etc., et d'excellents articles de revue publiés dans le *Blackwood's Magazine*. Pendant la guerre de 1870, le colonel Lokhart remplit les fonctions de correspondant du *Times* auprès de l'armée française, et il a publié un récit saisissant de la bataille de Forbach. Il était âgé de cinquante-deux ans.

— Le peintre anglais Thomas Jones Barker, élève d'Horace Vernet, et âgé de soixante-six ans. Louis-Philippe l'avait attiré à Paris et lui avait fait de nombreuses commandes de portraits et de tableaux de bataille.

— Le ténor Gardoni, âgé de soixante-deux ans. Il avait successivement brillé à l'Opéra, où il débuta le 6 décembre 1844 dans *Marie Stuart*, de Niedermeyer, et aux Italiens où il entra deux ans plus tard, et où il a surtout établi sa belle et longue réputation. Il avait épousé la fille du célèbre chanteur Tamburini.

— L'archéologue Jules Quicherat, directeur de l'École des chartes, à l'âge de soixante-huit ans.

— M. Bertauld, sénateur, procureur général près la Cour de cassation, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à Caen, âgé de soixante-dix ans.

— Mme de Balzac, veuve du célèbre auteur du *Père Goriot* et de *la Peau de chagrin*. Elle laisse une fille mariée au comte de Mniszeck.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 8 — 30 avril 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *Affaires Dumas-Durantin et Chevreuse-Chaulnes.* — Tout le monde croyait que M. Durantin était mort; il paraît qu'il n'en est rien, car cet auteur dramatique vient, au contraire, de donner *urbi et orbi* de nouvelles et vaillantes preuves de sa vitalité : non comme auteur dramatique, par exemple ! mais bien comme polémiste de premier ordre. D'ailleurs, la chose vaut la peine d'être racontée, car elle constitue une page documentaire fort curieuse pour l'histoire littéraire de notre temps.

Tout le monde sait qu'en 1866 M. Durantin a fait représenter anonymement, au théâtre du Gymnase, une comédie ayant pour titre *Héloïse Paranquet*. Pour mieux piquer la curiosité publique, la direction du théâtre avait par avance fait courir le bruit que le manuscrit de cette pièce, dont l'auteur lui était inconnu, avait été mystérieusement et nuitamment déposé chez le concierge de la salle, si bien que, le jour de la représentation arrivé, personne ne se doutait du nom véritable de cet auteur si habilement dissimulé. Or, *Héloïse Paranquet* obtint un vif succès. Ce succès chatouilla naturellement l'amour-propre dudit auteur qui s'empressa de se démasquer, annonçant avec grand bruit que la pièce était de lui, et traitant même assez mal, dans une préface qui fit quelque peu scandale, le public, « ce sultan blasé », qui jusqu'alors n'avait accueilli qu'avec un véritable dédain les pièces qu'il avait fait représenter.

Cette préface indignée et hautaine eût certainement produit l'effet que l'auteur en attendait, si l'on n'avait appris en même temps que cette fameuse *Héloïse Paranquet*, présentée par M. Durantin au Gymnase, n'avait pas été jouée d'après son manuscrit à lui, mais bien d'après un manuscrit nouveau, écrit tout entier de la main d'un des auteurs les plus en vue de l'époque, M. Alex. Dumas fils, que M. Montigny avait en effet chargé de retoucher ladite pièce; c'est-à-dire, qu'*Héloïse Paranquet* était devenue, comme l'année précédente *le*

Supplice d'une femme, l'œuvre personnelle de M. Dumas. On trouva dès lors singulièrement étrange la prétention de M. Durantin, et, bien que l'affiche continuât à ne porter le nom de personne, ce fut désormais à M. Dumas qu'on s'habitua à attribuer le succès d'*Héloïse Paranquet.*

Dernièrement, M. Köning eut la pensée de reprendre cette intéressante comédie, la querelle récente survenue entre Sardou et Mario Uchard à propos d'*Odette* donnant une sorte d'actualité à *Héloïse Paranquet* dont le sujet se rapproche en bien des points à la fois de *la Fiammina* et d'*Odette*. M. Dumas fut convoqué aux répétitions, qu'il consentit à diriger, mais à la condition que M. Durantin n'y paraîtrait pas. Or, ce dernier, ayant au contraire cru de son devoir d'intervenir, se présenta au Gymnase, et entra dans la loge même où se trouvait M. Dumas, qui prit aussitôt son chapeau et se retira. Grand émoi, comme bien on pense, à la suite d'un procédé si discourtois, que le directeur du Gymnase aggrava encore en prenant fait et cause pour M. Dumas et en déclarant qu'il renonçait à la reprise d'*Héloïse Paranquet.*

Alors commença dans la presse une campagne qui fut d'abord alimentée par une suite de lettres de l'auteur d'*Héloïse Paranquet* à divers journaux, et surtout entretenue par tous les souvenirs anecdotiques, et autres, pouvant se rapporter soit à la pièce de M. Du-

rantin, soit à M. Durantin lui-même. Il est bien évident, en effet, que M. Durantin qui a commis beaucoup de drames et de comédies dont les titres ne sont même plus connus, a obtenu, grâce à la collaboration d'abord anonyme de M. Dumas, un succès de plus de cent représentations pour sa pièce, succès absolument unique dans son propre répertoire. Mais, d'un autre côté, résulte-t-il de là que M. Durantin, collaborateur quand même, au même titre par exemple que l'était jadis M. Gaillardet avec Dumas père pour *la Tour de Nesle*, résulte-t-il de là que M. Durantin doive être désormais évincé des répétitions de sa pièce, et, par ce fait, privé du premier droit que lui confère son titre de coauteur? Nous ne le pensons pas, et tout le monde a été de notre avis. Quelle que soit la part de collaboration revenant à M. Durantin dans *Héloïse Paranquet,* il est collaborateur évident, il touche la moitié des droits d'auteur, et il faut bien reconnaître qu'il y a eu, de la part de M. Dumas, excès de susceptibilité dans l'attitude prise par lui vis-à-vis de son confrère. D'ailleurs, les choses semblent avoir tourné un peu moins à l'aigre depuis ces derniers jours, et l'on paraît entrer en voie de conciliation, car voici qu'on annonce qu'*Héloïse Paranquet* sera reprise au mois d'octobre. Et vous verrez qu'en fin de compte, tout le bruit fait par avance autour de cette reprise sera surtout profitable à son succès.

— Une autre aventure bien étrange, et qui tient du

roman, a également défrayé la chronique parisienne pendant cette quinzaine : c'est l'histoire de la tentative d'enlèvement de ses propres enfants faite par la duchesse de Chaulnes chez sa belle-mère, la duchesse de Chevreuse, à qui la garde en avait été judiciairement confiée. On a déjà, depuis longtemps, raconté dans les journaux les querelles domestiques survenues entre le jeune duc de Chaulnes et sa femme, lequel duc est mort récemment. C'est à la suite d'un premier procès entre les deux époux que la duchesse avait été déchue de la tutelle de ses enfants. Or, tout récemment, un individu s'introduisit furtivement dans le parc du château de Sablé, où réside la duchesse de Chevreuse, et, après avoir séduit, moyennant finances, deux domestiques du château qui devaient lui amener les enfants, il fut tout surpris, au contraire, d'être arrêté par leurs propres camarades. Un des deux domestiques soudoyés avait eu des remords et avait parlé, et c'est ainsi que la tentative échoua au moment même où elle avait toute chance de réussir.

La duchesse de Chaulnes revendiqua aussitôt pour elle la responsabilité de la tentative d'enlèvement.

« Quand j'ai appris, dit-elle dans sa déclaration à ce sujet au juge d'instruction, qu'on voulait me faire oublier de mes enfants, j'ai résolu de m'y opposer par tous les moyens, et j'ai alors combiné de les faire enlever.

« Je connaissais un M. D...[1] auquel j'avais rendu service dans le temps. Je lui ai demandé s'il voulait m'aider à recouvrer mes enfants. Il n'a pas hésité, il s'est mis par reconnaissance à ma disposition. Il a lui-même choisi ses agents, et, comme il n'est pas très riche, je lui ai simplement remis une somme de 2,500 fr. pour le couvrir de ses frais.

« Je revendique l'entière responsabilité de la tentative d'enlèvement. Quant à mes complices, ils ont agi par dévouement pour une mère à laquelle on avait ravi ses enfants. »

Tout est bien singulier, d'ailleurs, dans le long récit de cette romanesque aventure dont les phases successives pourraient fournir à quelque habile écrivain un sujet de livre des plus vrais, bien que des plus invraisemblables. Ainsi, des témoignages mêmes de la duchesse de Chaulnes, il ressort que sa belle-mère, fanatisée par les Bénédictins de Solesmes dont elle aimait à s'entourer, n'aurait cessé de persécuter sa belle-fille et de faire tous ses efforts pour lui enlever la tutelle de ses enfants. Longtemps la jeune femme résista, mais elle dut se soumettre à la suite d'une aventure qui rappelle quelque sombre passage des romans d'Anne Radcliffe, et qu'elle a elle-même racontée en ces termes :

---

1. Il se nomme Desmoulins et s'était présenté au château sous le nom de Guyot, assisté d'un ancien agent de police belge nommé Broemacker et d'une femme demeurée inconnue.

« Une nuit j'étais couchée seule dans ma chambre, lorsque la porte s'ouvrit.

« Ma belle-mère entra suivie des deux moines et de mon mari. Les moines s'agenouillèrent devant mon lit et récitèrent une courte prière ; puis, pendant que je me soulevais à demi, en cherchant à voir ce qui se passait, à la lueur de la lampe que tenait la duchesse de Chevreuse, je vis les deux moines se relever : l'un alla se mettre debout au pied de mon lit et l'autre à la tête.

« Ma belle-mère s'avança alors, et, déposant la lampe sur le guéridon, elle me dit : « Si tu ne signes pas les « deux papiers que je t'apporte, tu vas mourir. C'est « Dieu qui l'a ordonné. »

« Complètement réveillée maintenant, je fus saisie d'effroi. Je sautai à bas de mon lit et je voulus fuir, mais je n'appelai pas au secours, sachant que je n'en avais aucun à attendre.

« Adossé à la porte de ma chambre, je vis mon mari qui s'avançait vers moi un revolver à la main. Il me dit :

« Si vous ne signez pas ce que ma mère vous de« mande, je vous brûle la cervelle ! »

« J'allais refuser encore, lorsque je pensai que ma vie ne m'appartenait pas, que mes enfants y avaient droit ; j'arrachai la plume que me tendait ma belle-mère et je signai sans lire. Je n'ai jamais revu ces papiers,

mais je crois que la signature doit être à peu près illisible. On m'a dit après que, par cette signature, j'avais cédé la fortune de mes enfants à la duchesse de Chevreuse, que j'avais demandé pardon à mon mari de mon inconduite, et que je me reconnaissais indigne d'élever mes enfants. Si cela est, je proteste de toute la force qui me reste, car j'ai cédé à la pression morale et physique exercée sur moi par ces gens-là. »

Voici encore un autre récit, extrait de la même déposition, et qui n'est ni moins curieux, ni moins caractéristique :

« Un soir, après avoir éloigné mon mari, la duchesse vint chez moi, et me dit que son fils était parti parce qu'il ne pouvait plus vivre avec moi, que je lui rendais la vie intolérable par mes légèretés. Je lui demandai ce qu'il avait à me reprocher. La duchesse me dit :

« Vous avez un amant, je sais qu'il est dans la « maison. » Puis elle s'élança comme une furie dans l'escalier, en appelant tout le monde. Mon mari entra sur ces entrefaites, un revolver à la main, et fouilla vite ma chambre. Puis il me menaça de son arme, en disant : « Je vais porter une plainte en adultère ; les gens seront « témoins de ce scandale, et vous serez à jamais séparée « de vos enfants. J'ai le droit de vous tuer, et, si vous ne « me demandez pas pardon publiquement, je le ferai. »

« J'ai donc été dans la chapelle et j'ai supplié mon mari d'oublier tout ce qui s'était passé, parce que je ne

voulais pas d'une séparation publique dont le scandale rejaillirait sur mes enfants. J'ai cru qu'après cela on me laisserait vivre en paix. Mais tout fut inutile ; plus je cédais, plus on exigeait de moi. On voulait ma mort, ma fortune et mes enfants.

« C'est alors que j'ai formé le projet de reprendre mes enfants par la ruse. Le procureur de la République peut me traduire en cour d'assises, je m'y laisserai traîner comme je me suis laissé traîner par les moines, mais j'aurai mes enfants. »

Cette étrange affaire vient de nouveau d'avoir un grand retentissement, et la conclusion en est prochaine ; elle est revenue, en effet, au moment où nous écrivons ces lignes, devant le tribunal de la Seine ; nous en parlerons donc une fois encore à nos lecteurs.

— Le grand événement qui va inaugurer la quinzaine prochaine sera l'ouverture du Salon de peinture, qui prend chaque année une plus grande place dans la vie parisienne. Cette fois le Salon aura été ouvert à la presse trois jours avant de l'être au public ; aussi les comptes rendus vont-ils paraître avant que les simples contribuables aient été admis à se faire une opinion sur les œuvres exposées. En notre époque de *combles*, le moindre n'est pas celui de l'exactitude, qui consiste à parler des choses avant même qu'elles soient supposées exister. Le progrès aidant, nous en viendrons à ce que les critiques d'art pourront faire leur travail un an à l'avance,

après avoir causé avec les artistes des sujets qu'ils se proposent de traiter pour le prochain Salon.

Cette année, comme les précédentes, nous aurons, la veille de l'ouverture, la fameuse journée du *vernissage*, où l'on *ne vernit plus rien* du tout, ce travail se faisant maintenant la veille et l'avant-veille. Malheur à l'artiste qui, ce jour-là, se montrerait avec la brosse et le seau de vernis à la main : il serait honni par les belles mondaines, qui redouteraient ses éclaboussures pour leurs brillantes toilettes : car le *vernissage* réunit tout ce que la société parisienne a de plus éclatant : c'est la répétition générale du Salon, à laquelle toute la *gentry* se fait un devoir d'assister, véritable cohue où l'on ne va rien voir, mais où il faut être vu.

La Fin d'un roman. — C'est du moins le nom de *roman* qui est donné à une élucubration de M. Zola, intitulée *Pot-Bouille*, que *le Gaulois* a, dans ces derniers mois, servie quotidiennement par tranches à ses lecteurs, et qui vient de prendre fin. L'œuvre nouvelle est un long chapelet de vilenies qu'on dirait choisies dans ce que les faits divers des journaux nous offrent de plus révoltant, et qui sont enfilées les unes après les autres sans être reliées entre elles par quoi que ce soit qui ressemble à une intrigue. Il semble que ça pouvait continuer ainsi pendant longtemps, et l'on se demande pourquoi ça s'est terminé plutôt à tel feuilleton qu'à tel

autre. L'auteur a-t-il été fatigué d'accumuler chaque jour de nouvelles immondices sociales, ou a-t-il senti que ses lecteurs devaient en avoir enfin assez ?

C'est la bourgeoisie qui est visée dans l'œuvre nouvelle, une bourgeoisie où toutes les femmes sont adultères, où tous les hommes sont impuissants, repoussants ou débauchés, une bourgeoisie qui respire une écœurante odeur de vice, et qui, heureusement, n'est pas la nôtre. Quand M. Zola nous a décrit le monde de *Nana* ou de l'*Assommoir,* nous avons pu le croire sans y aller voir et sur parole. A beau mentir qui vient de loin, et ce monde-là, Dieu merci, est loin de nous, et nous tenons à rester loin de lui. Mais aujourd'hui qu'il s'attaque à une classe dont nous sommes, que nous voyons tous les jours agir sous nos yeux, et dont nous pouvons reconnaître les défauts et apprécier les mérites, nous sommes en droit de lui dire : « Halte-là ! A quoi bon ce tableau repoussant ? Ou vous n'avez été qu'un découpeur de faits divers, et alors votre roman doit être signé non pas Émile Zola, mais Émile Ciseaux ; ou vous avez voulu faire une peinture de la bourgeoisie, et votre peinture est menteuse. »

Entre autres agréments on trouve dans *Pot-Bouille* un certain escalier que l'auteur caresse avec amour ; un escalier qui est presque le grand héros du roman ; qui, suivant les circonstances, est grave, solennel, recueilli, majestueux, froid ou chaud, gai ou triste. Sous

la plume de M. Zola, cet escalier prend vie, et, pour un peu, il dirait papa et maman. Cela du moins n'est pas écœurant, et l'on s'y rattache presque avec plaisir comme à des intermèdes comiques qui viennent rompre la tristesse monotone qu'inspire le récit.

Les bonnes et les cuisinières, avec leurs amours, leurs potins et leurs grossiers bavardages, jouent aussi un grand rôle dans le roman. En plusieurs endroits M. Zola se plaît à remuer les ordures qui sortent de ces bouches malapprises, et c'est même une bonne qui a l'honneur de poser dans les termes suivants la conclusion morale du roman :

« Mon Dieu ! cette baraque-ci ou celle-là, elles se ressemblent toutes. Au jour d'aujourd'hui qui a fait l'une a fait l'autre. C'est Cochon et compagnie ! »

Ainsi, voilà qui est bien convenu : les faits horribles que vient de nous raconter le romancier ne se sont pas trouvés groupés par un effet du hasard ; c'est bien ainsi, suivant lui, que les choses se passent partout. Ce n'est là sans doute qu'un propos de bonne, qui, tenu au cours du roman, ne prendrait pas une grande importance ; mais, en le plaçant à la fin, en guise de conclusion, l'auteur le fait sien, sans quoi cela n'a plus aucun sens.

Heureusement pour les amateurs d'ordures de ce genre, *Pot-Bouille* est un phénix qui nous promet plusieurs existences successives : il vient de mourir feuilleton, il renaît volume. Ajoutons même que le volume

promet aux amateurs des douceurs nouvelles, certains passages trop violents ayant été remplacés dans le feuilleton par des points. Plus de quarante mille exemplaires demandés à l'avance témoignent de l'avidité des lecteurs pour cette œuvre de haut goût. On voit que nous ne craignons pas de lui faire de la réclame, et c'est bien volontiers, en effet, que nous lui prêtons le concours de notre modeste publicité, estimant que, s'il reste un moyen de dégoûter le public de ces sortes de choses, c'est, pour employer une expression qui doit être chère à M. Zola, de lui fourrer le nez dedans jusque par-dessus la nuque.

Le Centenaire de l'Odéon. — Notre ami Georges Monval vient de publier, avec le comédien Porel, de l'Odéon, le deuxième volume de l'*Histoire du second Théâtre-Français*, dont le premier a paru il y a six ans. Le centenaire de l'ouverture de l'Odéon, qui vient d'avoir lieu le 9 avril, donne un certain intérêt d'actualité à ce nouveau volume si rempli de documents curieux et anecdotiques.

Tout le monde sait que l'Odéon fut d'abord l'unique et non le second Théâtre-Français. L'ancienne salle de la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (actuellement rue de l'Ancienne-Comédie, 14) menaçait ruine. Une nouvelle salle fut ouverte par un prologue en vers du « sieur » Imbert, fabuliste et poète dramatique, et par

l'*Iphigénie en Aulide* de Racine. Elle contenait environ 1,900 places dont le prix variait de 1 livre 10 sols à 6 livres. La troupe des sociétaires était alors composée de la manière suivante :

Préville, Brizard, Molé, Naudet, Dugazon, Des Essarts, de La Rive, Dazincourt, Fleury, Bellemont, Courville, Vanhove, Dorival, Florence.

Mmes Bellecourt, Drouin-Préville, Molé, Doligny, Fanier, Dugazon, Vestris, de La Chassaigne, Raucourt, Suin, Saint-Val cadette, Contat, Thénard.

« L'ouverture de la nouvelle salle, nous disent les deux historiographes de l'Odéon, occupa les Parisiens pendant un mois. En vingt-deux représentations, les acteurs gagnèrent 75,000 livres, sans compter la location des loges à l'année. »

C'est dans cette salle toute neuve que fut donnée la première représentation du *Mariage de Figaro*, le 27 avril 1784.

L'Odéon a célébré son illustre centenaire par une représentation spéciale dans laquelle M. Porel a récité une pièce de vers de M. Auguste Dorchain, qui se termine, — après une revue du glorieux passé de ce grand théâtre, — par un appel aux jeunes auteurs de l'avenir.

En voici quelques strophes :

... Lorsque votre œuvre hardie,
Touchante ou folle comédie,

Sera mûre, venez à nous!
Aux fiers chercheurs de renommée
Notre maison n'est pas fermée,
Les aînés n'y sont point jaloux;

Mais pour l'audacieux, qui tente
De suivre leur route éclatante,
Elle a des accueils indulgents,
La vieille salle hospitalière
Où le grand Corneille et Molière
Tendent la main aux jeunes gens!

Accourez! les palmes sont prêtes.
— Et nous, vos fervents interprètes,
Si votre sein a tressailli,
Nous sentirons une étincelle
Jaillir en nous, mêlée à celle
Qui de vous-même aura jailli.

Alors, l'Odéon centenaire,
Que la Jeunesse régénère,
Sentira le frisson du Beau
Courir dans ses flancs, et la houle
Passer sur les fronts de la foule
Comme le vent dans un drapeau.

THÉATRES. — *Nouveautés et Reprises.* — La quinzaine dramatique a été des plus remplies; aussi ne signalerons-nous que sommairement les pièces données pour la première fois ou reprises par nos différents théâtres.

Le 14 avril l'Opéra a enfin représenté le grand ouvrage depuis si longtemps annoncé et attendu de M. Ambr. Thomas, *Françoise de Rimini*. Il y a vingt

ans, dit-on, que le directeur de notre Conservatoire a écrit les premières lignes de sa partition qu'il a, depuis, toujours travaillée et retouchée, et qui est, en effet, quel que soit le succès qui l'attende, une œuvre de premier ordre. On pourra trouver le sujet un peu triste et monotone et, par suite, d'un insuffisant intérêt; mais le compositeur a écrit sur ce sujet plusieurs pages de musique qui feront vivre l'œuvre : tout le grand tableau du prologue; le duo des âmes, celui du livre; les strophes d'Ascanio; la marche militaire et le grand quintette qui terminent le premier acte; le trio du second acte; l'air de Malatesta, si bien chanté par Lassalle; la prière d'Ascanio, le joli chœur des pages, la cavatine de Paolo; le chœur et les ballets du troisième acte, où Mlle Mauri a dansé avec tant de succès une *Sevillana* qu'on lui a bissée, et le grand finale de ce même acte; au quatrième acte, le second chant du livre, la chanson d'Ascanio, et le grand duo final entre Paolo et Francesca.

La mise en scène est merveilleuse et d'une fidélité historique poussée jusqu'au scrupule; quant à l'interprétation, elle est excellente comme ensemble, et la réunion des artistes distingués qui la composent vaut peut-être mieux que le système des « Étoiles » entourées de médiocrités insuffisantes. Mlle Caroline de Septavaux qui, sous le pseudonyme de Mlle Salla, a créé le rôle de Francesca, n'est pas une nouvelle venue. Elle est la

fille d'un écrivain qui a été un moment le secrétaire de M. Guizot; enfin elle est alliée à la famille des Musset. Nous l'avons déjà entendue à l'Odéon dans Marthe de *Marie Magdeleine*, de Massenet, et au Théâtre-Lyrique dans *Oberon*, pendant la direction Vizentini. Elle a pris longtemps des leçons de Mme Barthe-Benderali. Aujourd'hui son talent est complet, correct; sa voix est bonne, d'une grande étendue, et elle s'en sert avec encore plus d'art peut-être que de charme. Mlle Salla n'est pas une cantatrice éclatante, à la manière des Patti, des Nillsson ou des Krauss, mais elle pourra rendre cependant de grands services à l'Opéra.

A l'Odéon un *Othello*, rigoureusement traduit en vers, d'après Shakespeare, par M. Louis de Gramont, a obtenu un succès littéraire des plus honorables. M. de La Rounat a entouré cette œuvre distinguée de tous les éléments qui pouvaient en rehausser l'éclat : décorations et costumes, et en plus une interprétation très choisie pour les trois grands rôles d'Othello (Taillade), d'Iago (Chelles) et de Desdemona (Mlle Tessandier). La pièce ne comporte pas moins de sept tableaux, pour lesquels MM. Rubé, Chaperon et Poisson ont peint d'admirables décors. Voici donc la foule forcée d'accourir à l'Odéon.

Au Gymnase, un spectacle coupé, dans lequel figurent deux pièces nouvelles, remplace *Serge Panine*, qui a dépassé « sa centaine ». La première, *les Débuts de*

Pluchette, est un vaudeville en un acte de M. Pierre Decourcelle et Jacques Redelsperger, deux *jeunes*. Cette piécette, d'où l'action est absente, s'est fait applaudir par les mots drôles dont elle fourmille et l'entrain avec lequel elle est jouée. La *Carte forcée*, qui vient ensuite, est une pièce en deux actes de MM. Hector Crémieux et Pernety. Cette petite comédie a obtenu un véritable succès : elle est spirituelle, amusante, pleine de détails trouvés et d'observations justes, et deux des principaux interprètes, Mlle Magnier et M. Lagrange, ont fait de leurs personnages (deux Russes) des types qui mériteraient de rester. Le second surtout a composé le sien avec un art et une conscience qui ne peuvent appartenir qu'à un vrai comédien.

La Gaîté a repris *la Closerie des Genêts* avec Dumaine, Clément Just, Talien, et Mmes Largillière, Julien et Clément, pendant que l'Ambigu reprenait *la Vie de Bohème*, où Mlle Massin, qui devient décidément une vraie comédienne, a joué, avec beaucoup d'émotion et de verve à la fois, le joli rôle de Musette. Très bonne aussi Mlle Hadamard dans le personnage de Mimi.

Au Vaudeville, reprise du grand succès, non encore épuisé, de Gondinet, *le Voyage d'agrément*, avec M. Dupuis, dans son charmant rôle de Fernand de Suzor, et à la Porte-Saint-Martin autre reprise du *Donjon des étangs*, drame de M. Ferdinand Dugué, qui avait obtenu jadis un assez grand succès au théâtre Beaumarchais

(31 décembre 1875). Aujourd'hui ce drame, qui semble dater de l'école romantique, a paru un peu vieilli malgré les louables efforts des interprètes, MM. Laray, Fabrègues et Mlle Angèle Moreau. En revanche, la mise en scène est somptueuse et fait le plus grand honneur à la direction.

C'est au théâtre Cluny qu'a été donnée la seule nouveauté dramatique intéressante de la quinzaine, en dehors de l'Odéon et de l'Opéra, avec une comédie-vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson, qui a pour titre : 115, *rue Pigalle*. On a franchement ri, et le Palais-Royal ou les Variétés auraient bien pu — et pourront même un jour — s'annexer cette pièce spirituelle et bouffonne que M. Mesmacker et Mme Irma Aubrys font valoir avec beaucoup d'entrain.

Nécrologie. — *Markowski.* — Ce trop fameux Polonais, qui fut, sous l'empire, l'initiateur de Rigolboche et le directeur-entrepreneur d'un bal public quelque peu interlope où se rencontraient toutes les jolies femmes, et tous les jeunes et riches désœuvrés de l'époque, vient de mourir à Paris, dans un âge assez avancé et dans une véritable misère. Albert Wolff lui a consacré dans *le Figaro* un article biographique des plus curieux et des plus complets auquel nous empruntons quelques passages :

« Ce qui faisait surtout que les salons de Markowski

étaient recherchés par toutes les jolies femmes du temps, c'est que la clientèle de vaudevillistes, de journalistes et d'acteurs, qui avaient leurs entrées gratuites, pouvait servir de trait d'union entre les cascadeuses et les directeurs ; les hommes ne payaient pas, les femmes dansaient gratis ; le café faisait crédit ; on avait son ardoise au café Markowski : je sais un homme, fort bien posé aujourd'hui dans son département, qui dut jusqu'à 1,500 francs au buffet et qui, comme Rodolphe de la *Vie de bohème*, répondit au garçon qui lui présenta sa note :

« — Que me parlez-vous d'argent ? Est-ce que je vous en demande, moi ?

« De temps en temps on voyait surgir dans les salons quelques touristes étrangers, conduits par un guide d'hôtel. Markowski les montrait comme des objets de haute curiosité à ses habitués, en disant avec satisfaction : « Ils ont payé ! Bonne soirée ; mes salons sont combles ; la recette monte à 30 francs. Je vous invite à souper. »

Blum et Flan, dans une revue ayant pour titre : *l'Almanach comique*, consacrèrent à Markowski un couplet qui devint célèbre, et que tout Paris répéta bientôt. Et parmi ceux qui le chantèrent alors on découvre aujourd'hui : un conseiller de cour d'appel, un académicien, deux ou trois directeurs de journaux politiques, un général de cavalerie, des auteurs dramatiques et des ro-

manciers en renom, toute la jeunesse du temps, qui poussa comme le dernier cri de la gaieté parisienne disparue de notre civilisation.

Madame de Balzac. — Voici l'histoire du mariage de Mme de Balzac, qui vient, comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, de mourir à l'âge de soixante-dix-sept ans. Nous l'empruntons à un article du *Figaro* :

« Éveline, comtesse Rzewuska, appartenait à une des familles les plus célèbres de l'ancienne Pologne. L'esprit y était toujours héréditaire. Le frère de Mme de Balzac, le comte Henri Rzewuski, était un romancier de premier ordre, et ses romans historiques *Listopad*, *Mémoires de Soplitza*, sont classés parmi les chefs-d'œuvre impérissables de la littérature polonaise. Sa sœur est Mme Jules Lacroix.

« Mlle Éveline Rzewuska avait épousé en premières noces un gentilhomme polonais, M. de Hanski, qui l'a laissée veuve avec une fille unique à la tête d'une grande fortune dans ce royal château de Wierzchownia, dont le souvenir a survécu dans la correspondance de Balzac. C'est là qu'elle vivait, parmi les chefs-d'œuvre de l'art et le culte des belles-lettres. La renommée de Balzac y pénétra de bonne heure, et le grand écrivain, qui avait tant de peine à conquérir dans sa patrie une place au soleil, eut la bonne fortune de gagner une admiratrice fervente dans un coin perdu de la Volhynie. Cette admiration se traduisit d'abord par des lettres ;

puis vint un échange régulier d'une correspondance dont on a publié à peine quelques parties détachées. Balzac vint à plusieurs reprises à Wierzchownia, et une affection intime, passionnée, remplaça le commerce épistolaire. Lui qui a créé le type séduisant de la femme de trente ans, a trouvé la réalisation de son rêve hardi, l'incarnation de sa conception chimérique. Et cette femme, captivée par son génie exubérant, l'aimait, lui promettait de devenir sienne. Elle a tenu parole, trop tard pour le grand romancier, malheureusement.

« Elle voulait d'abord marier sa fille, lui rendre sa fortune, réaliser la sienne pour venir ensuite, libre de tous devoirs envers les autres, partager l'existence de Balzac à Paris. Le mariage eut lieu à Dresde en 1850, et quelques mois après, Balzac mourait ! L'homme immense qui a usé sa vie dans un épuisant labeur, dans des conceptions gigantesques d'un côté, et de l'autre dans des rêves fantastiques de fortune, n'a pas eu le loisir d'en goûter les douceurs, quand, par un étrange hasard, le rêve devint réalité. »

Tribunaux. — *Bigame et poète.* — Est-ce en faveur de son inspiration poétique que la cour d'assises de la Seine a acquitté ces jours-ci le sieur Perrot, qui s'est bel et bien successivement marié en 1868 et en 1876 avec deux femmes, lesquelles vivent encore toutes les deux aujourd'hui ?

Perrot, qui était mordu par la passion poétique, ne se rendait qu'inparfaitement compte de ce qu'il faisait. Il avait épousé sa seconde femme — comme la première — sans y penser. Mais cette première ayant appris la chose, longtemps après le second mariage consommé, avait juré de se venger, et elle était venue dénoncer son mari, qu'on avait aussitôt appréhendé et enfermé sous verrous.

En prison Perrot, ne sachant que faire, bien qu'il eût cependant à songer à deux femmes à la fois, qui ne paraissent pas l'avoir jamais grandement préoccupé, se livra à son goût pour la poésie, et il écrivit des vers dont les suivants donneront un suffisant spécimen :

Dans une fente ouverte au mur de ma prison,
L'oiseau s'est posé; sa chanson,
Aussi gaie, aussi folle, oui, plus folle, s'épanche
En ce coin noir que sur la branche.

Oiseau charmant, jamais je n'ai vu ton pareil :
Ailes d'azur et bec vermeil.
Oiseau charmant qui près de moi te poses,
Ton chant dit mille choses.
Oiseau charmant, est-ce pour moi?
Je n'en verrai jamais d'aussi charmant que toi.

Tu cherches un ami; je n'ai plus de demeure.
Mais veux-tu d'un ami qui pleure?
Tu sécheras mes pleurs. Reste! Déjà mes sens
Se réveillent à tes accents.

D'où viens-tu, cher oiseau? de l'air libre et sauvage?

Ou bien as-tu brisé ta cage,
Doux visiteur, pour charmer mon cachot?
Non, tu descends d'en haut :
C'est ma sœur Adèle qui me console
Et me parle d'Alexandrine... Hélas! je l'aime toujours!
Et me parle du ciel!... Hélas! l'oiseau s'envole!...

La solitude est si pesante à l'homme qui veut travailler!

Le 7 novembre 1881.

La Cour a donc rendu la liberté à Perrot. Pourquoi? Sans doute pour lui permettre d'étudier, à quelque bon endroit, la mesure poétique, la versification, et la prosodie!

VARIA. — *Un Fils de Talma.* — L'un des deux fils du grand tragédien Talma, le commandant de cavalerie Alphonse Basile Talma, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-huit ans. Il avait été, au collège Bourbon, sous la Restauration, le camarade de classe de Brindeau, l'acteur distingué du Théâtre-Français, qui est mort trois jours après lui. « Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu? » s'est écrié Brindeau, qui se sentait mourir, lorsque ses filles lui apprirent la mort de son ami d'enfance. C'est ce même commandant Talma qui fut mis à l'index, lors d'une distribution des prix présidée par l'archevêque de Paris, sous Louis XVIII, et à laquelle

on ne lui permit pas d'assister vu « l'infamie » du métier de son père !...

Cette mort d'un fils de Talma a donné lieu à diverses anecdotes rétrospectives. On a cité, entre autres, le refus fait par Talma, en 1822, de s'en aller donner, en Amérique, comme devaient le faire plus tard Rachel et Sarah Bernhardt, des représentations dramatiques qui lui eussent été payées au poids de l'or. La lettre par laquelle Talma notifia ce refus est des plus remarquables et mérite d'être conservée comme document artistique et comme chef-d'œuvre de style :

22 mai 1822.

Je commence à descendre la vie; je suis entouré d'une famille très jeune encore et qui réclame tous mes soins; il ne m'est plus permis de livrer ma santé aux fatigues d'une longue navigation et aux influences d'un climat étranger.

Ce n'est pas sans une peine extrême et sans avoir longtemps balancé que j'ai résisté au désir d'entreprendre un voyage qui m'offrait avec l'avantage d'un bénéfice certain celui de visiter une partie des merveilles du nouveau monde. L'idée d'aller faire entendre les vers de Corneille et de Racine dans vos belles régions, aux bords des plus beaux fleuves de la terre, souriait à mon imagination ; mais elle m'a aussi montré l'Océan entre mes enfants et moi, et je n'ai pas pu me résoudre à me séparer d'eux. Je vous prie donc, Monsieur, de recevoir pour vous et de transmettre à tous ceux qui ont partagé votre attention à mon égard la vive expression de ma reconnaissance et je dirai presque de la douleur que je ressens de ne pouvoir me rendre à une invitation aussi honorable pour moi.

J'ai l'honneur, etc. TALMA.

A propos de plagiat. — M. Mario Uchard vient de publier une brochure dans laquelle il expose tous ses griefs contre M. Sardou à propos d'*Odette*, la dernière comédie de l'auteur académicien, qu'il accuse celui-ci d'avoir imitée de trop près de son célèbre drame *la Fiammina*. Dans cette brochure, on trouve la phrase suivante :

« Une idée de pièce, c'est la *trouvaille !*... C'est l'oiseau rare... Et lorsque cette idée s'est condensée dans une action pathétique ou bouffonne au moyen de scènes d'où jaillit tout à coup un de ces effets puissants et certains qu'on appelle le *clou*, il y a certes là main d'ouvrier ! C'est, *par exemple*, dans *Tartuffe*, la scène de Tartuffe et d'Elmire, avec le mari caché sous la table. Ce *piège tendu, c'est la trouvaille, c'est le clou.*

« Prendre cette seule scène, c'est prendre toute la pièce. »

Notre ami Henri de La Pommeraye vient de découvrir un précédent qui détruit cette théorie. *Tartuffe* n'a été représenté qu'en 1669 ; il fut composé, vraisemblablement, de 1661 à 1662. Or, dès 1659, La Fontaine faisait représenter à Château-Thierry un ballet intitulé : *Les Rieurs du beau Richard*, où se trouve exactement la situation signalée par M. Mario Uchard comme la « trouvaille » et le « clou » :

Un bon bourgeois s'y radoucit
Pour une femme assez jolie.

« Faites-moi votre favori,
Lui dit-il, et laissez-moi faire. »
La femme en parle à son mari,
Qui répond, songeant à l'affaire :

« Ma femme, il vous faut l'abuser,
Car c'est un homme un peu crédule.
Sous l'espérance d'un baiser,
Faites-lui rendre ma cédule !

Déchirez-la de bout en bout,
Car la somme en est assez grande.
Toussez après; ce n'est pas tout,
Toussez si haut qu'on vous entende !

Il ne faut pas tarder beaucoup,
De crainte de quelque infortune;
Toussez, toussez, encore un coup,
Et toussez plutôt deux fois qu'une ! »

Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
En certain coin l'époux demeure;
Le galant vient frisque et de hait,
La dame tousse à temps et heure.

Le mari sort diligemment;
Le galant songe à s'aller pendre :
Mais il y songe seulement;
Cela n'est pas trop à reprendre.

C'est bien le « Vous toussez fort, Madame », de *Tartuffe*. Mais s'ensuit-il, pour cela, que Molière ait pillé La Fontaine ? Pas plus, grands dieux ! que Sardou n'a pillé Mario Uchard... Tous les deux ont pris leur bien

où ils l'ont trouvé, et, pour notre plaisir à tous, ils ont bien fait !...

La Fille et le Cheval. — Le joli conte en vers qui suit, et que reproduit *l'Intermédiaire,* est attribué par cette gazette à l'abbé Massinot, qui vivait sous Louis XVI. On avait longtemps donné comme auteur à ce conte assez piquant de fond comme de forme le galant chevalier de Boufflers :

La Fille et le Cheval.

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille.
J'observe, en passant, le cheval ;
Je jette un regard sur la fille.
« Voilà, dis-je, un fort beau cheval !
Qu'elle est bien faite, cette fille ! »
Mon geste fait peur au cheval ;
L'équilibre manque à la fille.
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval ;
Le sac, en tombant sur la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille :
Non assise, comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas, la pauvre fille !

Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,
Et soudain je tire la fille
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval !
Je voulais remonter la fille :
Preste ! voilà que le cheval
S'enfuit et laisse là la fille.
Elle court après son cheval,
Et moi, je cours après la fille.
« Il paraît que votre cheval
Est bien fringant pour une fille !
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval
Ayez un âne, belle fille !
Il vous convient mieux qu'un cheval :
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille ! »

Les Billets de la Banque de France. — Il y a certains de ces billets qui sont passés à l'état de raretés ; aussi croyons-nous devoir relever, pour les collectionneurs et les curieux, les renseignements suivants que contient le dernier bilan de la Banque de France :

« Il y a encore de par le monde 5 billets de 5,000 francs. On comprend qu'en réalité ces billets ne circu-

lent guère, et qu'ils ont été ou détruits ou précieusement gardés par des collectionneurs.

« Mais ce que l'on s'explique moins, c'est la rareté des billets de 200 francs et de 20 francs, attendu qu'il circule encore 2,823 des premiers et 233,845 des seconds.

« Il y a aussi 182,000 billets de 5 francs en circulation. En outre, les billets des anciens types disparus depuis un temps plus ou moins long représentent une somme de 425,000 francs. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Notre confrère Z..., qui cherche un appartement pour le 15 avril, visitait l'autre jour un rez-de-chaussée, boulevard Haussmann.

« Cela ferait mon affaire, dit-il au concierge ; mais le loyer est vraiment trop cher.

— Ne le croyez pas, Monsieur. Songez surtout qu'il y a un ascenseur dans la maison ! »

(*Gaulois.*)

~~~~~~

Petit dialogue philosophique entre deux amis :

« Du reste, mon cher, souviens-toi que l'homme est un animal.

— C'est ce que ma femme me dit... tous les soirs. »

(*Événement.*)

~~~~~~

Entre gommeux :

« Tu étais hier soir aux Folies-Bergère, mon très cher, dit le jeune Gaëtan, en bâillant avec outrecuidance.

— Eh ! oui, mon bon, fait l'autre, j'y étais en effet.

— Y avait-il beaucoup de femmes ?

— Non. *Il n'y avait que leurs mères.* »

(*Événement.*)

Guy Bollard vient d'écrire un roman. Il le lit à un ami et arrive à cette phrase :

« Minuit cinq sonnait à l'horloge du vieux château.

— Mais, observe l'ami, une horloge ne peut pas sonner minuit cinq.

— Pardon, riposte Guy Bollard, si elle avance. »

(*Clairon.*)

M. de Calinaux n'est pas content.

Il a envoyé son domestique faire une commission que ce serviteur fidèle, mais abruti, a faite tout de travers.

« Vous n'avez pas le sens commun, crie M. de Calinaux en fureur.

— Mais, Monsieur...

— Taisez-vous ! J'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, je n'aurai pas besoin de vous, j'irai bien moi-même ! »

(*Ordre.*)

PETITE GAZETTE. — L'écuyère, si jolie, si distinguée et si longtemps admirée au Cirque sous le nom d'Émilie Loisset, vient de mourir à Paris des suites d'une chute de cheval faite pendant une répétition. Ses funérailles ont attiré une foule considérable d'artistes, d'amis et même de simples admirateurs du talent de cette jeune femme, sympathique à tous par la convenance de sa vie et le charme de son caractère. On sait que la sœur aînée de cette regrettable écuyère a épousé morganatiquement le prince de Reuss et qu'elle était en outre alliée, par son père Roux-Loisset, à la famille Rossi, à laquelle appartenait le ministre de Pie IX qui a été assassiné à Rome en 1850.

— Alexis-Louis Trinquet, ancien membre de la Commune, est décédé à Paris le 11 avril, à l'âge de quarante-sept ans. Il laisse une veuve et un fils, Julien Trinquet.

— Henri Giffard, le célèbre ingénieur qui s'occupa longtemps de la question de la direction des ballons et fit, en 1852, une tentative qui produisit un certain bruit en s'enlevant dans un ballon allongé muni d'une machine à vapeur, vient de mourir à Paris, à l'âge de cinquante-sept ans. C'est lui qui installa les ballons captifs des expositions universelles.

— Le célèbre naturaliste anglais Charles-Robert Darwin, si connu pour ses opinions scientifiques sur les origines des espèces par voie de sélection naturelle, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans.

— Mme d'Haussonville, femme de l'académicien sénateur, et sœur du duc de Broglie, est morte à Paris le 21 avril.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Hono é, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 9 — 15 mai 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Notre dernier numéro s'imprimait au moment même où M. Pasteur prenait séance à l'Académie et prononçait son discours de réception, auquel répondait M. Ernest Renan. Cette réception avait attiré grand monde : on savait quelles différences d'opinion, en matière spiritualiste, séparaient les deux académiciens, et on attendait surtout avec curiosité le discours de M. Pasteur, qui devait juger et apprécier le positivisme de M. Littré.

La séance a été fort belle, mais elle n'a pas répondu tout à fait à l'attente du public. C'est avec la plus grande prudence, en effet, et sans se trop avancer sur la partie brûlante du terrain, qu'a parlé M. Pasteur, et M. Renan, ne voulant pas demeurer en reste de courtoisie, n'a répliqué que par des généralités, mais dans le style le meilleur, le plus brillant et aussi le plus élevé. M. Pasteur a cependant commencé par affirmer nettement ses convictions religieuses.

« En prouvant que jusqu'à ce jour la vie ne s'est jamais montrée à l'homme comme un produit des forces qui régissent la matière, dit-il, en s'adressant à l'Académie, j'ai pu servir la doctrine spiritualiste, fort délaissée ailleurs, mais assurée du moins de trouver dans vos rangs un glorieux refuge. »

Et plus loin, on a encore remarqué ce curieux passage dans lequel M. Pasteur cherche à rattacher l'attitude intime, sinon les opinions de Littré, à l'idée spiritualiste, et il a produit sur l'assemblée la plus profonde impression :

« La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini.

« M. Littré avait son dieu intérieur. L'idéal qui remplissait son âme, c'était la passion du travail et l'amour de l'humanité.

« Souvent il m'est arrivé de me le représenter, assis auprès de sa femme, comme en un tableau des premiers temps du christianisme : lui, regardant la terre, plein de compassion pour ceux qui souffrent ; elle, fervente catholique, les yeux levés vers le ciel ; lui, inspiré par toutes les vertus terrestres ; elle, par toutes les grandeurs divines ; réunissant dans un même élan comme dans un même cœur les deux saintetés qui forment l'auréole de l'Homme-Dieu, celle qui procède du dévouement à ce qui est humain, celle qui émane de l'ardent amour du divin ; — elle, une sainte, dans l'acception canonique ; lui, un saint laïque.

« Ce dernier mot ne m'appartient pas ; je l'ai recueilli sur les lèvres de tous ceux qui l'ont connu. »

M. Renan, qui est le premier écrivain de notre temps, parle et prononce, en revanche, assez mal. Mais combien son discours est délicieux à lire ! quelle forme admirable et quelle pureté de langage ! Le passage suivant, qui fait allusion à la doctrine contraire à la croyance de l'immortalité de l'âme, résume en quelque sorte cette fine et incomparable allocution dont nous recommandons surtout la lecture attentive :

« La mort, selon une pensée qu'admire M. Littré, n'est qu'une fonction, la dernière et la plus tranquille de

toutes. J'ai toujours eu peine, je l'avoue, devant les cercueils illustres, à partager cette héroïque résignation. Pour moi, je trouve la mort odieuse, haïssable, insensée, quand elle étend sa main froidement aveugle sur la vertu et le génie. Une voix est en nous, que seules les bonnes et grandes âmes savent entendre, et cette voix nous crie sans cesse : « La vérité et le bien sont la fin de ta vie; sacrifie tout le reste à ce but »; et quand, suivant l'appel de cette sirène intérieure, qui dit avoir les promesses de vie, nous sommes arrivés au terme où devrait être la récompense, ah ! la trompeuse consolatrice ! elle nous manque. Cette philosophie, qui nous promettait le secret de la mort, s'excuse en balbutiant, et l'idéal, qui nous avait attirés jusqu'aux limites de l'air respirable, nous fait défaut quand, à l'heure suprême, notre œil le cherche. Le but de la nature a été atteint ; un puissant effort a été tenté; une vie admirable a été réalisée, et alors, avec cette insouciance qui la caractérise, l'enchanteresse nous abandonne et nous laisse en proie aux tristes oiseaux de la nuit.

« Mais laissons là ces amères pensées; car il est quelque chose que nous gardons de Littré : ce sont les leçons qu'il nous a données, cet ardent amour du droit et de la vérité, qui ont été l'âme de sa vie... »

L'Académie n'avait pas, depuis bien longtemps, donné le spectacle d'une joute littéraire et philosophique aussi remplie d'intérêt. Il était curieux, en effet, d'entendre

l'ancien séminariste Renan discuter la foi religieuse, les vérités enseignées, et ce qu'on appelle pittoresquement « l'après-nous » ; curieux aussi de voir un homme de science comme M. Pasteur défendre au contraire le spiritualisme, et tout cela à propos de l'éloge de l'homme qui estimait, dit la légende, que nous descendons du singe, et que tout meurt avec nous ! Grandes et considérables discussions, mais qui ne peuvent, hélas ! aboutir. La science pure et la théologie idéale auront beau renouveler ces incessantes luttes sur des points tellement indéfinis, ce sera toujours en vain ; nous aurons ainsi quelques belles séances oratoires de plus sans que l'insondable mystère en soit pour cela plus éclairci.

— Nous nous rendrons sans transition, — car il n'en est pas de possible, — de l'Académie au théâtre des Bouffes-du-Nord, où s'est passé le deuxième événement littéraire de la quinzaine, c'est-à-dire la première représentation de *Nadine,* drame socialiste de Mlle Louise Michel, « la grande citoyenne », ainsi que l'appellent ses admirateurs et ses partisans. Cette soirée était depuis longtemps annoncée avec grand fracas, et elle avait été solennellement précédée d'une répétition générale, tout comme à la Comédie-Française. Le soir de cette première mémorable on vendait plusieurs louis les loges et les fauteuils que les marchands de billets avaient accaparés à l'avance ; la salle excentrique des Bouffes-du-Nord était garnie du plus beau monde, et tous les critiques, même

les plus célèbres, étaient à l'orchestre. Dans la rue on se battait pour entrer, et il y avait une telle foule que la salle était bondée de plus du double de spectateurs qu'elle n'en pouvait contenir. Dans les galeries du haut le public habituel des cérémonies pantagruéliques ou funèbres dans lesquelles figure ordinairement Mlle Louise Michel lui préparait une ovation, et, dès avant le lever du rideau, il préludait déjà par des interpellations, des cris, des hourrahs et tout ce qui s'ensuit, à cet inévitable triomphe.

Enfin le rideau s'est levé sur *Nadine*, qui s'est trouvée être un drame tout comme un autre, sans originalité, mal bâti, plein d'inexpériences, écrit dans un style boursouflé et prétentieux et visant surtout aux revendications sociales dont son trop célèbre auteur a la spécialité. On ne s'est pas ennuyé parce qu'on a ri, précisément aux bons endroits que signalait par ses bravos une claque bien disciplinée et qui a tenu tête — renforcée par les spectateurs des hautes galeries, aux sifflets, aux quolibets, aux plaisanteries du reste de la salle. Le directeur du théâtre des Bouffes-du-Nord, qui n'est autre que l'ancien colonel fédéré Lisbonne, a été ravi quand même de cette belle soirée, et il s'est jeté dans les bras de Louise Michel, tout plein d'attendrissement en entendant rappeler « la grande citoyenne » à la chute du rideau. En rentrant dans son cabinet, — car tout comme M. Vaucorbeil ou M. Perrin, l'ex-colonel a un cabinet,

— M. Lisbonne a trouvé une autre « grande citoyenne », un peu moins grande cependant que Louise Michel, la citoyenne Hubertine Auclert, qui venait, elle aussi, lui proposer un drame de sa façon, *la Grève des femmes*. Heureux Lisbonne ! Encore une grande soirée qui se prépare, pour l'époque où *Nadine* ne fera plus de recettes !...

Il paraît que les habitués des Bouffes-du-Nord ont trouvé que l'attitude du public extraordinaire qui était venu pour ce soir-là seulement à ce théâtre, méritait des représailles. Le lundi qui a suivi la première soirée de *Nadine* (1er mai), le directeur du théâtre de la Renaissance a reçu l'étrange lettre que voici :

« Citoyen directeur,

« Les spectateurs réactionnaires qui ont assisté samedi à la première représentation de *Nadine*, aux Bouffes-du-Nord, se sont conduits d'une façon vraiment ignoble. Sans avoir entendu un mot de la pièce, ils ont couvert la voix des acteurs par des plaisanteries stupides et des rires inconvenants.

« Un groupe d'amis de la grande citoyenne Louise Michel a résolu de la venger, et puisque les réactionnaires sont venus faire une cabale au drame d'une ardente et vraie républicaine, les républicains sont décidés à aller siffler les unes après les autres les pièces favorites des réactionnaires.

« Votre salle contient tous les soirs un nombreux public de gens du monde, de gommeux et de cocottes, c'est par vous que nous commencerons. Nous allons renouveler à *Madame le Diable* le tapage que l'on a fait à *Nadine*.

« Nous vous saluons.

« *Le comité de la revanche théâtrale.* »

Mais cette lettre n'était qu'une bravade qui n'a pas été suivie d'effet.

LE SALON DE PEINTURE. — Le Salon de peinture vient d'ouvrir ses portes au public le 1er mai. C'est la deuxième exposition organisée par les artistes eux-mêmes, sans le concours de l'Administration. Comme d'habitude, il y a eu d'abord autant de mécontents que de refusés, et il s'en faut de beaucoup que ceux qu'on a reçus aient été également satisfaits. Étant donné que l'on met dans chaque salle deux ou trois rangées de tableaux superposées, et que tout artiste qui n'est pas au premier rang se trouve mal placé, on peut juger à quelle somme de réclamations peut donner lieu le classement des tableaux, si impartialement qu'il ait été fait. De ces réclamations les unes sont pacifiques, mais d'autres se traduisent par des actes quelque peu violents. Témoin cet artiste qui a été couvrir sa toile de cirage, et cet autre qui a été la découper dans son cadre pendant que les surveil-

lants avaient le dos tourné. Donc, plus ça change, plus c'est toujours la même chose.

Comme d'habitude aussi, il s'est trouvé de soi-disant connaisseurs qui, avec cette rapidité de coup d'œil qui caractérise surtout les ignorants, ont déclaré à première vue que le Salon de 1882 était de beaucoup inférieur au précédent. Il est vrai que, depuis quelques années, les grands noms se tiennent pour la plupart à distance de l'exposition de peinture; on n'y voit plus guère les Meissonier, les Gérôme, les Jules Dupré, les Charles Jacques, les Alfred Stevens, les Detaille. Mais il y a encore à prendre parmi ceux qui restent fidèles au Salon.

Le grand succès de cette année est le portrait de Puvis de Chavannes par Bonnat, qui donne un peu raison à cette opinion que c'est chez les plus grands artistes que se trouvent les plus grands défauts. Il semble, en effet, que Bonnat se soit attaché à écarter de l'esprit du spectateur l'idée que le personnage qu'il représentait était un peintre. Droit comme un I, une main appuyée sur une table ornée de tout ce qu'il faut pour boire, Puvis de Chavannes a l'air d'un orateur qui s'apprête à faire tomber un ministère... ce qui n'empêche pas son portrait d'être une toile magnifique.

Puvis de Chavannes a lui-même exposé, et sa grande œuvre ayant pour titre *Ludus pro patria* semble désignée pour la grande médaille. Quant à nous, nous

continuons à goûter assez peu ce genre de peinture enfantin dont un des grands mérites est le mépris absolu du dessin. Nous aurons peine également à nous ranger parmi les adeptes de Manet, qui paraît pourtant gagner du terrain, et dont le *Bar aux Folies-Bergère* a le don de passionner le public en sens divers.

On s'arrête aussi volontiers devant le *Père Jacques* de Bastien-Lepage, qui se répète beaucoup, et qui s'imagine trop facilement que son mépris du plan et de la perspective le fait l'égal des grands peintres primitifs. Le jeune maître doit, du reste, être satisfait, car il fait école, et une bonne vingtaine de tableaux sont signés d'artistes qui marchent à sa suite. Après Bastien-Lepage, nous avons les pages de Bastien.

On semble également vouloir faire un succès à la *Mise au tombeau* de l'illustre portraitiste Carolus Duran, qui s'essaye pour la première fois dans la peinture religieuse. L'essai ne nous paraît pas heureux. L'État a pourtant offert, dit-on, 8,000 francs de cette toile, qui sans doute n'est pas sans mérite, mais l'artiste en veut 50,000. Peste ! c'est cher pour un tableau manqué ! quel prix faudrait-il donc le payer s'il était réussi ?

Sargent, un élève de Carolus Duran, obtient un certain succès par l'étrangeté d'une toile qui, d'après le livret, représente une *Danse de gitanes*, mais qui, à nos yeux, ne représente pas grand'chose. Ce peut être un défaut

que de trop lécher sa peinture, mais c'est peut-être se moquer quelque peu du public que de procéder comme M. Sargent, qui semble avoir jeté ses coups de pinceau au hasard ou avoir peint en tournant le dos à sa toile.

Nous ne pousserons pas plus loin ce coup d'œil jeté sur le Salon, et nous terminerons en citant un incident assez plaisant qui vient de se produire pour la première fois. Les adjudicataires du Catalogue officiel de l'exposition ont élevé cette singulière prétention que les titres et les numéros des tableaux constituaient pour eux une propriété exclusive, et ils se sont avisés de faire des procès aux journaux qui les avaient reproduits en tout ou en partie. Étrange hallucination, dont le jugement du tribunal viendra sans doute guérir ceux qui en ont été saisis.

GLOSSAIRE DE *Pot-Bouille*. — Le nouveau roman publié par Zola sous ce titre continue à faire grand bruit, nous dirons même grand scandale. Un des rédacteurs de *l'Événement* a eu le courage de relever dans ce roman tous les mots ou toutes les phrases incompréhensibles pour certains lecteurs qui ne sont pas très au fait du langage spécial à l'auteur de *Nana*, et d'en dresser une sorte de glossaire qui est des plus curieux. Nous le reproduisons ici tout entier pour faciliter l'intelligence du nouveau roman de M. Zola à ceux qui ne reculeront pas devant sa lecture. On voit, comme nous le disions dans notre dernier nu-

méro, que nous n'hésitons pas à appuyer de notre publicité cette œuvre de haut goût, qui, paraît-il, n'a pas absolument le succès de vente sur lequel on avait compté.

Glossaire — Index

Jeter une tripée de lapin par la fenêtre, n'être pas soigneuse. P. 9.

Couler des regards sur un jeune homme, le regarder. P. 15.

Tomber à la solennité des ténèbres, être dans l'obscurité. P. 23.

Épaules pareilles à des cuisses luisantes de cavale, belles épaules. P. 28.

Un torchon de fille, une domestique négligente. P. 31.

Sa colère se fouettait, sa colère augmentait. P. 32.

Torcher les plats, avoir de l'appétit. P. 32.

Lâcher sa fille comme un paquet de sottises, ne pas s'occuper de ses enfants. P. 34.

S'endormir sur son rond de cuir, ne pas faire son chemin. P. 35.

Être éclairé par ses dents, avoir les dents blanches. P. 49.

Calotte neigeuse, cheveux blancs. P. 49.

Se frotter à des hontes ramassées sur tous les trottoirs, embrasser son oncle. P. 50.

Manger son veau avec des gestes délicats, être excessivement distingué. P. 53.

S'arrêter au poil de l'épouseur, choisir un mari. P. 58.

Remuer des dessous de femmes, parler des femmes. P. 66.

Maussaderie de fille vierge, distinction. P. 69.

Tourner dans les mêmes coins, mener une existence monotone. P. 76.

Se repaître de tableaux orgiaques, être dévergondé. P. 78.

Avoir une brosse si le ventre vous démange, avoir la plus mauvaise part. P. 101.

Échauffer le sang pauvre d'un monsieur, chercher à l'épouser. P. 115.

Gueuler, chanter un morceau. P. 118.

Femme dégoûtée des bobos qu'on peut avoir, femme d'un esprit délicat. P. 121.

Avoir le sang âcre des vices secrets, être rouge. P. 121.

Connaître une femme dans sa chair, la confesser. P. 122.

Faire des cochonneries dans une maison honnête, y amener sa maîtresse. P. 128.

Déjeuner la tête en bas et les jambes en l'air, être en bonne fortune. P. 140.

Horloge qui règle l'embourgeoisement des amours, coucou. P. 164.

Avoir une gâle de drôlerie, posséder l'aspect parisien. P. 169.

Avoir le cœur crevé, être triste. P. 174.

Posséder la bouche candide d'une fille déjà savante. Cette expression est intraduisible. P. 179.

Lâcher sa colère, dire ce que l'on pense. P. 180.

Couler des regards luisants, s'inquiéter. P. 186.

Se lâcher dans une clarté rousse, s'amuser au bal. P. 204.

Une paix morte d'éloges, une maison tranquille. P. 205.

Être sanglée dans la sévérité d'un corsage, s'habiller de noir. P. 211.

Maison qui respire une odeur discrète de prêtre, presbytère. P. 225.

S'étudier les grains de la peau, être coquette. P. 226.

Voir Paris se refuser, manquer de femme. P. 231.

Avoir un coup de sabre sur le ventre, être la maîtresse d'un officier. P. 236.

Aimer la chair en bouton, aimer la jeunesse. P. 245.

Se croire déshonoré si l'on donne un lavement à son père, ne vouloir pas travailler. P. 253.

Crever sans laisser à quelqu'un son linge sale, le déshériter. P. 259.

Une femme frottée, une élégante. P. 259.

Maison où galope une débandade de bonnes, maison où il y a beaucoup de domestiques. P. 270.

Servir dans une maison où l'on fait caca dans la cuisine, servir chez des maîtres négligents. P. 275.

Ne pas coller une chemise sur le dos de sa fille, la priver de dot. P. 294.

Avoir trois mamelles, être digne. P. 297.

Pièces de soie mettant l'odeur fade de leurs apprêts dans un étouffement, magasin paisible. P. 298.

Flairer une cuisine sous des toilettes riches, se douter qu'une élégante ne se lave pas. P. 301.

Étages qui ont des vertus domestiques, étages dont les appartements sont habités par d'honnêtes gens. P. 316.

Le dégorgement des boyaux empestés, l'aurore. P. 321.

Ne pas donner son derrière pour celui d'une demoiselle, avoir conscience de sa beauté. P. 321.

Un régal d'architecte, femme maigre. P. 321.

Vider les pots de chambre de monsieur le duc, servir chez des nobles. P. 325.

Avoir une affaire cachée sous la peau, être enceinte. P. 326.

Obscurité alourdie sous les poutres, nuit noire. P. 336.

Empocher un homme, ne pas résister. P. 336.

La France fout le camp, la France périclite. P. 337.

Moucher un homme, lui céder. P. 342.

Faire un enfant par derrière, accoucher d'un vilain monstre. P. 343.

Se faire poser un œil quelque part, veiller. P. 345.

Être souffleté par un puisard, respirer une mauvaise odeur. P. 347.

Se couper la cuisse, être mal couché. P. 355.

Avoir une pointe de chair corrompue dans la bouche, être repu. P. 361.

S'accroupir sur le paillasson de ses parents, rentrer au domicile paternel. P. 375.

Vendre des polichinelles sur le trottoir, avoir une mauvaise figure. P. 393.

Un cheval qui a le cou cassé dans une salutation douloureuse, un cheval de fiacre. P. 394.

Raccrocher un mari sous un rideau, faire une entrevue. P. 429.

Effleurer le cou d'une femme de chiffres murmurés, lui faire la cour quand on est dans le commerce. P. 436.

Manger des moules la gueule de travers, faire un enfant. P. 494.

Cochon et Compagnie, moralité de l'auteur.

Plaçons ici, comme adieu au roman de M. Zola, dont nous n'aurons plus le plaisir de parler, un vrai mot de la fin, qui, celui-là, a le mérite d'être absolument authentique.

Un des familliers de la librairie où a paru *Pot-Bouille* reprochait à la maison la publication d'une œuvre aussi ordurière.

« Que voulez-vous? lui répondit-on ; la vente est des plus satisfaisantes et nous marchons sur notre cinquantième mille.

— Oh ! je sais bien, répliqua-t-il, que, tant que vous marcherez là dedans, ça vous portera bonheur. »

Lettre inédite de Thiers. — Au lendemain de la révolution du 24 février 1848 M. Thiers se présenta aux élections générales qui eurent lieu en mars, pour l'Assemblée

nationale, dans son département, celui des Bouches-du-Rhône. Mais dès les premiers jours sa candidature rencontra une vive opposition, dont il se plaint dans la curieuse lettre suivante adressée, croyons-nous à son ami M. Clappier, lettre qui est inédite et que nous copions sur son original même.

Paris, 24 mars 1848.

Mon cher ami,

Je viens d'apprendre que ma candidature souffre de grandes difficultés, que les républicains de profession me sont hostiles, que les anciens conservateurs me gardent rancune, que le clergé veut m'imposer des conditions, que l'ensemble est peu chaleureux. Je suis fort blessé des sentiments de mes compatriotes, et je me décide à leur dire un adieu un peu sec dans une lettre que tu liras demain dans les journaux. Il ne me convient pas d'être marchandé, surtout quand la députation est devenue un horrible fardeau. Tu sais que je n'avais aucun goût à recevoir 25 francs par jour, de compagnie avec beaucoup de patriotes à la mode du jour, que je n'acceptais que par honneur et dévouement, et tu dois comprendre que je sois blessé de la conduite du département à mon égard. Il sera couvert de confusion. Tant pis pour lui. Je suis chargé de ma dignité, non de celle de messieurs les électeurs. Ainsi, mon cher ami, épargne-toi les peines que tu allais te donner. D'ailleurs je n'espère plus pouvoir être utile dans la nouvelle Assemblée. Hier on a traîné sur une charrette, au milieu d'une populace ignoble, le plus respectable de nos généraux, l'illustre, le vénérable général Petit, celui des *Adieux de Fontainebleau*, celui d'Essling, de Wagram et de tant d'autres lieux immortels. Un jour le maréchal Molitor, témoin

oculaire, commandant sous Masséna à Essling, me disait en me montrant le général Petit : « Ce n'est pas moi, ce n'est pas Masséna qui sommes les héros d'Essling, c'est cet homme que vous voyez là !... » Et c'est ce même général Petit qu'une atroce populace a traîné dans Paris. Quelle honte ! quelle ignominie ! J'en suis navré de douleur.

Adieu, mon cher ami, je ne veux pas plus des électeurs des Bouches-du-Rhône[1], que de ce peuple qui traite ainsi les héros qui ont servi le pays. Adieu encore, à revoir dans de meilleurs temps.

A. THIERS.

THÉATRES. — Point de nouveautés cette semaine, mais trois reprises importantes, l'une surtout, *Madame Caverlet*, comédie en 3 actes, d'Émile Augier, représentée cette fois au Gymnase et qui avait d'abord été jouée au Vaudeville au mois de février 1876. Cette œuvre de premier ordre a retrouvé un nouveau succès, et qui sera peut-être de plus longue durée encore que le premier. La pièce arrive d'ailleurs admirablement à propos, c'est-à-dire au moment même où les Chambres vont discuter définitivement le projet de loi de M. Naquet sur le divorce. On sait, en effet, que *Madame Caverlet* n'est qu'un plaidoyer favorable à la cause que M. Naquet défend avec tant de courage et de ténacité. La pièce est fort bien jouée au Gymnase, avec un grand ensemble

1. Thiers échoua, en effet, lors des premières élections qui suivirent février ; il ne fut élu qu'au mois de juin de la même année, mais par quatre départements. Il opta alors pour la Seine-Inférieure.

surtout, chaque artiste étant bien à sa place et dans son rôle. Voici d'ailleurs la distribution des rôles aux deux époques :

		Vaudeville.	*Gymnase.*
Caverlet.	MM.	Lafontaine.	Lafontaine.
Merson.		Saint-Germain.	Lagrange.
Henri.		Berton.	Guitry.
Bargé.		Parade.	Delannoy.
Reynold.		Dieudonné.	Achard.
Henriette.	Mmes	Rousseil.	Pasca.
Fanny.		Bartet.	Lemercier.

— Au Vaudeville, reprise de *Un Mariage de Paris*, comédie en 3 actes d'Edmond d'About, représentée pour la première fois au même Vaudeville, en 1861. Le succès en fut alors médiocre ; il nous semble qu'il sera plus soutenu aujourd'hui, grâce surtout à une interprétation meilleure. Chacun sait que la pièce est tirée d'un roman d'About intitulé *le Buste*, faisant partie de la série de nouvelles du même auteur, qui porte pour titre *les Mariages de Paris*.

Deux acteurs ont surtout marqué dans cette reprise : M. Pierre Berton, qui a repris le rôle de Daniel Périn, autrefois créé par Febvre, et Mme Grassot, à qui est échu le rôle de Mme Michaud, cette stupéfiante belle-mère, dans lequel la créatrice, Mme Lambquin, avait été également fort applaudie. Berton est plein de jeunesse, d'entrain, de verve dans ce brillant personnage qui exige au suprême degré toutes ces qualités réunies.

Quant à Mme Daynes-Grassot qui nous arrive de la province, elle s'est imposée du premier coup comme une duègne des plus remarquables. Elle avait déjà obtenu un vif succès, en ces derniers temps, dans un personnage du même genre, au Théâtre-Déjazet.

— A l'Ambigu, on a célébré solennellement la 500e représentation de *la Vie de Bohème*, en couronnant un buste de Barrière. Pourquoi pas le buste de Murger ? En somme, Barrière n'a été ici qu'un arrangeur, et rien de plus. Le nom de Murger nous semble tellement inséparable du titre de son célèbre roman qu'il y a quelque chose d'illogique et même de blessant dans l'oubli qu'on a fait ce soir-là de sa personne.

Autre inconséquence ! on a lu dans la même soirée des vers de M. Paul Ginisty dont voici la moralité :

L'art à présent se prostitue;
Il semble que l'on s'évertue
A le traîner dans les ruisseaux !
A contempler cet art si triste,
On dirait vraiment qu'il n'existe
Que des monstres et que des sots !

Plus d'adorables envolées
Parmi ces choses étoilées
Qui consolent pour un instant
De nos soucis et de nos peines...
A présent, on les trouve vaines;
On veut un mets plus excitant !

Il leur faut des scènes brutales,
Et c'est le langage des Halles

Que l'on fait parler tout exprès.
On nous expose tous les vices,
Et c'est à force d'immondices
Qu'on cherche aujourd'hui le succès !

Comment ! c'est à l'Ambigu, où l'on a joué successivement *l'Assommoir* et *Nana*, qu'on vient parler de la prostitution de l'art, et du langage des Halles, et des immondices à l'aide desquelles on cherche aujourd'hui le succès ! Mais M. Chabrillat n'y pense donc pas ! Comment cet imprudent directeur laisse-t-il ainsi publiquement parler de corde dans la maison du pendu !...

— L'Opéra-Comique vient de donner une très brillante reprise des *Noces de Figaro*, cette adorable partition dont la jeunesse éternelle continue à défier le temps. Le grand succès de cette reprise est beaucoup dû aussi à la façon dont la pièce est montée. Les trois étoiles à qui sont confiés les principaux rôles forment une harmonieuse constellation qui longtemps captivera les yeux et les oreilles du public. Mme Carvalho (la Comtesse) a conservé intactes la pureté et la flexibilité de son merveilleux organe. Mlle Van-Zandt est d'une délicieuse gaucherie dans le rôle de Chérubin, qu'elle chante à ravir. Quant à Mlle Isaac, elle a montré dans celui de Suzanne, une fraîcheur, une vigueur et une souplesse de voix qu lui ont valu des pluies de bravos. On a fait bisser nous ne savons plus combien de morceaux.

Un bon point aussi, et même un excellent point, à Fu-

gère, qui chante le rôle de Figaro avec une sûreté merveilleuse, mais qui, vu le caractère du personnage, devrait y mettre plus de légèreté et de fantaisie. Taskin tient aussi fort bien le rôle du Comte.

Au total, très bonne interprétation, surtout remarquable par son parfait ensemble. C'est chanté comme c'est écrit, c'est-à-dire aussi bien qu'on peut le désirer.

Un Sonnet par mois.— *L'Almanach fantaisiste* de notre confrère Alexis Martin a consacré le sonnet suivant à une plaisante critique des mariages qui se célèbrent en mai :

MAI

La Noce.

Mariez-vous, bourgeois ; voici la saison douce
Qu'aime pour grossoyer le froid tabellion,
La saison où les fleurs illuminent la mousse,
La saison où le cœur s'ouvre à l'illusion.

Porte-Maillot, Gillet appelle à la rescousse
De marmitons fameux toute une légion ;
Sur le sable du bois on roule sans secousse
Dans le landau loué le matin chez Porion.

Dînez, chantez, dansez. — Sous la direction
De Desgranges l'orchestre a dit : Qu'on se trémousse !
— Tandis que chacun saute avec conviction,

Gagnez à deux le coin où le désir vous pousse !
— Dans quatre mois d'ici viendra la saison rousse,
Vous plaiderez peut-être en séparation.

PETITE GAZETTE. — On vient de vendre à l'hôtel de la rue Drouot les manuscrits de Balzac provenant de la succession de cet illustre romancier. Voici les principaux prix atteints par les plus célèbres ouvrages du maître :

Le manuscrit des *Contes drolatiques*, deux volumes in-4°, s'est vendu 1,440 fr.; celui d'*Eugénie Grandet*, 2,000 fr. ; l'*Histoire des Treize*, 650 fr. ; *César Birotteau*, 520 fr.; le *Lys dans la vallée*, 1,520 fr. ; la *Recherche de l'absolu*, 860 fr. ; *Béatrix*, 820 fr. ; le *Médecin de campagne*, 1,620 fr. ; et enfin le manuscrit des *Illusions perdues*, 2,050 fr.

NÉCROLOGIE. — Voici les principaux décès de la quinzaine :

— Le comte de Champagny (François-Joseph-Marie-Thérèse-Nompère Frantz), né à Vienne, le 10 septembre 1804, membre de l'Académie française. Son père était duc de Cadore. Il est l'auteur de l'*Histoire des Césars* et de sa suite publiée sous le titre des *Antonins*.

— M. Jenty, ancien député, directeur politique de *la France* et du *Petit Journal*. Il avait 55 ans.

— Le philosophe et poète américain Emerson, associé étranger de notre Académie des sciences morales et politiques. Il avait 79 ans.

— Le général de division Louis-Yves Marulaz, à l'âge de 69 ans. Il avait longtemps servi en Afrique.

— L'abbé Modelonde, curé de la Trinité et le doyen des curés de Paris, à l'âge de 85 ans.

— A signaler un nouveau recueil périodique sous le titre de *la Jeune Revue*, scientifique et littéraire, journal de vulgarisation et d'éducation, paraissant tous les samedis, sous la direction de MM. E. Boudréaux et de la Hautière, l'un conservateur à l'École polytechnique, le second professeur au lycée Fontanes. Un grand nombre d'écrivains ont promis leur concours à ce nouvel organe destiné à l'instruction de la jeunesse, et auquel nous souhaitons tout le succès qu'il mérite.

VARIÉTÉS

UNE CONTROVERSE RELIGIEUSE

Le père dominicain Monsabré, qui a prêché cette année le carême à Notre-Dame, est un orateur certes de grand talent, mais de peu de modération aussi bien dans le fond que dans la forme. On en jugera par l'extrait suivant de son dernier sermon. C'est le langage que ce prédicateur fougueux fait tenir à l'Église romaine en présence de la République française :

J'ai marché, depuis dix-huit siècles, sur les tombes déshonorées de tous mes ennemis; j'ai ramassé sur mon chemin les dents brisées qui déchiraient mes vêtements sans jamais entamer mon immortelle vie. Brisées, les dents subtiles de l'hérésie et de la fausse science!... Brisées, les dents sordides de l'immoralité corruptrice!... Brisées, les dents ensanglantées des persécuteurs !... Brisées, les dents voraces des usurpateurs de mes droits!

Molosses enragés de la révolution et de la libre pensée, chiens hargneux et lascifs de la critique et de la pornographie, mordez, mordez ! Vous déchirerez la robe de l'Église, vous ensanglanterez ses membres, mais vous n'aurez point à vous repaître de cet inexterminable cœur où le Christ a concentré toute la vertu de sa résurrection!... Aboyez, aboyez, à la curée sacri-

lège que convoitent vos passions ; vos aboiements, aujourd'hui formidables, ne seront plus, dans quelques années, que le bruit ridicule d'une bouche édentée ; Dieu aura brisé les dents des pécheurs : *Dentes peccatorum contrivit.*

Dans ce même sermon l'éloquent prédicateur fait l'éloge de l'Inquisition. Or, la doctrine professée par lui, sur ce chapitre de l'histoire de l'Église, a profondément ému l'un des plus illustres prédécesseurs du P. Monsabré dans la chaire de Notre-Dame, le père Hyacinthe. Il s'est alors élevé entre ces deux religieux d'un caractère aujourd'hui si différent une discussion par lettres qui est des plus curieuses. L'ex-père Hyacinthe a écrit au père Monsabré pour lui proposer un débat public sur la question soulevée par lui dans son sermon, débat que celui-ci a paru d'abord accepter pour le repousser ensuite.

Voici ces intéressantes lettres :

Au R. P. Monsabré, prédicateur des conférences de Notre-Dame.

Paris, le 27 mars 1882.

Mon Révérend Père,

Vous apportez en ce moment dans la chaire de Notre-Dame des doctrines qui n'y auraient été tolérées par aucun des archevêques de Paris ou des gouvernements monarchiques qui se sont succédé dans le cours de ce siècle. Encouragé par le haut patronage du cardinal Guibert, un tel enseignement me paraît

propre à engager plus avant dans l'erreur et le fanatisme les âmes sans défense qui ne distinguent point entre l'exercice légitime et l'abus condamnable de l'autorité ecclésiastique. Il ne peut d'ailleurs que servir d'aliment et de prétexte à ce formidable soulèvement d'impiété dont la religion et la France ont déjà tant souffert, et qui nous menace de maux plus grands encore.

J'ai occupé moi-même la chaire où vous parlez ; j'y ai enseigné, avec l'approbation d'un autre et illustre archevêque, un catholicisme très différent de celui que vous professez.

Je viens vous demander de vouloir bien vous rencontrer avec moi sur un terrain neutre, et que je laisse du reste à votre choix, pour y discuter publiquement les questions qui nous divisent, et tout spécialement la monarchie suprême et infaillible de l'évêque de Rome et la légitimité de l'Inquisition, dont vous venez de vous faire l'apologiste.

Il n'est pas besoin de l'ajouter, je m'engage à n'apporter comme vous dans cette discussion, avec un sincère désir de voir la vérité mise en pleine lumière, que des formes respectueuses et pacifiques.

Vous ne refuserez pas, je l'espère, mon Révérend Père, une conférence proposée dans de telles conditions et dans un tel esprit. Les controversistes catholiques les plus autorisés nous en ont donné l'exemple

dans le passé; les circonstances redoutables où nous nous trouvons nous l'imposent, ce me semble, presque comme un devoir.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mes sentiments distingués.

Signé : HYACINTHE LOYSON,
prêtre.

Le premier mouvement du père Monsabré fut d'accepter la controverse, en indiquant toutefois sa préférence pour une discussion privée, et il répondit à son contradicteur de la manière suivante :

A Monsieur Hyacinthe Loyson.

Paris, 29 mars 1882.
19, rue du Cherche-Midi.

Monsieur,

Si vous pouviez me promettre un auditoire dont les sentiments fussent parfaitement en harmonie avec les formes respectueuses et pacifiques que vous proposez d'apporter dans la discussion, peut-être mes supérieurs me permettraient-ils d'accepter votre convocation. Mais vous êtes trop sensé pour ne pas prévoir que la plus grande partie de ceux qui viendraient assister à une conférence publique où nous serions aux prises y apporteraient des passions qui feraient dégénérer la

discussion en un gros scandale dont la vérité ne profiterait pas.

Pourquoi n'accepteriez-vous pas une conversation discrète et amicale dans laquelle vous me présenteriez vos objections ? J'y répondrais de mon mieux et, s'il m'était impossible de vous convaincre, je pourrais peut-être justifier ma foi par des raisons assez bonnes pour que vous soyez obligé de la respecter.

Vous ne croyez plus ; je crois, et j'espère mourir fidèle à mes croyances. Ce me serait une grande consolation si mes prières pouvaient obtenir de Dieu le retour de votre âme aux convictions qui ont illuminé votre jeunesse.

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments de charité chrétienne avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre frère très compatissant en N.-S.

Signé : Fr. Monsabré,
de l'ordre de Saint-Dominique.

M. Loyson revient alors avec instance sur sa première demande, s'efforçant de calmer les scrupules du P. Monsabré et renouvelant son invitation à un débat public :

Au révérend père Monsabré.

Le 3 avril 1882.

Mon Révérend Père,

Dans l'intérêt de la vérité chrétienne et catholique,

je vous ai proposé une conférence publique dont vous choisiriez vous-même le lieu, et dans laquelle nous nous inspirerions l'un et l'autre des modèles illustres que l'histoire de l'Église nous a transmis. Vous me répondez par un refus basé sur la crainte d'un scandale tout à fait chimérique. Il existe des moyens pour maintenir l'ordre dans les grandes assemblées, j'en ai fait souvent l'expérience, et si vous voulez bien vous entendre avec moi à ce sujet, je me fais fort de tranquilliser vos supérieurs et de vous assurer un auditoire digne d'un aussi grand débat. J'espère donc, mon Révérend Père, que vous reviendrez sur votre décision.

Vous voudrez bien vous souvenir, mon Révérend Père, que les personnalités n'ont point de place dans une discussion courtoise et surtout chrétienne. Elles sont malheureusement dans les habitudes arrogantes de plusieurs des controversistes ultramontains, et vous vous y laissez entraîner vous-même, quand vous m'adressez l'expression d'une compassion que je pourrais vous renvoyer, si je parlais le même langage, et quand vous m'accusez, sans aucune preuve, de « ne plus croire ».

Je n'ai jamais cru à l'infaillibilité du pape, ni aux droits ou aux bienfaits de l'inquisition, qui n'étaient pas des dogmes lorsque je prêchais à Notre-Dame. Mais je crois comme alors, et de toute mon âme, à l'absolue

divinité de Jésus-Christ, à l'inspiration des Écritures canoniques et à l'autorité des traditions qui nous viennent des apôtres. C'est sur ce terrain, le seul qui soit catholique, — vous le reconnaissez comme moi, — que je vous convie à discuter publiquement et loyalement les points qui nous divisent et qui troublent le monde. Je ne vous accuse point de ne plus croire : je prétends seulement que vous vous trompez à votre insu, en mêlant à la foi chrétienne et catholique des doctrines qui lui sont étrangères.

J'attends votre réponse, mon Révérend Père, et je vous renouvelle l'assurance de mes sentiments distingués.

Signé : HYACINTHE LOYSON,
prêtre.

On voit, au ton de cette lettre, que la discussion commence à s'aigrir entre les deux pères et que les personnalités entrent en jeu. Le père Monsabré ne tarde pas, d'ailleurs, à changer d'avis, car dès le lendemain il répond à M. Loyson pour repousser définitivement son offre :

A M. Hyacinthe Loyson.

Paris, 4 avril 1882.

Monsieur,

Contentez-vous du local de vos réunions, où vous avez déjà, je le sais, réfuté mes doctrines; appelez-y

ceux que vous désirez convaincre et cessez de me provoquer à une discussion publique qui, je persiste à le croire, ne serait d'aucun profit pour la vérité. Je me tiens toujours à votre disposition pour les explications que vous voudrez bien me demander sans scandale.

Je n'ai point eu l'intention de vous offenser en vous écrivant, et je vous prie d'oublier ce que vous avez trouvé d'arrogant dans ma précédente lettre.

Que Dieu vous bénisse !

Signé : FR. MONSABRÉ,
de l'ordre de Saint-Dominique.

Il est clair que le père Monsabré a reçu de ses supérieurs l'ordre de se taire et de clore désormais un débat qui ne peut plus avoir de solution publique. Aussi M. Loyson, piqué, vexé, contrarié, écrit-il une dernière lettre qui manque un peu du caractère courtois et prévenant des premières correspondances :

Au révérend père Monsabré.

Le 5 avril 1882.

Mon Révérend Père,

Vous refusez encore une fois, sous prétexte de scandale, la conférence que je vous ai proposée. Permettez-moi de vous dire que, s'il y a scandale, il est tout entier du côté du controversiste qui se dérobe à l'obliga-

tion de rendre raison de sa foi et de son enseignement dans des conditions où ils puissent être sérieusement et utilement contrôlés.

Il ne s'agit point ici de nos personnes, mais de la vérité historique et religieuse.

Je donnerai donc lecture de notre correspondance, dimanche prochain, dans ce que vous appelez « le local de nos réunions », et je laisserai le public, dont je me défie moins que vous, apprécier les singulières apologies d'un passé où l'on emprisonnait et brûlait des adversaires avec lesquels on refuse de discuter aujourd'hui.

Vous m'affirmez n'avoir point eu l'intention de m'offenser dans votre précédente lettre. En tout cas, vous n'y auriez point réussi. Je n'ai point eu de peine à mettre sur le compte d'habitudes inconscientes ce que cette lettre, comme du reste celle que je reçois aujourd'hui, renferme de peu conforme à ce qui se passe d'ordinaire entre gens bien élevés.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, la nouvelle assurance de mes sentiments distingués.

Signé : HYACINTHE LOYSON,
prêtre.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1882

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — La quinzaine a vu surgir une question littéraire qui avait un point de départ assez intéressant pour les amateurs de bibliographie et qui s'est terminée par un simple éclat de rire. M. Louis Ménars a découvert à la Bibliothèque un manuscrit de La Fontaine contenant six fables inédites que notre érudit confrère s'est empressé, dans une dissertation, au premier abord non moins savante que probante, d'attribuer sans discussion à l'illustre fabuliste. Un certain nombre de journaux

ont enregistré sans commentaire cette déclaration publiée d'abord dans la *Nouvelle Revue* et se sont réjouis de l'heureuse découverte; d'autres, moins confiants, l'ont signalée, mais en émettant des doutes ; enfin, un dénicheur plus malin que les autres est venu qui a mis le doigt sur la vérité. Les prétendues fables inconnues de La Fontaine ont été composées par une de ses contemporaines, Mme de Puisaye ; elles ont même été publiées de son vivant; notre fabuliste s'est borné à les corriger de sa main pour être agréable à la grande dame dont il était le commensal. Un autre que M. Ménars aurait été confus, et eût gardé un silence peut-être prudent en présence de cette révélation inattendue. Mais un vrai savant sait toujours se tirer d'affaire, et M. Ménars a publié, en réponse aux allégations que nous venons de dire, un factum en trois colonnes, dans lequel il démontre que si les fables en question ne sont pas de La Fontaine, elles auraient pu être de lui et que rien ne prouve absolument qu'elles soient d'un autre.

Pour nous, qui n'avons ni l'érudition ni la science bibliographique de M. Ménars, nous nous bornerons à dire, après lecture, que les fables qu'il a attribuées à La Fontaine ne sont ni meilleures ni pires que beaucoup d'autres du même fabuliste, lesquelles n'ont pas la popularité des vingt ou trente fables qu'on lit et qu'on apprend tous les jours. Peu importe donc qu'elles soient ou qu'elles ne soient pas l'œuvre de La Fontaine ; la

seule chose vraiment piquante en tout ceci, c'est la déconvenue de M. Ménars, qui prouve que, même en matière de science et de savoir, il ne faut pas toujours s'en fier aux savants.

— Une autre querelle, mais d'un genre différent, bien qu'elle se rattache aussi à la littérature, a amusé en même temps la galerie. Il s'agit de deux tentatives faites par M. Félix Pyat pour reparaître sur la scène avec ses deux drames les plus célèbres, *le Chiffonnier de Paris* et *les Deux Serruriers*. Le trop célèbre socialiste avait porté le premier à la Porte-Saint-Martin, que dirige M. Clèves, le second au Théâtre des Nations, où règne M. Ballande. Lorsqu'il s'est agi de la lecture du *Chiffonnier de Paris* aux artistes de M. Clèves, M. Pyat a émis la prétention de voir son drame joué, non pas dans l'état auquel l'avait ramené la censure lors de sa première représentation, mais bien tel qu'il l'avait écrit. Or, il paraît que ce drame contient des passages inacceptables sous aucun régime, et dont la République ne voudrait pas plus que la Monarchie. Les théories de M. Félix Pyat sont en effet suffisamment connues, et M. Clèves n'a pas cru devoir permettre que ses artistes vinssent, sous prétexte de quelque rénovation sociale dont l'idée est personnelle à l'ancien membre de la Commune, occasionner un gros scandale et des représentations tumultueuses, que d'ailleurs la police eût sans doute défendus. M. Pyat a alors retiré son drame, et il a publié dans les journaux qui

sont à sa dévotion un long mémoire justificatif qui n'a dû convaincre que son imprimeur et lui-même. Au Théâtre des Nations, même mésaventure par suite de difficultés d'ordre identique à la suite desquelles M. Ballande a préféré rendre, ainsi qu'avait fait M. Clèves, *les Deux Serruriers* audit M. Pyat et reprendre un vieux drame de l'ancien répertoire romantique, *la Chambre ardente*, créé jadis par Mlle Georges.

Y avait-il d'ailleurs, à quelque point de vue qu'on puisse se placer, opportunité à remettre à la scène l'un ou l'autre des deux drames de M. Pyat ? Nous ne le croyons pas, d'autant plus que la personnalité littéraire de l'auteur du *Chiffonnier de Paris* et des *Deux Serruriers* n'est vraiment guère plus intéressante aujourd'hui que sa personnalité politique ou sociale.

Académie française. — *Réception de M. Cherbuliez.* — C'est le jeudi 25 mai que l'auteur du *Comte Kostia* est venu prendre séance à l'Académie française où il a été élu en remplacement de M. Dufaure. C'est encore M. Renan qui prononce l'allocution de bienvenue, ce qui nous vaut, à peu de jours de distance, un second discours de ce charmeur admirable. Quant à M. Cherbuliez, il lit dans la perfection, à rendre même M. Legouvé jaloux ; il a bonne tenue et, malgré son inséparable lorgnon, il a suffisamment grand air sous son habit palmé d'académicien.

Le discours de M. Cherbuliez a ceci d'agréable qu'il est rempli d'aperçus pleins d'esprit, et qu'il contient surtout un grand nombre d'anecdotes très bien mises en scène et très finement racontées. On pouvait craindre qu'à propos de l'homme politique austère et grave qu'il venait remplacer, M. Cherbuliez ne se crût obligé de forcer sa note d'ordinaire si remplie d'agrément et d'écrire un discours d'un genre plus sérieux que celui dont ce charmant écrivain a la spécialité. Mais point ! Voici au contraire le Dufaure de l'intimité et de la famille, dans sa maison de campagne, qui nous est présenté avec force détails où se glisse une petite pointe de poésie et même d'émotion ; voici encore de jolies anecdotes sur son enfance, sur ses débuts au barreau, sur la mort de sa femme, et sur je ne sais combien de menus faits dont l'orateur nous offre un peu à bâtons rompus un tableau peint avec les couleurs les plus favorables et même les plus riantes. Le succès de M. Cherbuliez a donc été complet et rarement discours académique a autant intéressé et parfois amusé son auditoire.

Avec M. Renan le ton s'élève davantage et la grande politique reprend ses droits. L'auteur de la *Vie de Jésus* complète, dans son remarquable discours, l'allocution biographique de M. Cherbuliez. Il ne néglige pas non plus certains faits caractéristiques de la vie de Dufaure, qui touchent aussi à l'anecdote, mais il les entoure de commentaires empruntés aux traits principaux de la car-

rière publique de l'ancien ministre de tant de régimes qui a su garder avec tous une égale fierté et une constante indépendance. Et à propos de la politique contemporaine, qui intervient forcément dans son discours, en raison des derniers passages de M. Dufaure aux affaires depuis 1870, M. Renan ne se gêne pas pour dire son mot et son opinion en ces matières brûlantes et pleines d'actualité. Cette partie de son discours a produit une vive impression dans cette assemblée de l'Institut toujours un peu frondeuse, et elle donnera certainement lieu dans la presse à de curieuses discussions dont l'immense talent de M. Renan, à quelque point de vue qu'on puisse se placer, n'aura pas à souffrir.

RACHEL D'APRÈS SA CORRESPONDANCE. — M. G. d'Heylli publiera le mois prochain, sous ce titre, un volume dans lequel il a résumé, à l'aide des lettres les plus remarquables qui composent la correspondance de Rachel, la vie de famille en même temps que la glorieuse carrière artistique de cette illustre tragédienne; il a divisé cette correspondance en la rattachant aux phases si diverses de cette grande existence et en accompagnant chacun des chapitres où figurent les lettres de Rachel d'un texte sommaire explicatif destiné à en faciliter et, en quelque sorte, à en éclairer la lecture.

Cette publication, faite à la Librairie des Bibliophiles,

formera un grand volume in-8° imprimé sur papier vélin et orné de quatre gravures à l'eau-forte reproduisant autant de portraits inédits de Rachel [1]. Le *fac-similé* d'une lettre, également inédite, de la tragédienne et qui n'a pas moins de quatre pages, sera joint au volume. Voici le texte de cette lettre, dont M. G. d'Heylli doit la communication à Mme Dinah-Félix, la plus jeune sœur de Rachel, sociétaire de la Comédie-Française :

A sa sœur Rébecca Félix

Vienne (Autriche), 2 octobre 1850.

Chère et bien aimable Rebec,

Votre cœur, votre style et votre esprit sont si charmants dans la lettre que je reçois de vous ce 2 octobre, que sans perdre de temps je me mets à mon bureau pour vous répondre de la bonne façon... Mais j'oubliais que je joue ce soir *Adrienne*, qu'il est quatre heures et que mon dîner va me réclamer. Donc, à ce soir, après le spectacle, bien seule chez moi je vous écrirai tout à l'aise et aussi longuement que cela vous est agréable.

Quel succès, quels rappels, quel monde!!! Et cependant je jouais pour la seconde fois *Adrienne Lecouvreur* devant le public viennois, et voilà qu'on m'a annoncé qu'il fallait répé-

1. Il a été fait des tirages à part sur papier vergé et sur wathman, avec doubles et triples exemplaires des portraits.

ter cet ouvrage pas plus tard que demain pour satisfaire la curiosité d'un public enthousiaste. Mes succès en Autriche auront dépassé tous ceux que j'ai eus depuis que je suis dans la carrière. Femme et tragédienne se disputent les honneurs. Quand je ne joue pas, je suis fêtée, les plus grands personnages, les plus nobles dames, me promènent, me choient. Avant-hier j'ai été dîner à un des palais de l'Empereur ; les voitures de S. M. Impériale nous ont promenés dans le parc en attendant le dîner. Raphaël a eu la permission de pêcher dans le lac où l'Empereur seul pêche ; aussi a-t-il attrapé trois carpes monstres ; je pensais au *Saouze oune cisse* de maman, mais le cuisinier de la Cour ignorait ce fricot et j'en suis restée là avec mon désir. Je ne te parlerai pas du dîner, et puis de la promenade charmante, parce qu'il y a de certaines choses qui peuvent être senties, mais que la plume sait difficilement rendre et tracer ; à neuf heures nous étions rentrés en ville et à dix heures je me reposais dans un assez bon lit de ma fatigue de la journée. Demain le grand chambellan doit nous montrer les trésors de la couronne, tels que les pierreries et couronnes...

A propos de couronnes, je crois que ces bons Viennois m'en préparent une assez chiquée. Seulement on me dit qu'elle ne pourra être terminée d'ici mon départ. C'est donc à Munich ou à Paris que je la recevrai..., si je la reçois. N'en parle pas encore, car rien n'est fâcheux comme d'annoncer une chose qui peut ne pas se réaliser. Mais laissons tous ces honneurs de l'artiste pour entrer plus avant dans le cœur humain, c'est à-dire le cœur de la mère de famille. Non, je ne puis t'exprimer comme j'ai été heureuse, en lisant et en relisant la charmante petite scène, soi-disant conversation, de mes deux fils : Raphaël et Dinah. à qui j'ai lu ta lettre, ont pleuré comme des veaux... qui pleurent.

Il me reste encore trois représentations à donner sur le théâtre de Vienne ; quand tu recevras cette lettre, sans doute

je serai sur la route de Munich, ou bien près de mon départ, car ma lettre ne pourra plus partir que demain 3 octobre, et je crois que la poste met quatre jours, et notre départ est fixé au 7 octobre. Je commencerai le 12 mes représentations à Munich ; si, comme on présume, je donne six tragédies dans cette ville, cela nous conduira jusqu'au 22, et alors nous serons bien près de nous embrasser.

Quel bonheur de serrer dans mes bras mon doux Alexandre que je n'aurai pas embrassé depuis quatre longs et éternels mois !..

Nos santés sont aussi bonnes que tu peux le désirer ; quant à la mienne, j'en suis étonnée ; pas la moindre petite douleur depuis mon entrée en Autriche, et cependant c'est le Nord, et il ne fait pas tous les jours chaud maintenant. Je suis vraiment attristée de l'ennui qu'éprouve cette pauvre Lia, car je la voudrais voir heureuse, cette pauvre enfant, elle a du talent dans le *vendre*, comme on dit, et il ne lui faut qu'un théâtre pour la faire complètement heureuse ; mais cela sera bientôt, j'espère. En tout cas, je l'engagerais bien volontiers, moi, pour mon congé prochain, *très prochain*, et qui durera le moins *quinze mois*... Chut encore !

Mille baisers pour ceux qui m'aiment ; prends-en ta bonne part, car je compte sur ton affection.

RACHEL.

ORDRE D'EXÉCUTION DE BAILLY.— Un amateur, auquel notre *Gazette* doit déjà d'intéressantes communications, nous envoie un document historique des plus curieux : c'est l'ordre d'exécution de Bailly, l'ancien maire de Paris, ordre dont toutes les parties manuscrites sont de la main même de Fouquier-Tinville qui l'a également

signé. L'adresse de ce document constate qu'il a été envoyé au bourreau de Paris, qui était alors l'un des fameux Sanson, le même qui avait déjà exécuté Louis XVI.

Voici le *fac-similé* de cette adresse :

A Lexecuteur des
Jugemens Criminels
Rue St Jean

Nous reproduisons ci-après l'ordre même de l'exécution absolument conforme à son original et de dimension presque identique, cet ordre étant libellé sur un papier qui est à peu près de la grandeur d'une page de notre *Gazette :*

21 Brumaire

TRIBUNAL CRIMINEL

Révolutionnaire établi par la Loi du 10 mars 1793, l'an 2e de la République.

L'exécuteur des Jugemens criminels ne fera faute de se rendre Demain 21 du mois Brumaire ~~1793~~, à la Maison de Justice pour y mettre à exécution le jugement qui condamne Jean Silvain Bailly. ex maire de Paris

à la peine de Mort

l'exécution aura lieu à onze heures du Matin sur la place de L'esplanade entre le Champ de Mars et La Rivière de Seine

l'Accusateur public.

A. Q. Fouquier

Au Tribunal ce 20 ~~...~~ Brumaire de l'an 2

L'on suivra la route ordinaire c'est a dire par la rue St honnoré et le pont de la revolution

Correspondance de George Sand. — On vient d'en publier le premier volume qui s'étend de 1812 à 1836. Ce dont Mme Sand parle dans les lettres qu'il contient est déjà bien loin de nous, et par conséquent nous prendrons plus de plaisir et d'intérêt à la lecture des volumes suivants. Les opinions de Mme Sand sur certains hommes et sur certaines choses se seront sans doute modifiées d'un volume à l'autre. Ainsi a-t-elle toujours pensé jusqu'à la fin ce qu'elle écrivait de Sainte-Beuve en 1836 ?

« Je ne comprends rien à Sainte-Beuve. Je l'ai aimé *fraternellement.* Il a passé sa vie à me vexer, à me grogner, à m'épiloguer et à me soupçonner ; si bien que j'ai fini par l'envoyer au diable. Il s'est fâché, et nous sommes brouillés, à ce qu'il paraît. Je crois qu'il ne se doute pas de ce que c'est que l'amitié, et qu'il a, en revanche, une profonde connaissance de l'amour de soi-même, pour ne pas dire de *soi seul.* »

Voici encore ce qu'elle disait de Lamartine et de son poème de *Jocelyn*, dans la même année :

« *Jocelyn* est, en somme, un mauvais ouvrage. Pensées communes, sentiments faux, style lâché, vers plats et diffus, sujet rebattu, personnages traînant partout, affectation jointe à la négligence; mais, au milieu de tout

cela, il y a des pages et des chapitres qui n'existent dans aucune langue et que j'ai relus jusqu'à sept fois de suite en pleurant comme un âne. Ces endroits sont faciles à noter : ce sont tous ceux qui ont rapport au sentiment *théosophique*, comme disent les phrénologues. Là, le poète est sublime ; la description, souvent diffuse, vague et trop chatoyante, est, en certains endroits, délicieuse. En somme, il est fâcheux que Lamartine ait fait *Jocelyn*, et il est heureux pour l'éditeur que *Jocelyn* ait été fait par Lamartine.

« J'ai fait connaissance avec lui. Il a été très bon pour moi. Nous avons fumé ensemble dans un salon qui est extrêmement bonne compagnie, mais où on me passe tous mes caprices ; il m'a donné de bon tabac et de mauvais vers. Je l'ai trouvé excellent homme, un peu maniéré et très vaniteux. »

Dans la même lettre, elle juge ainsi le célèbre Berryer :

« J'ai fait aussi connaissance avec Berryer, qui m'a semblé beaucoup meilleur garçon, plus simple et plus franc, mais pas assez sérieux pour moi ; car je suis très sérieuse, malgré moi et sans qu'il y paraisse. »

Dans une autre lettre, adressée à M. Adolphe Guéroult, elle se plaint d'une manière assez vive de la façon dont

il l'avait traitée à propos de son attitude et de sa tenue :

« Cette page de votre lettre est absurde et tout à fait inconvenante, lui écrit-elle le 6 mai 1835, personne ne doit m'ecrire ainsi... »

Ce passage assez énigmatique de la *Correspondance* a été éclairci par la publication faite ces jours derniers dans *le Temps* par M. Georges Guéroult de la lettre de son père à laquelle répondait celle de Mme Sand, et dont voici le principal et le plus curieux passage :

6 mai 1835.

..... Quand vous portez le costume de votre sexe, j'éprouve près de vous une sorte de respect, car comme femme vous avez souffert assez noblement pour le mériter. En homme, vous êtes gentille, vous êtes un joli page qu'on a envie d'embrasser pour ses beaux yeux, mais il y a là-dessous quelque chose où perce le travestissement, l'espièglerie de carnaval. En homme, je ne vous prends nullement au sérieux. Voyez, en effet, ma bonne amie, vous voulez déserter votre sexe, parce que vous avez souffert comme femme; qu'arrivera-t-il si votre esprit vous rend supérieure à la plupart des hommes? Votre corps, votre caractère, qui est tout féminin (sauf la force), vous défendront toujours d'atteindre, comme homme, au rang où vous avez droit, et vous avez beau parler désintéressement, vous en souffrirez, car nous avons tous besoin de salaire après le travail.

Le bonheur n'est jamais qu'un salaire, fût-ce celui du paradis chrétien, et il n'y a que Dieu qui puisse donner toujours sans jamais recevoir. Je ne parle pas ici de votre cœur, qui est bien certainement la meilleure pièce de toute votre personne et qui vous fera payer cher cette désertion impossible.

Comme toutes les femmes, les considérations générales ne peuvent vous satisfaire ; il vous faut trouver un homme en qui vous puissiez aimer tout ce que le monde a de beau et de grand, et qui soit pour vous le type et le résumé de toute beauté. Cherchez-le, appelez-le, mais n'entreprenez pas de vous en passer, de vous faire homme vous-même, car vous perdriez le caractère de votre sexe, sans pouvoir revêtir celui de l'autre, vous péririez entre deux.

Adieu, à bientôt.

Je vous serre tendrement la main.

AD. GUÉROULT.

Il y aurait de bien jolis extraits à faire de cette *correspondance* un peu touffue, témoin les deux suivants.

Dans une lettre à un M. Caron, elle lui raconte très finement les cancans et les susceptibilités de la petite sous-préfecture qu'elle habitait peu après son mariage :

« Vous savez qu'il y a à La Châtre sept ou huit sociétés qui ne se mêlent point. Vous savez que Périgny et moi, qui avons la prétention d'être *philosophes*, nous invitons tout le monde. Moi, je ne reçois pas cette année, mais, lui, il a commencé. La première soirée s'est assez bien passée, moyennant que les plus huppées ont été stupéfaites de surprise en se voyant *amalgamées* avec ce qu'elles appellent de la canaille, quoique cette canaille les vaille et plus. »

Des fêtes de ce genre devinrent bientôt impossibles

par suite de toutes ces susceptibilités locales, et madame Sand ne trouva rien de mieux que de tourner en couplets la déconvenue dont elles avaient été l'objet. Inutile de dire que Périgny en eut tout d'abord connaissance et fut le premier à en rire. C'était à lui de ne pas engager tout le monde. Ce détail est nécessaire pour bien comprendre la complainte imaginée par Mme Sand :

Habitants de La Châtre,
Nobles, bourgeois, vilains,
D'un petit gentillâtre
Apprenez les dédains.
Ce jeune homme, égaré par la philosophie,
Oubliant, dans sa déraison,
Les usages et le bon ton,
Vexe la bourgeoisie.

Juges et militaires,
Médecins, avocats,
Chirurgiens et notaires,
Chacun prend ses ébats.
On entendit pourtant plus d'une grande dame,
Pinçant la lèvre et clignant l'œil,
Murmurer dans son noble orgueil :
« Voyez quel amalgame ! »

Quand finit ce supplice,
Chaque dame aussitôt
Demande sa pelisse,
Sa bonne et son falot.
Et toutes en sortant se disaient dans la rue,
En retroussant leur falbala :

« Jamais on ne me reprendra
En pareille cohue. »

La semaine suivante
Le punch est préparé,
La maîtresse est brillante,
Le salon est ciré.
Il vint trois invités de chétive encolure.
Dans la ville on disait : « Bravo !
On donne un bal *incognito*
A la sous-préfecture. »

Finissons par le charmant portrait d'une vieille femme si pittoresquement décrit dans une de ses lettres par la meilleure plume de l'auteur de la *Mare au Diable :*

« Vous rappelez-vous Marie Guillard, cette vieille et laide bonne femme, qui, après avoir été longtemps ici, s'était mariée avec un vieillard borgne? Au bout d'une vingtaine d'années de mariage, elle a enterré son mari et placé sa fille, qui est assez jolie, et, étant redevenue *célibataire,* elle est rentrée à notre service. Elle a repris le soin de ses vaches et de ses poules (qui ne sont pas tout à fait les mêmes qu'elle soignait il y a vingt ans).

« C'est la plus drôle de vieille qui soit au monde. Active, laborieuse, propre et fidèle, mais grognon au delà de ce qu'on peut imaginer. Elle grogne le jour, et je crois aussi la nuit en dormant. Elle grogne en faisant du

beurre, elle grogne en faisant manger ses poules, elle grogne en mangeant même. Elle grogne les autres, et, quand elle est seule, elle se grogne. Je ne la rencontre jamais sans lui demander comment va la grognerie, et elle ne grogne que de plus belle. Elle vous impatienterait bien, et moi tout autant si son service la tenait plus près de moi. Aussi je ne vous la propose pas; rien que sa figure vous rendrait malade. Au reste elle n'est pas plus laide qu'elle ne l'était dans sa jeunesse; c'est une de ces figures qui ne changent pas, malheureusement pour elles. »

Théatres. — La Comédie-Française nous a donné coup sur coup trois pièces dont aucune n'était nouvelle, bien que deux d'entre elles fussent jouées pour la première fois à la rue de Richelieu.

L'une, *Service en campagne*, petite saynète en un acte et en vers, a pour auteur M. Philippe de Massa, ancien officier de l'armée, et avait d'abord été représentée au cercle de la place Vendôme par les mêmes artistes qui l'interprètent aujourd'hui chez M. Perrin. Ce n'est là, en somme, qu'une jolie bluette de salon, qui a dû surtout son succès à sa merveilleuse interprétation par Mmes Reichemberg, Broisat, Kalb, MM. Worms, Laroche et Paul Reney.

Il en a été un peu de même d'une sorte de comédie en trois tableaux de M. Octave Feuillet, *les Portraits de*

la marquise, qui n'a pas semblé suffisamment digne de la plume autorisée qui l'a signée. Ce pastiche, ainsi que l'affiche l'intitule, date de Louis XV et de Marivaux; il a été représenté pour la première fois pendant le dernier empire, aux soirées de l'Impératrice à Compiègne, et récemment à une matinée dramatique du Trocadéro. Cela est un peu mièvre, légèrement prétentieux et d'un style mou et incolore qui est loin de valoir le Feuillet, même ordinaire. Mais Worms, Coquelin cadet, Baillet, Mmes Reichemberg et Barretta font, grâce à leur talent, écouter sans trop d'ennui ces trois petits tableaux quelque peu glacés.

Le même soir (20 mai), la Comédie reprenait la pièce la plus connue de Samson, *la Famille Poisson*, qui fut représentée pour la première fois le 15 décembre 1845. Elle était alors jouée d'une manière incomparable. Reprise en 1854, le 18 juillet, pour les débuts de Saint-Germain, elle fut encore représentée avec un certain éclat. Aujourd'hui, à part Thiron, l'interprétation est médiocre et la pièce ne porte plus comme autrefois. Voici sa distribution aux trois époques que nous venons d'indiquer :

		1845	1854	1882
Raymond.	MM.	PROVOST.	PROVOST.	THIRON.
Paul.		SAMSON.	MONROSE.	LELOIR.
Arnould.		REGNIER.	ST-GERMAIN.	FÉRAUDY.
Marianne.	Mmes	A. BROHAN.	BONVAL.	KALB.

VARIA. — *Lettres inédites de Murger.* — « J'ai là, nous dit Claretie dans une de ses chroniques du *Temps*, quelques lettres inédites écrites par Murger à un directeur de journal qui lui demandait un roman. Il l'avait promis, ce roman, et il voulait, sur certains points, le rendre aristocratique.

« Il l'envoyait bribe par bribe. Mais il l'a dit lui-même : il y a des années où l'on n'est pas en train !

« Mille prétextes naissaient pour ne pas travailler. Tantôt il faisait trop froid, la plume ne tenait pas aux doigts ; tantôt il faisait trop chaud, les doigts glissaient sur la plume...

« Et puis l'ouverture de la chasse !

« Mais mon port d'armes est expiré d'hier, et je ne l'ai pas renouvelé, » écrivait Murger.

Sans compter « le *cap du terme* à doubler ! — Et d'autres créances impératives, ajoutait Murger, car je continue à enrichir la régie de papier timbré. »

« Enfin, décidé à *bûcher,* il met à la poste cette lettre :

Marlotte (près Fontainebleau).

Mon cher ami,

Voici encore quelques colonnes. Hélas! mon roman pousse tardivement, comme un fruit de serre chaude... Chaude est le mot, car nous avons ici une température qui détruit tous les calculs des savants et qui m'oblige, toutes les demi-heures, à

mettre une rallonge à mon thermomètre. Vous qui avez été au Groënland, si vous avez rapporté un morceau du climat, envoyez-le-moi donc.

Envoyez-moi aussi des épreuves et surtout les pages que je vous ai demandées. Et dites-moi s'il n'y a pas de fautes choquantes contre les usages du monde que je peins un peu par à peu près.

Je ne vous quitte pas plus que ne le font mes créanciers, dont la floraison a été magnifique cette année.

Une autre fois, le malheureux, fort tourmenté, tracassé, peu en veine de labeur, écrit :

Je vous envoie le chétif total d'une semaine de travail continu, à dix heures par jour. J'ai dû redémolir tout mon second feuilleton...Je crains d'avoir fait une étude plutôt qu'un roman, et tout cela me paraît bien longuet... Votre fusil est en très bonne santé, il m'arrive de chez l'armurier, et je le garde encore pour me brûler la cervelle si vous n'êtes pas satisfait.

Amitiés,

H. M.

Mme Adam, Talma et le duc d'Aumale. — Le *Paris-Journal*, rendant compte du dernier dîner mensuel de la Société des amis des livres, nous donne le nom des illustres convives de ce banquet auquel assistaient, entre autres, Mme Edmond Adam, placée à la droite du duc d'Aumale. Chacun ayant rappelé quelque souvenir historique ou littéraire, le duc d'Aumale, quand ce fut son tour, raconta la curieuse anecdote suivante, à propos de Talma dont un des convives avait parlé :

« Je ne l'ai pas connu, dit le duc, et c'est là un regret. Je me rappelle cependant l'avoir vu ; mais quel souvenir aurais-je pu en garder ? J'avais dix-huit mois.

« C'était en 1824, quelque temps avant la mort du grand artiste. Talma jouait *Manlius*. Mon père, enthousiaste de son talent, assistait à chacune de ses représentations. En ce temps, notre famille, propriétaire du Palais-Royal, possédait une entrée spéciale sur le théâtre, et une petite antichambre séparait nos appartements de notre loge.

« Ma mère, ce soir-là, accompagnait mon père ; il lui prit la fantaisie de m'emmener. J'assistai à la représentation à demi endormi dans les bras de ma nourrice, et il paraît qu'à certain moment je jetai les yeux sur la scène.

« On en était au passage où Manlius écoute la lecture d'une lettre : à mesure que cette lecture s'avançait, la physionomie de Talma prenait une expression plus terrible ; enfin il lança le *Qu'en dis-tu ?* qui a fait en ce temps-là courir tout Paris à la Comédie-Française. En voyant ses traits contractés et ses yeux injectés de sang, j'eus une peur atroce, je jetai un cri, paraît-il, et me mis à pleurer de toutes mes forces.

« Le résultat de ce désespoir ne se fit pas longtemps attendre ; le parterre et l'orchestre se levèrent et protestèrent de la plus énergique façon contre cette intro-

duction d'un enfant à la mamelle dans une salle aussi sérieuse que celle où je me trouvais. Mon père, devant ces protestations, se mit à sourire, et dit à ma nourrice : « Emportez et couchez-le. » Ce qui fut fait aussitôt.

« Voilà comment j'ai vu Talma. »

About et Sarcey collaborateurs. — Ces deux inséparables, qui ont débuté par la littérature dans *l'Opinion nationale* et qui se retrouvent aujourd'hui toujours inséparables, après plus de vingt années, dans *le XIXe Siècle*, ont un jour collaboré à un vaudeville qui a été représenté avec un certain succès au Gymnase sous le titre de *Risette ou les Millions de la mansarde* (8 août 1859). Voici, d'après *le Voltaire*, l'histoire de cette collaboration :

« Sarcey, en villégiature chez About, se demandant encore s'il ferait du roman, — il avait commencé déjà *Étienne Morel*, publié il y a quatre ans, — du théâtre ou de la critique. Sarcey s'était senti inspiré sous les ombrages de Saverne au point de faire *Risette ou les Millions de la mansarde*.

« Tiens, lis-moi ça, dit Sarcey.

— Eh! eh! s'écrie About tout en suivant de l'œil les manigances d'Antonin aux prises avec Évelina et Risette, mais c'est très amusant ta machine, sais-tu? Seulement...

— Seulement quoi ?

— Attends ! »

Et, saisissant une plume au débotté, About s'attache au dialogue, — je tiens ces détails de Sarcey lui-même, qui les conte avec sa bonhomie, — y pique son esprit à lui, le pomponne, le bichonne comme une marquise de Voltaire, le farde et le poudre. Puis, rencontrant une page blanche :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça c'est pour une chanson ! »

Et sur l'heure, encore en tenue de voyage, About improvise cette fraîche chanson de Risette mise en musique par Couder :

Jusqu'à l'âge de seize ans
J'ai chiffonné des rubans
Pour les autres ;
J'ai couronné d'un bonnet
Plus d'un front qui ne valait
Pas les nôtres !...

Littérature industrielle. — Notre ami Claretie a publié ces jours-ci dans *le Temps* la curieuse pièce qui suit, et dont il serait vraiment dommage de priver nos lecteurs :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je viens d'apporter à Paris, pour y être vendus, trois tableaux remarquables de maîtres anciens :

1° TITIEN. — *Portrait de l'empereur Charles-Quint.* Ce portrait est d'une grande beauté d'exécution, d'une vigueur et d'un fini remarquables.

2° LANCRET. — L'*Éducation du jeune Bacchus par les Nymphes,* toile d'une beauté et d'une grâce admirables.

3° BOUCHER. — La *Leçon de flûte*, sujet très gracieux et très convenable. On remarquera comme l'artiste a su donner à la bergère une grâce ingénue.

MM. les artistes, amateurs et collectionneurs pourront constater la valeur artistique de ces œuvres.

Artiste bordelais venu à Paris pour prendre quelques commandes chez un marchand de tableaux de cette ville, si vous désirez également me faire quelques commandes, faites-le-moi savoir et je m'entendrai avec vous pour cela.

Je fais le paysage avec cours d'eau, animaux, vues des Alpes ou des Pyrénées, fermes, chaumières, vues et monuments (en France ou en Italie). Mon genre de peinture est clair, brillant et lumineux, à moins que vous ne désiriez un clair de lune avec reflets dans une rivière, genre Lantara.

EUGÈNE COMBÈS,
Artiste peintre-architecte.

Porte Dijeaux. — Bordeaux.

Les Péchés capitaux. — Charles Flor, le chroniqueur du *National*, sans être le *laudator temporis acti*, recon-

naît que nos pères avaient du bon, et qu'ils excellaient surtout dans la façon de nommer galamment les choses les plus épicées. Il cite, à ce propos, d'après les chroniqueurs du temps, le marquis de Chauvelin qui, sollicité par sept charmantes femmes de leur improviser des vers, feignit de montrer d'abord quelque embarras.

— Si vous étiez trois, dit-il, je vous comparerais aux Grâces; si vous étiez neuf, je vous comparerais aux Muses; mais vous êtes sept, je ne puis que vous comparer aux sept péchés capitaux... Voyez si cela vous convient.

Les curieuses consentirent.

Les péchés furent tirés au sort, et, le tirage terminé, Chauvelin adressa à chacune d'elles un quatrain conforme au péché qui lui était échu.

A Mme DE MIREPOIX : *la Luxure.*

Dût-il vous en coûter quelque peu d'innocence,
Un si joli péché doit-il vous alarmer?
Vous savez trop le faire aimer
Pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

A Mme DE CHAUVELIN : *la Gourmandise.*

En songeant à votre péché,
En vous voyant les traits d'un ange,
En vérité, je suis fâché
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

A Mme de Surgères : *l'Avarice.*

Quoique votre péché paraisse un peu bizarre,
Si vous vouliez, il deviendrait le mien :
Iris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serais avare.

A Mme de Courteilles : *la Colère.*

Sans vous défendre la colère,
Je vous obligerais, Chloris, d'y renoncer :
Il ne vous sera plus permis de l'exercer
Que contre ceux à qui vous n'avez pas su plaire.

A Mme de Maulevrier : *l'Orgueil.*

L'orgueil vous doit un changement bien doux.
Jadis, il passait pour un vice ;
Depuis qu'il a le bonheur d'être à vous
On le prendrait pour la justice.

A Mlle de Circé : *la Paresse.*

A la langueur vous pouvez vous livrer,
Iris, lorsqu'on est sûr de plaire,
On fait bien de se reposer ;
Il ne reste plus rien à faire.

A Mme d'Agénois : *l'Envie.*

Peut-être je suis indulgent ;
Mais à votre péché, Thémire, je fais grâce :
Ne faut-il pas que je vous passe
Ce que j'éprouve en vous voyant ?

Il est vrai qu'après cela on ne peut s'empêcher de s'écrier :

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

L'Amour aveugle. — On sait que l'Amour est aveugle. Est-ce pour lui ressembler davantage qu'une jeune veuve dont un de nos confrères nous raconte l'histoire était allée se faire inscrire sous un faux nom chez un agent matrimonial, en s'annonçant comme douée de six millions de fortune, mais affligée de cécité ? Vous allez voir ce qu'il en arriva.

Cette fausse cécité n'écarta pas les chasseurs de dot, qui se présentèrent en masse.

La jeune veuve put alors étudier les documents masculins les plus singuliers. Ces messieurs, pour la plupart, ne se soumettaient à aucune gêne extérieure. Beaucoup étaient mis comme des voleurs ; il y en avait un qui chiquait et qui crachait sur le tapis ; un autre causait, les bottes étalées sur le canapé ; un autre encore buvait de temps en temps du *dur* dans une petite fiole qu'il portait sur lui. Mais, chose curieuse, tous parlaient avec respect et avec des expressions très choisies.

La jeune femme cessa ses expériences le jour où elle vit un prétendant glisser dans sa poche, et encore en le lui montrant avec une grimace cynique, un bijou qu'elle avait laissé sur la cheminée.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un monsieur entre chez un pâtissier et achète une douzaine de biscuits à la cuiller.

La demoiselle de comptoir lui remet le paquet, et lui fait son plus gracieux sourire :

« Avec ça, monsieur ?

— Avec ça? Hé, mon Dieu! je vais me faire une bonne petite trempette! » (*Clairon.*)

On prouve à un individu affublé d'une foule de titres que ses aïeux ne figuraient pas aux croisades.

« Ça ne m'étonne pas, répond-il tranquillement, mes aïeux étaient protestants. » (*Triboulet.*)

Raconté par Aurélien Scholl :

On venait d'enterrer Meyerbeer.

Auber revenait songeur, appuyé sur le bras d'Alphonse Royer.

« Ce pauvre Meyerbeer ! disait Royer.

— Oui, murmura Auber, c'est le tour de Rossini maintenant ! » (*Événement.*)

A la correctionnelle :

« Accusé, votre âge ?

— Je ferai respectueusement remarquer à mon juge que généralement on demande le nom d'abord.

— Taisez-vous et répondez. »

L'accusé se rasseyant avec une indignation très légitime :

« A-t-on vu ! Je n'ai jamais été présidé comme ça. »

~~~~~~

X..., ancien bohème, qui a fait, il y a quelques mois, un héritage important, rencontre hier sur le boulevard un vieux camarade.

Celui-ci félicite chaudement le nouveau Crésus.

« Sans doute, répond X..., il est agréable d'avoir de la fortune... Et veux-tu savoir l'avantage que j'apprécie le plus? C'est que maintenant je suis aimé pour moi-même!...» (*Gaulois.*)

~~~~~~

A la correctionnelle :

On amène, entre deux gardes municipaux, un individu qui a été ramassé ivre-mort dans la rue.

Le président, qui le reconnaît pour un habitué, prend son air le plus sévère.

« Comment, toujours vous? Qu'est-ce qui vous amène encore ici?

— Mon président, c'est les municipaux. »

(*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — Notre confrère Henri de Lapommeraye vient d'être élu président de l'association philotechnique par l'assemblée générale des professeurs, bien qu'il n'eût pas posé sa candidature. Cette célèbre association, qui a pour but l'enseignement gratuit par des cours populaires des classes pauvres et laborieuses, date déjà de 1830. Lapommeraye en est le dixième président ; voici les noms de ceux auxquels il succède : Duc de Choiseul-Praslin (1830) ; V. de Tracy (1840); Larabit (1848); Bourdon (1850); Perdonnet (1854); Martelet (1857); J.-B. Dumas (1868); Laurent Pichat (1868) et de Freycinet (1881).

— Le Vaudeville vient de donner sous le titre de *Un Mari malgré lui* une jolie petite comédie en un acte de MM. E. Nus et F. de Courcy. Le sujet n'en est peut-être pas très neuf, mais les détails sont charmants et très spirituellement modernisés: M. Ad. Dupuis et Mlle Legault jouent avec beaucoup d'entrain cet amusant lever de rideau.

Au Palais-Royal, une comédie en 4 actes de MM. Granger et V. Bernard, *la Brebis égarée*, n'a que médiocrement réussi, bien qu'elle soit jouée par la tête de la troupe. Les deux directeurs de ce spectacle bouffon sont en train de perdre en détail les gros produits de *Divorçons !* dont nous leur souhaitons de trouver au plus vite le pendant.

NÉCROLOGIE. — Nous avons à mentionner une perte bien sensible que vient de faire l'agriculture française. Le directeur de notre première école pratique d'agriculture, à Grignon, M. Charles-Florent Dutertre, est mort subitement le mardi 16 mai dans sa cinquante-quatrième année. Il sortait d'une famille où le goût de l'agriculture était en quelque sorte héréditaire. En 1847 il entrait à Grignon comme élève, et il y revenait en mars 1871 comme directeur, après avoir successivement dirigé et créé les bergeries de Montcavrel et du Haut-Tingry.

— On annonce aussi la mort de M. Guessard, membre

de l'Institut, à l'âge de 68 ans, et auteur d'une *Grammaire provençale au moyen âge* qui lui avait valu son admission à l'Académie des inscriptions.

— Le peintre Charles Lefebvre vient de mourir à 77 ans. Il était élève de Gros et d'Abel de Pujol et avait exposé pour la première fois en 1827.

— L'un des fondateurs du *Charivari*, le journaliste F.-T. Claudon, est mort à 80 ans. En 1848, bien que simple publiciste de travaux artistiques ou fantaisistes, il fut un moment nommé par Ledru-Rollin, commissaire du gouvernement à Langres.

— Jean Wallon, l'ami de Murger, celui-là même qu'il a peint dans sa *Vie de bohème* sous le nom de Colline, vient de mourir à l'âge de 61 ans seulement. Il a surtout publié des articles et des brochures d'économie sociale ou politique et des dissertations religieuses.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1882

SOMMAIRE.

LA QUINZAINE. — La mort de Garibaldi et l'apparition d'un drame inédit de Victor Hugo ont vivement occupé l'attention publique pendant la quinzaine, et l'intérêt qu'inspirent à divers points de vue ces deux grands faits, d'un ordre d'ailleurs si différent, aura une longue et retentissante durée. Garibaldi était le dernier survivant des fondateurs de l'unité italienne : Cavour, Mazzini et Victor-Emmanuel l'avaient successivement

précédé dans la tombe. Le héros, d'autres disent l'aventurier italien, est mort le 2 de ce mois, dans son île de Caprera, toute voisine de cette île d'Elbe qui est si pleine encore du grand nom d'un guerrier bien autrement fameux que Garibaldi et qui devait s'en aller mourir prisonnier dans une autre île moins riante et moins ensoleillée que ce petit coin de terre dont le général italien avait la propriété, et dont il avait fait depuis si longtemps sa définitive résidence.

Il y a dans l'existence de Garibaldi deux phases, ou, pour parler plus exactement, deux parties bien distinctes qu'il ne faut pas confondre, dans l'intérêt même de sa mémoire : il y a la phase militaire et la phase politique. La première eût peut-être beaucoup gagné à n'avoir jamais eu la seconde comme corollaire. En effet, Garibaldi réalisait admirablement le type du plus parfait *condottiere*. Avec lui s'éteint le dernier représentant de cette race de capitaines hardis, aventureux et braves, qui remplit l'histoire des républiques italiennes durant tout le moyen âge et une partie de la Renaissance. Mais, à l'encontre de ses devanciers, l'*eroe dei due mondi*, ainsi que le désignait l'enthousiasme de ses compatriotes, ne mit pas son épée au service de toutes les causes. A travers de trop nombreuses défaillances, il s'inspira, dans la période de sa vie consacrée aux luttes nationales, d'une conception patriotique grandiose qui lui valut l'estime de tous les partisans, sans distinction

de nationalité, de l'unité italienne. La vérité est, en somme, que c'est bien à Garibaldi que l'Italie doit d'être *une* aujourd'hui, et, à ce titre, son nom mérite de survivre à jamais dans la mémoire de ses compatriotes.

Quant à l'homme politique, il est, chez Garibaldi, très inférieur à l'homme d'action et d'épée. Il fut inconstant, versatile même dans ses opinions, tantôt monarchiste, tantôt républicain, passant de l'un à l'autre drapeau selon sa fantaisie du moment et le plus souvent en raison de sa haine du clergé et des répugnances insurmontables que lui inspirait le pouvoir temporel du pape. Il subordonnait tout à cette haine qui était tournée chez lui à la manie, et la vue d'une robe noire lui causait jusqu'à des accès de fureur.

On a réédité, à propos de la mort de Garibaldi, plusieurs lettres écrites récemment par lui, et dans lesquelles il traite assez mal la France et les Français au profit de l'Allemagne et des Allemands. On ne peut cependant pas oublier que le héros italien nous a offert son bras et son épée en 1870. Il est certain que cela ne nous servit pas à grand'chose, et que le mobile qui guida Garibaldi en cette circonstance pourrait donner lieu, — et a déjà donné lieu, — à de vives discussions et surtout à de bien diverses interprétations. Mais enfin le fait existe; il est venu, et même il a été vaincu. Voltaire a adressé jadis au grand Frédéric des lettres encore bien plus cruelles que celles de Garibaldi pour notre amour-propre

national, et, circonstance aggravante, Voltaire était Français. Ce qui n'a pas empêché qu'on ne lui ait élevé des statues et même qu'on n'ait donné, tout à fait dans ces derniers temps, son nom à un des plus grands boulevards de Paris. Donc, passons condamnation sur la question des écrits injurieux pour la France attribués à Garibaldi, et ne conservons que le souvenir de son intervention en 1870, qu'elle nous ait été utile ou non.

On parle aussi de débaptiser le boulevard Saint-Michel pour lui donner le nom de Garibaldi. Cette manie de changement perpétuel des noms de nos rues ou de nos boulevards devrait bien nous guérir cependant du besoin que nous avons de leur donner des étiquettes ayant un sens politique quelconque. Il est fort à craindre que si l'on donne aujourd'hui au boulevard Saint-Michel le nom de Garibaldi, il ne vienne, dans un temps plus ou moins éloigné, une réaction quelconque qui le lui enlève. On est si facilement grand homme chez nous, et surtout on cesse si facilement de l'être!

Le nouveau livre de Victor Hugo, un grand drame en vers, inédit, et portant le titre superbe de *Torquemada*, venait de paraître au moment même où mourait Garibaldi. Mais le nom de l'illustre poète est si grand que tout le bruit fait autour de la mort de Garibaldi n'a pas nui au retentissement de son livre. D'ailleurs, il a précisément profité de l'entrée du héros d'Aspromonte dans

la tombe pour adresser à sa famille un de ces télégrammes sibyllins comme lui seul sait les écrire — et peut-être aussi les comprendre. « Garibaldi est bien là où il est ! » déclare le télégramme du maître ; — mais cela veut-il dire aussi que la mort a bien fait de le prendre ? Quoi qu'il en soit, ce *Torquemada*, un fier drame à la manière de *Cromwell*, c'est-à-dire de proportions inusitées, et écrit pour la lecture seulement, mais impossible à la scène, nous montre encore le génie de Victor Hugo égal à lui-même. C'est là une œuvre grandiose où brillent, à chaque moment, au milieu de scènes un peu démesurées dans leurs longueurs voulues, de magnifiques éclairs qui rappellent les plus beaux passages d'*Hernani* ou de *Ruy Blas*. Ce Torquemada, cet inquisiteur des inquisiteurs, ce tortionnaire terrible, sorte de Quasimodo pris dans l'horreur morale, est peint par le maître avec les couleurs les plus riches et les plus brillantes de ses palettes. On n'analyse point une telle œuvre ; les citations qu'en ont faites les journaux à l'avance ne lui ont même pas été favorables : il faut avoir sous les yeux ce drame sombre en son entier. C'est un immense tableau, dont aucune partie ne peut être distraite et examinée à part ; un tout se tenant tout d'une pièce, qui ne plaira pas au populaire à cause de ses exagérations de grandeur, et même de ses fréquentes incompréhensibilités, mais dont les délicats admireront les hautes et sublimes parties, — tout en faisant leurs réserves.

Bibliographie. — *Voyage au Pays du Doute.* (Dentu, éditeur.) — Fortuné Rampal, par la plume élégante et exercée de notre collaborateur Jean Sigaux, nous raconte ses impressions de voyage dans ces contrées ensoleillées de l'Orient, où le christianisme a pris naissance, et qu'il appelle très pittoresquement le Pays du Doute. Après avoir visité les lieux saints, en passant par Constantinople et en revenant par l'isthme de Suez, Fortuné Rampal ne nous dit pas si la vue de toutes ces belles contrées depuis si longtemps illustres a produit sur son âme un effet salutaire, et si le doute qui le tenait au départ a définitivement fait place à la foi. Il revient, en effet, dans cette situation d'esprit qu'en politique on appelle le juste milieu, ni tout à fait croyant, ni tout à fait athée.

Quoi qu'il en soit, cette perplexité morale de Fortuné Rampal nous vaut le récit plein d'attrait de son voyage, très finement et brillamment écrit par son habile confident et secrétaire Jean Sigaux. Et il s'agit ici d'un voyage humoristique, anecdotique, plein de souvenirs curieux et même de légendes locales dont nous avons déjà donné ici même, l'an dernier, un avant-goût à nos lecteurs; enfin, il s'agit surtout d'un voyage vrai et de descriptions authentiques, le tout présenté sous la forme la plus agréable tout en étant la plus simple. Le *Voyage au Pays du Doute* est donc un livre sérieux et amusant à la fois, sans compter qu'il est imprimé avec le luxe habituel aux éditions Jouaust.

Théatres. — M. Carvalho vient de reprendre le chef-d'œuvre de Méhul, *Joseph*, cette admirable partition qui est plutôt une symphonie qu'un opéra, et dont le charme fait oublier la monotonie du livret sur lequel elle a été écrite. Voici d'ailleurs plusieurs fois que cet ouvrage est l'objet d'une reprise à la scène; après avoir été interprété par un ténor de grâce comme Ponchard père ou comme Capoul, puis par un chanteur habile comme Delaunay-Riquier, le rôle de Joseph est aujourd'hui merveilleusement rendu par la voix pleine et métallique de Talazac. Un débutant, M. Cobalet, a pleinement réussi dans le rôle si plein d'onction de Jacob. Quant à Mme Bilbaut-Vauchelet, elle est charmante dans le petit personnage si touchant de Benjamin dont elle détaille le rôle avec un art exquis. Qu'il y a loin des effets qu'elle a cherché à produire dans tant de morceaux à roulades, vides et sonores, à la douce impression qu'elle laisse à l'auditeur dans l'air si simple et si délicieux du second acte et dans le duo du troisième!

Joseph date de l'année 1807, et il obtint alors un simple succès d'estime. Geoffroy, le célèbre critique du temps, déclarait, dans le *Journal de l'Empire*, qui devint plus tard le *Journal des Débats*, qu'il doutait que le succès de *Joseph* fût durable. Mais, à la même époque, Méhul reçut, en compensation de l'article dédaigneux de Geoffroy, un éloge en vers qui était signé de la main d'un jeune homme alors bien ignoré encore, mais

qui eut bientôt une célébrité qui devint plus tard européenne, M. Guizot. Cet éloge, qui est peut-être le seul morceau poétique qui soit sorti de la plume de l'illustre homme d'État, mérite à ce titre d'être conservé ici :

VERS A M. MÉHUL

après la représentation de l'opéra de JOSEPH.

(26 février 1807)

Sublime élève d'Apollon,
O toi dont l'Europe charmée
Inscrit la mémoire et le nom
Aux fastes de la Renommée ;
Dont le talent, toujours égal,
Répand partout les mêmes charmes ;
Toi qui nous arrachas des larmes
Dans *Stratonice* et dans *Uthal;*
Rival heureux de Linus et d'Orphée,
A tant de triomphes si beaux
Tu viens, par des succès nouveaux,
D'ajouter un nouveau trophée!
Joseph reparaît à ta voix,
Et, contant sa touchante histoire,
Vient t'assurer de nouveaux droits
A nos respects comme à la gloire.
Dans cet ouvrage séducteur
Brille le feu de ton génie ;
Partout ta divine harmonie
Entraîne et ravit notre cœur :
Nous sentons de *Jacob* la douleur paternelle ,
De *Benjamin* nous partageons le zèle,

De *Siméon* nous plaignons les tourments ;
Nous tremblons à l'aspect d'un père
Qui va, dans sa juste colère,
Maudire à jamais ses enfants ;
Et lorsqu'arrêtant sa vengeance,
Elleviou, de *Joseph* interprète enchanteur,
De Jacob désolé vient finir la douleur,
Nous prenons part à son bonheur.
De ton génie ainsi la sublime puissance
Habilement a su nous retracer
Le langage de la nature,
Et les pleurs que tu fais verser
Sont ta louange la plus sûre.

GUIZOT.

Joué le 17 février 1807, pour la première fois, *Joseph* eut pour créateurs les éminents artistes dont les noms suivent :

Joseph.	MM. ELLEVIOU.
Jacob.	SOLIÉ.
Siméon.	GAVAUDAN.
Benjamin.	Mme GAVAUDAN.

— Le 6 juin, la Comédie-Française a fêté, selon son habitude, l'anniversaire de Corneille qui est né ce jour-là il y a deux cent soixante-seize ans. On a joué *Cinna* et *le Menteur*. Entre les deux pièces, M. Laroche est venu réciter en l'honneur de l'illustre tragique des stances composées pour la cérémonie du jour par M. Louis Tiercelin, l'auteur d'une pièce en vers, *le Voyage de noces*,

que l'Odéon a récemment jouée avec assez de succès.

Voici le début de la pièce de vers de M. Tiercelin qui n'est pas inférieure à beaucoup d'autres du même genre :

A Corneille.

« La Tragédie est morte, a-t-on dit. Ses Romains
N'ont plus rien où l'esprit moderne s'intéresse.
Que nous font les destins tragiques de la Grèce ?
Nous voulons désormais des drames plus humains.

« Plus d'*atrium* banal ! Qu'on nous montre les lices
Où de preux chevaliers combattent dague au poing !
Plus de ces longs récits qui ne nous touchent point,
Et que le dénoûment sorte enfin des coulisses !

« Nous rions aujourd'hui de vos trois unités,
Et, méprisant le frein de vos anciennes règles,
Nous donnerons aux vers le vol libre des aigles,
Et notre drame aura toutes nos libertés.

« Nous sentirons notre âme en chaque personnage.
Partageant avec lui sa joie ou ses douleurs,
Dans le rire, l'ivresse, et les cris et les pleurs,
Nous ferons palpiter le vivant moyen âge. »

Et, comme ils avaient dit, ils ont fait. *Hernani,*
Chef-d'œuvre éblouissant, d'une splendeur nouvelle,
Triomphe, consacrant l'art nouveau qu'il révèle
Et par qui l'art ancien tremble d'être banni.

La scène se remplit de riches équipages ;
Un peuple entier s'agite en ses murs trop étroits,
Charles VII, *Marion Delorme*, *Henri trois*,
Traînent un tourbillon de valets et de pages.

On n'entend que chansons, fanfares et rumeurs;
C'est le bruit d'une armure ou l'éclair d'une épée !
Le héros tombe mort, l'héroïne est frappée ;
Triboulet crie : A l'aide! et la Tisbe : Je meurs!

Écoutez : c'est la voix solennelle des prêtres;
Mystérieux, au loin, vibre un appel de cor;
Et dans la profondeur d'un merveilleux décor
Combattent sous nos yeux les amants et les traîtres.

Et la foule s'empresse aux chefs-d'œuvre nouveaux !
Mais elle aura demain pour *Rodogune*, *Horace*,
Pour *Cinna*, pour *le Cid*, héros d'une autre race,
Le même enthousiasme et les mêmes bravos.

Varia. — *Le Grand Prix.* — C'est encore un cheval anglais, *Bruce*, à M. Rymill, qui nous a battus, cette année comme l'année dernière, dans la journée du grand prix (4 juin).

Voici, à ce propos, la liste de tous les chevaux vainqueurs du grand prix, depuis sa fondation, suivie du nom de leurs propriétaires :

1863. — The Ranger, à M. Saville
1864. — Vermout, à M. Delamarre.
1865. — Gladiateur, au comte de Lagrange.
1866. — Ceylan, au duc de Beaufort.
1867. — Fervacques, à M. de Montgomery.
1868. — The Earl, à lord Hastings.
1869. — Glaneur, à M. Lupin.
1870. — Sornette, à M. Laffitte.
1872. — Crémorn, à M. Saville.

1873. — Boyard, à M. Delamarre.
1874. — Trent, à M. Marshall.
1875. — Salvator, à M. Lupin.
1876. — Kisber, à M. Baltazzi.
1877. — Saint-Christophe, à M. de Lagrange.
1878. — Thurio, au prince de Soltykoff.
1879. — Nubienne, à M. Blanc.
1880. — Robert-the-Devil, à M. C. Brewer.
1881. — Foxhall, à M. James R. Keene.
1882. — Bruce, à M. Rymill.

Ainsi, jusqu'à ce jour, le grand prix de Paris a été gagné :

1	fois par les	Hongrois.
1	—	Russes.
1	—	Américains.
6	—	Anglais.
10	—	Français.

Acte de décès de Garibaldi. — Voici ce curieux document, qui contient d'intéressants détails sur les origines mêmes de Garibaldi :

L'an 1882, le 5 juin, à 7 heures et 2 minutes du matin, dans la maison de Garibaldi, ont comparu devant moi, Borgone cav. Leonardo, syndic-officier de l'état civil de la commune de Maddalena, le professeur Henri Albanese, âgé de quarante-huit ans, chirurgien, domicilié à Palerme, et le docteur Alexandre Cappelletti, âgé de vingt-six ans, chirurgien de la marine royale, domicilié à Turin, et m'ont déclaré qu'à 6 heures 22 minutes de l'après-midi du 2 de ce mois, dans une maison située à Caprera, est mort le général Giu-

seppe Garibaldi, à l'âge de soixante-quinze ans, résidant à Maddalena, né à Nice, fils de feu Domenico, capitaine de la flotte, et de feu Rose Raimondi, propriétaire, qui résidaient à Nice; marié à la signora Armosino, en présence des témoins Bianchi Vincenzo et Pieramonti Egidio, résidant à Maddalena.

Voici maintenant le texte de la constatation médicale à la suite de laquelle le permis d'inhumation a été donné :

Caprera, 3 juin.

Monsieur le syndic,

Hier, à six heures du soir, est mort à Caprera, dans son domicile, le général Giuseppe Garibaldi, à la suite d'une paralysie. Nous déclarons qu'on peut procéder à l'ensevelissement du cadavre vingt-quatre heures après la mort.

En foi de quoi nous signons :

Professeur ALBANESE.
Docteur CAPPELLETTI.

Une Lettre de Wagner. — Nous aurions déjà donné ici cette curieuse lettre si elle n'avait d'abord été réputée apocryphe dans toute la presse. Ce n'est qu'un certain temps après sa publication que son auteur lui-même en a déclaré la parfaite authenticité. Il résulte de ce document, vraiment décisif, que c'est bien Wagner lui-même qui ne veut pas qu'on le joue en France. Mais la forme même de sa lettre et le ton dépité sur lequel elle est écrite démontrent suffisamment qu'elle

aurait pu aussi bien être signée par le fameux Renard aux raisins verts de la fable.

A M. Ch. Lamoureux.

Beyreuth, 17 mai 1882.

Cher Monsieur,

Un extrait de journal qu'on m'envoie, et que je vous communique, me prouve que la question de la représentation de *Lohengrin* à Paris est pleine d'obscurité ; je veux m'efforcer de l'éclairer.

Non seulement je ne désire pas que *Lohengrin* soit représenté à Paris, *mais je souhaite vivement qu'il ne le soit pas*, et pour les raisons suivantes : d'abord, *Lohengrin*, ayant fait son chemin à travers le monde, n'en a pas besoin. Ensuite, il est impossible de le traduire et de le faire chanter en français, de manière à donner une idée de ce qu'il est. Et, en ce qui concerne une représentation en allemand, je conçois que les Parisiens n'en aient pas envie.

Quant à l'exécution de fragments, je n'y ai rien eu à redire, alors que c'étaient vraiment des fragments ; mais, maintenant que ce sont des actes entiers qu'on donne aux concerts, je ne puis vous cacher que cela m'est désagréable.

J'ai accordé à M. Neumann l'autorisation de représenter mes œuvres à Paris, franchement, je l'avoue, sans beaucoup y réfléchir. Réflexion faite, j'ai prié M. Neumann de renoncer à Paris, et, comme ses entreprises ne sauraient avoir pour but de me contrarier, je compte bien le gagner à mon avis que j'hésite à lui imposer, parce qu'il a assez emmanché cette affaire pour en avoir des frais.

Mes œuvres sont essentiellement allemandes, et j'ai la con-

fiance que ceux de vos compatriotes auxquels, à un titre ou à un autre, elles paraissent dignes d'attention, ne se refuseront pas à les connaître dans l'original.

Veuillez, cher Monsieur, publier ces lignes, afin que ceux qui tiennent à l'exactitude des faits sachent à quoi s'en tenir sur mon opinion, au sujet de la représentation de mes œuvres à Paris.

Et recevez l'assurance de mes sentiments distingués et dévoués.

RICHARD WAGNER.

L'État civil d'Ampère. — Nous citons la pièce suivante parce qu'elle contient un renseignement biographique assez curieux. Le célèbre mathématicien André-Marie Ampère était né à Lyon, le 20 janvier 1775 ; il fut baptisé deux jours après, ainsi que le constate l'acte que voici, extrait des registres paroissiaux de l'église Saint-Nizier de Lyon :

Acte de baptême :

Le vingt-deux janvier, j'ai baptisé André-Marie, né le vingt, fils de sieur Jean-Jacques Ampère, bourgeois de Lyon, et de demoiselle Jeanne-Antoinette Desarcey, son épouse ; parrein, sieur André Desutière-Sarcey, encien capitaine au régiment de Bretagne ; marreine, dame Marie Magdeleine Bertoy, veuve de sieur François Haller, marchand mercier à Paris, représentée par demoiselle Antoinette Sarcey, fille majeure qui avec le père ont signé.

Signé au registre : Jean-Jacques Ampère ; Desutière-Sarcey ; Sarcey ; Navarre, sacristain-curé.

Les Desarcey, ou Sarcey, dont il est ici question,

sont les ancêtres de notre confrère du *Temps* qui tient donc par alliance à l'illustre famille des Ampère.

Une Retraite du général Changarnier. — A propos des récentes réceptions académiques, M. Jules Claretie nous raconte une singulière et fort piquante aventure dont le général Changarnier fut le héros :

« Pendant une de ces séances académiques, au milieu de la harangue du récipiendaire, le général se sentit, hélas! brusquement tourmenté par une de ces secousses intérieures qui relèvent beaucoup plus de la comédie et de Molière que de la stratégie. Le soldat, intrépide devant le feu des Arabes, devenait peu à peu effroyablement pâle en songeant que, devant tout ce monde, il allait être tout à l'heure condamné à une de ces sorties du bonhomme Argan, à une de ces fuites rapides qui font la grosse joie des spectateurs du *Malade imaginaire.*

Changarnier luttait depuis un bon moment, ne voulant pas interrompre le discours, ne voulant point surtout attirer l'attention et les commentaires de tout ce monde. Ah! la mauvaise idée qu'il avait eue de s'asseoir aux places du centre! Encore s'il eût été près d'une porte!... Il ne pouvait bouger. Cerné! cerné par les dames! Et pourtant, aussi effroyablement bloqué, il était condamné à une sortie, le général.

Il eut alors recours à ce qu'on nomme une ruse de

guerre. Il poussa un petit soupir, assez fort pour qu'on l'entendît, et, au grand effroi de ses voisins, il s'évanouit là, brusquement. Ce fut une émotion extraordinaire. On poussait des cris : « Le général!... le général Changarnier!... Ah! mon Dieu!... Une attaque d'apoplexie!... De l'air!... de l'air!... » On s'empressait déjà autour du soldat, on l'emportait hors de l'hémicycle... Toute la salle était frémissante : « Est-il mort?... Ah! s'il était mort!... Comment va-t-il? »

Et lui, à peine hors de la portée des regards, doucement, à l'oreille de l'ami qui le soutenait par-dessous les bras :

« La clef? où est la clef? » avait-il dit en souriant avec un petit clignement d'yeux plein d'angoisses et de malice.

Au bout d'un moment, lorsque le général reparut, toute l'assemblée, tremblante encore, le salua d'une acclamation, comme on applaudit un homme qui vient d'échapper à un grand danger.

Peste! c'était un péril aussi, le ridicule!

« C'est ma plus habile retraite, disait ce soir-là le général Changarnier. »

Le Peintre Bonnat et ses modèles. — Voici quelques indiscrétions intéressantes, empruntées à une des chroniques de Claretie dans *le Temps*, sur les plus illustres modèles du peintre Bonnat, et sur la différence de leurs attitudes pendant qu'ils posaient devant lui :

« Victor Hugo était pensif, bougeant peu et se conformant à tous les désirs de l'artiste.

« M. Grévy est moins agité que M. Thiers. Digne, affable, pondéré, il fût resté des heures devant son peintre, sans fatigue de muscles ou de nerfs. Tout en posant, il récitait à M. Bonnat des fragments de Démosthènes, en grec. Il faisait ressortir la beauté de cette langue sonore et harmonieuse.

« Une autre fois, par contraste, M. Isaac Pereire, avec son goût d'artiste mêlé à son tempérament de financier, parlait de musique à M. Bonnat. Ce n'était plus Démosthènes, c'était tout Beethoven que l'homme d'argent savait par cœur.

« M. de Montalivet, qui avait conservé jusqu'à son dernier jour l'habit à boutons d'or de sa jeunesse, parlait de Louis-Philippe, et, rallié à la République, disait avec une certaine fierté :

« J'étais l'ami du roi, et, parmi ses ministres bourgeois, je fus le ministre gentilhomme. »

Ah ! si M. Thiers eût entendu !...

« Don Carlos, de qui Bonnat a si virilement peint la belle prestance et l'uniforme neuf, posait avec toutes ses croix.

« N'oubliez pas celle-ci, dit-il un jour au peintre en lui montrant une décoration d'une forme particulière, c'est l'ordre le plus rare que puisse porter un Espagnol. Il n'y a même que moi qui le possède. Et c'est moi qui

l'ai institué, le lendemain d'une rude bataille livrée aux troupes de mon royal cousin.

— Et que vous aviez gagnée ?

— Non, répondit négligemment le prétendant, je l'avais perdue ! »

Le Mystère de la Nativité. — Le journal *l'Événement* a découvert sur les quais un petit volume de piété qui a pour auteur un certain abbé Delain, qui n'est pas autrement connu, et pour titre celui de : *le Mystère de la Nativité*. En voici un passage curieux dont ledit *Événement* nous garantit l'authenticité :

C'est une conversation entre une jeune fille qui n'a pas encore la foi et la vierge Marie.

« Pour accoucher, Madame,
Fut-ce besoin
De quelque sage-femme ?
N'en vint-il point ?
Sentîtes-vous les douleurs ou tranchées
Des autres accouchées,
Quand ce vint à ce point ?

A quoi la Vierge répond :

— Ma jeunesse était sainte
Et sans péché ;
Sans douleur et sans crainte
J'ai accouché.

Contre les lois de la nature,
D'une manière pure
Mon fils s'est détaché !

Devant cette déclaration, la jeune fille se déclare satisfaite et convaincue.

— Dame vierge Marie,
Votre entretien
M'a tout à fait ravie.
Je l'entends bien,
Et je comprends l'admirable mystère
Qui vous rend vierge et mère.
Je ne doute de rien. »

Sur la couverture du livre, on lit : *Appartenant à Louise-Marie Havet.*

Le Neveu d'Alceste. — On sait qu'il y a de par le monde des gens qui n'ont subi aucune condamnation, qui se promènent librement dans la vie, jouissent de leurs droits civils et politiques, et qui pourtant ont commis l'énormité de publier des *Comédies de Molière arrangées pour être jouées par des jeunes gens. Le Siècle* nous parlait dernièrement de ces *arrangements* (ô abus des mots !) dans lesquels les rôles de femmes sont supprimés et remplacés par des rôles d'hommes. Un des plus remarquables de ces *dérangements* (décidément nous aimons mieux employer ce mot) est celui du *Misanthrope*, où Célimène, la coquette maîtresse d'Alceste,

est devenue son neveu Cléomène, et le reste à l'avenant. On ne peut se douter des effets bouffons que produisent de semblables combinaisons.

Ainsi, le nouvel Alceste fait à son neveu absolument les mêmes reproches que celui de Molière faisait à sa maîtresse.

CLÉOMÈNE.

C'est pour me quereller, donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu m'accompagner chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point, mais mon amour s'enflamme
Quand le premier venu trouve accès dans votre âme.
Mais au moins dites-moi, *mon neveu*, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort ?

. . . .

CLÉOMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage !

Plus loin, au commencement du quatrième acte, le dialogue entre Philinte et Eliante, qui a conservé son nom tout en devenant aussi un neveu d'Alceste, est ainsi modifié :

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette *affection* où son cœur s'abandonne.
De l'humeur dont le ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer
Monsieur votre cousin, *peu fait*, *je m'imagine*,
Pour être la personne où son penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait assez voir que l'*attrait*, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs.

On pourrait ainsi multiplier les citations de ce genre; mais il faut savoir se borner. Arrivons donc tout de suite à la fin de la pièce, alors qu'Alceste, résolu à fuir la société des hommes, propose à son *neveu* de l'accompagner dans sa solitude. Le neveu se révolte, et Alceste lui réplique :

Non, mon cœur vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
D'un indigne neveu pour jamais me dégage.

En voilà assez, nous semble-t-il, pour donner une idée de l'impudence des arrangeurs de Molière. Est-ce que les nouvelles lois sur l'enseignement ne puniront pas sévèrement de semblables forfaits littéraires? En cela du moins, elles obtiendraient un assentiment presque général.

L'Alphabet en vers. — Nous avons trouvé dans *l'Indépendant* cette mnémotechnie prosodique de l'alphabet français, qui est un curieux tour de force.

A tout âge on s'amuse, et quand on est pap . . . . *a*
On s'étonne qu'enfant on ait eu des bé. . . . . . . *b*
Et, dédaignant alors les jeux du temps pas. . . . . *c*

A vingt ans, par la tête, on a d'autres i. . . . . . . *d*
On aime le tabac, l'absinthe et le caf. . . . . *e*
La toilette et les bals ; mais ce sont des gri. . . . . *f*
Que ne pardonnent point les personnes â. . . . . . *g*
Toussant au coin du feu, sans cesse elles rab. . . . . *h*
Disant que la jeunesse est folâtre aujourd'hu. . . . . *i*
Que, pour se divertir, toujours elle négli . . . . . . *j*
L'étude et le travail, dont les vieux font grand. . . . *k*
Et par qui la raison mûrit en leur cerv. . . . . *l*
Ayant ainsi blâmé ce qu'à vingt ans on. . . . . . . *m*
La vieillesse est contente et joue à perdre hal. . . . *n*
Au whist, puis au tric-trac, et boit du thé Pék. . . *o*
A des goûts différents chaque âge est occu. . . . . . *p*
Mais un point est commun : tous aiment les é. . . . *q*
Car ils sont le noyau des plaisirs sur la t. . . . . . . *r*
L'enfance a du réglisse au moyen des esp. . . . . . *s*
Les jeunes gens du punch, et les vieillards du. . . . *t*
On quitte tour à tour les jeux où l'on s'est pl. . . . *u*
Étonné que naguère on les ait cultiv. . . . . *v*
Puis à des jeux plus doux, on s'amuse, on se f. . . . *x*

Moralité.

Jouons, dansons, morgué ! comme le vrai cabr. . . . *y*
Mais ne nous moquons pas des autres, non d'un. . . *z*

Un Sonnet par mois. — Le sonnet suivant emprunté à l'*Almanach fantaisiste* de M. Alexis Martin est tout à fait d'actualité aujourd'hui.

LE GRAND PRIX.

Sonnet.

Jockey, c'est le moment de vêtir ta casaque !
Il s'agit de gagner aujourd'hui le grand prix
Et de faire encaisser à plus d'un maniaque
Quinze ou vingt fois l'argent risqué dans ses paris.

Tu pèses bien le poids voulu ; tu n'es pas gris.
En selle, mon garçon, c'est l'heure de l'attaque !
De mille points divers la foule sur toi braque
Avec anxiété ses regards ahuris.

Malheureux ! Tout à coup, voilà que se détraque
L'étrier sous ton pied et que la sangle craque,
Tu bondis à vingt pas pour tomber en débris.

On se serait ému chez le peuple canaque,
Mais de tes orphelins nul n'entendit les cris !
La foule ne pensait qu'au grand prix de Paris.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un brave homme de notre connaissance ignore complètement l'orthographe.

L'autre jour il reçoit, à l'occasion de sa fête, une lettre de son fils, qui fait en ce moment ses études au lycée.

« Ah ! mon ami, quelle lettre ! dit-il à un vieil ami. Et pas une faute d'orthographe.

— Comment peux-tu le savoir, puisque tu ne la connais pas ?

— Ce n'est pas difficile. Tous les mots qu'il emploie, je les écris autrement que lui. » (*Événement.*)

« Allons, mon cher, tu te maries.

— Oui, j'adore ma future.

— Elle n'est pourtant pas jolie.

— C'est vrai, mais elle a un si joli pied.

— Alors, c'est pour le pied que tu as demandé sa main. » (*Henri IV.*)

A la correctionnelle :

Une dame de trente-cinq à trente-huit ans se présente à la barre comme témoin.

Le président. — Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ?

Le témoin. — Je le jure.

Le président. — Dites-nous votre âge.

Le témoin, après un moment d'hésitation. — Vingt-sept ans, Monsieur.

Le président, gracieusement. — Je ne vous demande pas l'âge que vous paraissez, mais celui que vous avez.

(*Henri IV.*)

Un pauvre diable déguenillé accoste un passant. « Monsieur, dit-il, donnez-moi vingt sous. Il me faut vingt sous. »

Le passant s'étonne de l'importance relative de la somme et répond par un refus. « Alors, dit le mendiant, je sais ce qu'il me reste à faire ! » Et il s'éloigne résolument.

Le passant, aussitôt, éprouve une sorte de remords. Il ne veut pas avoir un malheur à se reprocher, et il court après le pauvre diable, auquel il remet les vingt sous tant réclamés. Puis, tandis que celui-ci le remercie : « Voyons, dit-il, si je ne vous avais pas donné ces vingt sous, qu'alliez-vous faire ? »

Le mendiant d'un air sombre : « J'allais travailler ! »

(*Ordre.*)

Le pianiste Z... est terrible. Quand on a l'imprudence de lui laisser prendre place sur le tabouret fatal, quand il se trouve une bonne fois devant son redoutable clavier, nulle puissance au monde ne l'en saurait arracher. Il y est, il y reste.

L'autre soir, chez le comte de B..., Z... avait déjà exécuté cinq morceaux de suite et en attaquait un sixième, lorsque le comte eut une inspiration d'en haut. Il appela deux laquais, et leur désignant le pianiste :

« *Dévissez* monsieur ! » leur dit-il.

(*Gil Blas.*)

J'ai rencontré hier deux aveugles qui demandaient l'aumône de chaque côté d'une rue.

« Ah çà, dis-je à l'un d'eux, vous vous faites donc concurrence ?

— Que voulez-vous, Monsieur ? le soleil luit pour tout le monde !... »

Dans la bouche d'un aveugle ! (*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — Le 5 juin a eu lieu, au n° 10 du boulevard Montmartre, l'inauguration depuis longtemps attendue du musée Grévin. On sait que ce musée est une imitation française du célèbre musée Tussaud de Londres. On y voit, reproduite en cire, la physionomie, de grandeur naturelle, des personnages les plus en vue du moment soit dans la politique, soit dans les arts, soit dans la littérature.

On y voit même des scènes entières, historiques et autres, composant d'intéressants sujets auxquels il ne manque que la vie. Le succès d'inauguration du musée Grévin a été très grand ; mais, pour qu'il soit durable, il est une condition absolue, c'est que le spirituel dessinateur et statuaire renouvelle sans cesse ses personnages et ses sujets.

— On annonce, à l'occasion de *Torquemada*, que M. Victor Hugo a encore en portefeuille : un drame en un acte, intitulé *la Faim;* une nouvelle série de *la Légende des Siècles;* un volume de satires politiques, *les Années funestes*; un poème épique, *la Fin de Satan*, et enfin un grand roman dans le genre de *Quatre-vingt-treize*, et se passant à la même époque de notre histoire.

— M. Joseph Decaisne, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle, est mort le 29 mai, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était attaché au Jardin des plantes depuis 1824. Ce savant a publié d'intéressants travaux qui lui ont ouvert, en 1847, la porte de l'Académie des sciences.

— Le 8 juin, l'Académie française a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de MM. Charles Blanc et Auguste Barbier.

Il y avait 33 votants : la majorité était donc de 17 voix.

Fauteuil de Charles Blanc. — 1er *tour :* MM. de Mazade, 15 voix; Pailleron, 14 ; Michiels, 1 ; de Cosnac, 1 ; bulletins blancs, 2.

2e *tour :* MM. de Mazade, 16 voix; Pailleron, 16; bulletin blanc, 1.

3e *tour :* Mêmes résultats.

En conséquence l'élection est remise à six mois.

Fauteuil de M. Barbier. — 1er *tour :* Mgr Perraud, évêque d'Autun, 23 voix; MM. Pailleron, 1; Leconte de Lisle, 1; bulletins blancs, 8.

Mgr Perraud est élu.

VARIÉTÉS

LA MORT DE GILBERT

En notre époque de curiosité et d'ardente recherche de la vérité historique, chaque jour voit tomber une nouvelle légende. Celle qui fait mourir de faim et de misère le poète Gilbert est aujourd'hui renversée par M. de Lescure dans une très curieuse étude placée en tête des *Œuvres choisies de Gilbert* que va publier la Librairie des Bibliophiles (collection des *Petits Chefs-d'œuvre*). Nous offrons à nos lecteurs la primeur du passage suivant, qui ne manquera pas de les intéresser :

Gilbert avait eu à peine le temps d'attester son génie, de montrer son cœur; et il allait mourir, d'une mort précoce et tragique, diffamée par d'implacables ennemis qui ont fait de lui tour à tour la victime d'une misère méritée, de l'intempérance, d'une folie née du remords! La Harpe ne manqua pas de venger, à propos de cette agonie qu'il raille et de cette fin qu'il calomnie, la blessure toujours saignante de son orgueil. La vérité est que Gilbert mourut, avant d'avoir atteint l'âge de trente ans, des suites d'un accident qu'on dirait vulgaire s'il n'avait pas été trop souvent fatal aux lettres et aux arts, qu'il a mis en deuil trois fois dans ce siècle, à propos de Millevoye, de Géricault et de Decamps : une chute de cheval.

Un jour que le poète se promenait à cheval sur le boulevard du Mont-Parnasse, avec le chevalier Webb, jeune Anglais dont il était le gouverneur, sa monture s'emporta; il fut désarçonné et précipité sur la chaussée, où il demeura étendu sans mouvement, la tête ayant porté sur quelque caillou qui lui avait fait une blessure profonde. On le transporta, sanglant, non à son domicile habituel, rue d'Enfer, mais dans la maison de campagne voisine de celle de l'archevêque de Paris, où il résidait pendant la belle saison, à Conflans-les-Carrières. On était au milieu de l'été. L'ébranlement d'une telle commotion, la chaleur, la fièvre, inévitable après une si rude secousse, encore enflammée, envenimée par l'exaltation naturelle au poète : toutes ces circonstances aggravèrent l'état de Gilbert au point que, dans la crainte qu'il n'attentât à ses jours au milieu d'un accès de délire, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu.

Là, il fut entouré de soins tout particuliers. L'habile chirurgien Desault jugea nécessaire la toujours hasardeuse opération du trépan. Elle ne réussit pas. Un accident nouveau, plus étrange et plus terrible encore que l'autre, vint précipiter le cours de la maladie et rendre vaines les dernières espérances fondées sur la jeunesse du malade, sa constitution robuste, sa vie sage et réglée, les miracles de la science. Gilbert, dans un accès de délire, toujours préoccupé de la cassette qui

renfermait ses manuscrits et ses économies, avala, pour la dérober à des ravisseurs imaginaires, la clef de cette cassette, qui demeura et que l'autopsie fit retrouver dans son œsophage.

Il succomba le 16 novembre 1780, sur ce lit de l'Hôtel-Dieu où, ainsi que le constatent les registres de l'établissement, il était entré le 24 octobre. Gilbert ne s'était décidé à quitter la maison de Conflans pour une chambre d'hôpital qu'après avoir fait auprès de son frère aîné, fixé alors près de Lyon, pour l'attirer auprès de lui, des efforts qui demeurèrent sans doute infructueux. Nous devons la connaissance de ce fait et quelques autres détails curieux à une lettre de Gilbert datée du 13 juillet 1780 et adressée à ce frère des mains duquel la tenait le comte d'Estourmel qui l'a publiée avant nous.

Votre présence sûrement me seroit très utile. Vous imaginez bien que dans la situation où je suis, abandonné à la bonne foi de ma gouvernante, n'ayant pas la force de m'occuper un instant, parce que mon esprit est nécessairement affaibli par les saignées du pied et la longue diète qu'on m'a fait faire, j'ai besoin de quelqu'un qui veille à me faire soigner et à ma dépense. Cependant, je vous le répète, ne quittez votre emploi que dans le cas où vous serez résolu à courir les risques de le perdre. Vous pouvez vivre ici fort à votre aise avec moi, quand même je vivrois encore un an. Dans le cas où, si vous veniez, il me seroit arrivé un accident avant votre arrivée, vous trouverez chez moi deux reconnaissances de M. de Maisonneuve, négociant, faubourg Saint-Antoine, un

de mes amis, l'une de quatre-vingts louis, l'autre de cinquante et quelques louis. Si je meurs, il est chargé de payer mes dettes là-dessus, et toutes mes dettes possibles ne montent pas maintenant à douze cents livres.

Nous ne continuerons pas à citer cette lettre testamentaire mais positive, où nous n'aurions à remarquer encore que deux choses : la première, c'est que Gilbert, en vrai satirique, s'y plaint vivement « de la scélératesse des médecins qui l'ont tué », plainte habituelle aux malades et dont les médecins ne peuvent mais ; la seconde, c'est qu'il la signe « GILBERT, *avocat* », par une fantaisie assez commune aux gens de lettres, qui manquent de confiance dans l'autorité de leur profession, la plus belle de celles qui n'en sont pas une.

Nous ne voulons pas toutefois laisser le lecteur sous l'impression de cette épître humoriste et de ces détails positifs, sans l'examiner avec lui à des points de vue plus favorables pour le caractère de Gilbert. Nous y puisons du moins cette consolation de penser que Gilbert, contre l'opinion commune, ne mourut ni misérable ni fou, qu'il vit sa mort prochaine en face, régla ses affaires avec sang-froid, et regretta la vie surtout en artiste, « parce qu'il avait quelque chose là ».

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 33



GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 12 — 30 juin 1882

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — *La Confession de Sainte-Beuve.* — Les amis de Sainte-Beuve jouent de temps à autre de bien mauvais tours à sa mémoire. Il y a quelques années, un ancien secrétaire de l'éminent critique, M. Pons, a publié sur sa vie privée un volume dont nous avons rendu compte ici même, *Sainte-Beuve et ses inconnues,*

et qui contenait des révélations bien étranges et bien inattendues. L'auteur y promenait notamment Sainte-Beuve dans des lieux que le respect du lecteur nous empêche de nommer, et il nous le montrait surtout dans des compagnies où sa gravité ne devait pas se tenir en équilibre bien longtemps !

Voici qu'aujourd'hui un autre intime de Sainte-Beuve, et des plus intimes, si nous en jugeons d'après les détails qu'il nous donne, M. Louis Nicolardot, vient de publier sur le maître, sous le titre de *Confession de Sainte-Beuve*, un volume qui n'est ni moins étrange ni moins indiscret que celui de M. Pons. Et remarquez que M. Nicolardot nous déclare tout d'abord « que Sainte-Beuve est l'homme qu'il a le plus tôt, le plus souvent et le plus longtemps cultivé. A la première entrevue, continue-t-il, nous nous convînmes. Il m'avait beaucoup plu; j'eus l'avantage de ne pas lui déplaire. Sa porte m'était ouverte, je profitai de l'accueil, sans en abuser. »

Mais si M. Nicolardot n'a pas abusé de l'accueil de Sainte-Beuve de son vivant, il s'est joliment rattrapé, à ce point de vue, depuis sa mort. A l'entendre, Sainte-Beuve n'avait en somme aucun talent : « Il fera pitié » aux générations futures; la génération actuelle « lui a rendu mépris pour mépris ». Dans sa vieillesse « il avait perdu tous ses amis; à l'Académie, il n'y avait plus que Dupin qui le saluât; au Luxembourg, il ne rencon-

trait que cinq sénateurs qui ne lui témoignassent aucun mépris... » Tout cela est textuellement emprunté à la page 298 du volume.

Et, un peu plus bas, voici le jugement définitif de M. Nicolardot :

« Comme philosophe, comme écrivain, comme homme, on est forcé de convenir qu'il fut sot ! » (Page 299.) Et à la page 301 : « Il ne reste donc plus à Sainte-Beuve que sa nullité. »

Toutes ces exagérations prêtent à rire, et M. Nicolardot a vraiment dépassé le but. Son livre ne sera pris au sérieux par personne au point de vue de l'appréciation littéraire. Dire de Sainte-Beuve qu'il était « nul » et qu'il était un « sot », cela ne peut, on le comprend, tirer à conséquence. Mais il est dans le livre un autre chapitre que M. Nicolardot a intitulé *le Rôdeur*, et qui nous semble plus grave. Dans ce chapitre, l'auteur a touché à la vie privée de son ancien et illustre commensal et ami d'une manière qui confine au scandale. Il devrait être admis qu'en matière semblable le silence dût toujours être gardé, que les faits à révéler fussent vrais ou non, authentiques ou douteux, et la plus simple des convenances même aurait dû tenir M. Nicolardot en garde contre la divulgation qu'il nous fait de récits graveleux et tellement incroyables que leur seule invraisemblance les

rend inoffensifs pour la mémoire de Sainte-Beuve. Mais, si M. Nicolardot croit pertinemment que tous ces faits soient vrais, il a eu un tort bien plus grand encore en nous les dévoilant. S'il a vécu, ainsi qu'il le dit, dans l'intimité la plus particulière de Sainte-Beuve, il aurait dû, — le souvenir de cette intimité glorieuse lui en faisait un devoir, — enfouir dans le plus profond de sa mémoire tout ce qu'il savait à ce sujet, et que le livre de M. Pons nous avait déjà donné à pressentir On lira sans doute beaucoup le livre de M. Nicolardot, parce que chez nous tous les écrits de scandale ont un public assuré ; mais ce succès tournera, quoi qu'il arrive, contre son propre auteur dont, nous ne craignons pas de le dire, le livre est le contraire d'une bonne action !

Les Diamants de la Couronne. — La Chambre vient de décider l'aliénation d'une partie des joyaux qui composaient l'ancienne collection connue sous le nom de Diamants de la couronne, et dans laquelle figure en première ligne le fameux *Régent*, ainsi nommé parce qu'il a été acheté, au nom de Louis XV, par Philippe d'Orléans, régent de France.

A ce propos, le rapporteur de la commission, M. Raspail, a publié un mémoire des plus intéressants, et qui contient l'historique détaillé de tous ces diamants. Il indique aussi la destination qu'il propose d'affecter à chacun d'eux, c'est-à-dire ceux qu'il voudrait voir gar-

der, à titre de souvenir artistique, et ceux qu'il estime qu'il vaudrait mieux vendre.

Le rapporteur a indiqué comme devant être conservé dans nos musées, — et le vote de la Chambre a sanctionné ce vœu, — tout d'abord *le Régent*, lequel, acheté 3,375,000 livres en 1712, vaut aujourd'hui plus du double. D'ailleurs il serait plus que difficile de vendre un diamant d'une telle valeur, qu'un souverain seul pourrait acheter.

On mettrait au Musée du Louvre :

Une broche reliquaire ornée de brillants de forme triangulaire ;

Une épée militaire, montée en 1824, toute en brillants et qui est d'un magnifique travail ;

Une montre provenant du dey d'Alger et qui avait été offerte par lui à Louis XIV ;

Un petit éléphant blanc de Danemark (décoration), bijou en émail ;

Un grand rubis gravé représentant une Chimère.

Un petit dragon, formé d'une perle, avec la queue en or émaillé ;

Un diamant, faisant partie des sept dits *Mazarins*, et donnés par ce cardinal à Louis XIV. Les six autres seront vendus.

On vendra également les glaives de Louis XVIII et du dauphin et la couronne impériale, « objet, dit le rapporteur, qui est du goût le plus détestable comme

travail ». On vendra aussi toutes les décorations étrangères ornées de brillants, la plaque de la Légion d'honneur en diamants et la ceinture, dite de l'Impératrice, dont le rapporteur raconte ainsi l'origine :

« L'ex-impératrice, assistant à une représentation de la *Biche au Bois*, fut frappée de la ceinture de chrysocale que portait l'actrice chargée du rôle d'Aïka ; elle ne fut satisfaite que lorsqu'elle s'en fut commandé une pareille, qui fut faite avec les diamants de la couronne. Cette inspiration de féerie aboutit à une œuvre de fort mauvais goût, dont l'impératrice se dégoûta immédiatement et qu'elle ne mit qu'une fois. »

La commission a estimé à douze millions le produit de la vente à effectuer, et la Chambre a voté l'affectation de cette somme à la création d'une caisse des invalides du travail.

Les Théâtres en 1781 et 1881.— Ludovic Halévy a écrit, en tête du volume des *Soirées parisiennes* (1881) d'Arnold Mortier, qui vient de paraître, une piquante préface dans laquelle, se reportant de cent ans en arrière, il suppose ce qu'un Arnold Mortier de ce temps-là aurait pu dire de l'année 1781.

Il n'y avait alors que six théâtres à Paris ; on en compte aujourd'hui vingt-six, sans parler de ceux de la banlieue, des cafés chantants, des concerts, etc...

Dans ce temps-là, les pièces, même à succès, n'atteignaient qu'un chiffre de représentations que nous trouverions aujourd'hui bien ordinaire. Vingt soirées étaient l'équivalent de cent d'aujourd'hui, et, à ce propos, Halévy cite quelques chiffres curieux.

Le Mariage de Figaro, qui date de 1784, n'a été joué jusqu'à ce jour que 600 fois, soit une moyenne de six représentations par an.

Il en est de même pour les tragédies les plus célèbres du répertoire. Voici le chiffre de représentations qu'elles ont eues en deux cents ans, c'est-à-dire de leur origine jusqu'à ce jour :

Le Cid	853	représentations.
Horace	561	—
Polyeucte	364	—
Cinna	622	—
Phèdre	892	—
Iphigénie	733	—
Britannicus	611	—

Les recettes de l'époque ne ressemblaient guère non plus à celles d'aujourd'hui : la recette totale de l'année 1781, à la Comédie-Française, fut de 362,268 francs ; elle a été de 2,101,459 francs pour l'année 1881.

L'Ingratitude. — Voilà certes un titre bien solennel pour notre petite revue ; mais, en tout cas, on ne

nous contestera pas que le sujet soit actuel, puisqu'il est humain. Qu'on ne craigne pas, d'ailleurs, que nous allions nous livrer à de hautes considérations sur le sentiment de l'ingratitude; nous laisserons sur ce point la parole à plus savant que nous, à Jean-Jacques Rousseau lui-même.

Il n'est pas de jour que nous n'ayons les oreilles rebattues par les plaintes des personnes qui, ayant rendu un ou plusieurs services à quelqu'un, sont tout étonnées de s'en faire un ennemi le jour où elles ne veulent plus continuer. Rousseau nous explique clairement le fait dans le passage suivant des *Rêveries d'un promeneur solitaire*, qui sont comme un dernier chapitre ajouté à ses *Confessions*, et dont la Librairie des Bibliophiles va donner très prochainement une réimpression dans sa collection des *Petits Chefs-d'œuvre.*

« Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire ; mais, quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès lors la gêne commence et le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède est foiblesse et mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus; et, loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

« Je sais qu'il y a une espèce de contrat, et même le plus saint de tous, entre le bienfaiteur et l'obligé : c'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général; et, si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, et à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra et qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entre eux. Celui qui, la première fois, refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui, dans un cas semblable, refuse au même la même grâce qu'il lui accorda ci-devant frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe et dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste et de plus dur que dans l'autre; mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, et à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette, c'est un devoir que je remplis; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élèvent pas si haut que cela.

« Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, et je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le désir et le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrois inconsidérément. »

Théatres. — *Le Pressoir.* — Le théâtre du Vaudeville a repris une ancienne comédie de Mme Sand, *le Pressoir,* qui a été jouée pour la première fois au Gymnase le 13 septembre 1853. La pièce est finement écrite, mais un peu froidement conduite. L'interprétation actuelle n'a pas l'éclat de l'ancienne, mais elle est néanmoins très bonne, et, grâce à elle, l'œuvre de Mme Sand fait encore plaisir. On n'entend pas d'ailleurs tous les jours une prose aussi nerveuse et aussi ferme et *le Pressoir* est un véritable régal littéraire.

Les deux rôles principaux, Valentin et Pierre Bienvenu, sont joués l'un par Berton, le second par Volny, l'ancien jeune premier de la Comédie-Française, aujourd'hui passé au Vaudeville. Berton a une chaleur, une verve extraordinaire et qui le paraît d'autant plus que Volny est au contraire plus renfermé et plus contenu. Il semble que ces deux excellents comédiens devraient un peu se repasser ce qui forme excès dans leurs qualités respectives. Mais tous deux ont obtenu un grand succès. Voici d'ailleurs la distribution complète

du *Pressoir* aux deux époques de la création et de la reprise :

		Gymnase.	*Vaudeville.*
Valentin.	MM.	Bressant.	Berton.
Me Bienvenu.		Geoffroy.	Boisselot.
Me Valentin.		Lesueur.	Francès.
Pierre Bienvenu.		Lafontaine.	Volny.
Noël Plantier.		Dupuis.	Colombey.
Suzanne.	Mmes	Lesueur.	H. Monnier.
Reine.		Laurentine.	Legault.

Nécrologie. — *François Biard.* — Ce peintre distingué, un peu trop oublié de la génération actuelle, est mort le 20 juin aux Plâtreries, près de Fontainebleau. Né le 8 octobre 1798, il avait, en conséquence, quatre-vingt-quatre ans. On lui doit un très grand nombre de tableaux se rattachant un peu à tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus badin, allant de la peinture d'histoire à la caricature.

On sait que Biard avait épousé Mlle Léonie d'Aunet, auteur de divers romans, et de laquelle il vivait séparé depuis 1845, à la suite d'aventures suffisamment connues. Elle est morte en 1876.

Claretie nous cite une curieuse lettre qu'il a reçue de Biard, il y a un mois tout au plus, en réponse à un article qu'il lui avait consacré dans *le Temps*, ou plutôt dans lequel il l'avait simplement cité. Cette lettre donnera bien une idée de l'esprit humoristique et original du regretté Biard.

Les Plâtreries, par Sannois, 18 mai 1882.

Mon cher Monsieur,

Je ne sais en quels termes vous exprimer toute ma reconnaissance de l'article trop flatteur dans lequel vous placez mon nom à côté de Vernet et de Gudin, déjà, hélas! un peu oubliés aujourd'hui.

Quant à moi, je perdais chaque année le courage en voyant cette persistance à me placer hors de vue; je voyais tristement le public et la presse s'éloigner insensiblement de moi. — Cette presse qui, depuis ma première Exposition (1827), m'avait été si souvent favorable, ne pouvait plus avoir sur mes œuvres d'opinions bonnes ou mauvaises. Ce vide que votre bon vouloir a rempli d'une façon si bienveillante me redonne ce courage qui me quittait à chaque Exposition et surtout celle de 1881, où j'avais un seul petit tableau peu encombrant et que je ne trouvais pas. Heureusement, m'étant adressé à un gardien, il m'a fait découvrir qu'il était aussi haut que possible, ayant, au-dessous, pour base, un grand cadre dont les personnages étaient de grandeur naturelle.

Cette année, dans la crainte d'être encore si étrangement sacrifié, je n'ai osé risquer que deux petites toiles qui, d'après ce qu'on m'écrit à l'instant, sont parfaitement placées, et, si vous en trouvez l'occasion, je vous prie de faire savoir à mes collègues que si je suis sensible à ce qui me paraît une injustice, je le suis également pour ce qui la répare.

Puisque je suis en train de causer avec vous, il faut que je vous dise que, depuis une semaine, j'ai reçu de différents côtés huit numéros du journal *le Temps* du 7 mai, que des amis, sachant le plaisir que votre article sur moi me ferait, m'ont envoyés. Là où je ne croyais avoir que des connaissances, je découvrais, grâce à vous, des amis ! ! !

Et c'est à ce titre, si vous le permettez, que je vous prie, si vous revenez quelquefois à Fontainebleau, de ne pas oublier les Plâtreries. Croyant ma carrière artistique bien malade, vous me verrez faisant une guerre à mort aux pierrots qui mangent mes petits pois, et comme je n'ai pas pris de port d'armes, je vous prierais de dire à la justice que je n'agis ainsi que dans le cas de légitime défense.

Cette manière innocente de passer le temps fait un peu diversion aux discussions que j'ai eues autrefois, en Afrique, avec les chacals et même les panthères, avec les ours blancs des régions polaires et les jaguars des forêts du nouveau monde.

Merci mille et mille fois de votre tout reconnaissant et dévoué,

F. Biard.

Chevalier de la Légion d'honneur de 1839.

Biard laisse deux enfants, un fils, Georges Biard, lieutenant de vaisseau, et une fille, Mme de Peyronnie, qui n'est autre que la brillante *Étincelle* du journal *le Figaro*.

Varia. — *Le Bilan du Salon.* — Le Salon de 1882 a fermé ses portes, le mardi 20 juin, à 6 heures du soir. Dès le lendemain, le résultat financier de l'exposition était connu, et voici quelques curieux détails à ce sujet.

Le chiffre des entrées payantes à 5 francs, à 2 francs et à 1 franc a été de 269,933 personnes ayant versé une somme totale de 349,266 francs. Il y a eu 295,000

entrées gratuites, soit en tout 564,933 visiteurs. En ajoutant au produit des entrées celui du livret (25,000 fr.) et du buffet (12,000 francs), on arrive à un chiffre général de 386,266 francs de recettes.

Les dépenses étant évaluées à 180,000 francs, il en résulte un bénéfice, pour l'année courante, de 206,266 fr. Le bénéfice de l'année dernière ayant été de 120,000 fr., la caisse de la société d'exploitation du Salon par les artistes contient un actif actuel de 326,266 francs.

Ajoutons que, cette année, il y a eu progression sur le total général des recettes qui ont été de 27,722 francs plus élevées que l'année dernière.

Un Quatrain de Victor Hugo. — Le grand poète se rappelle-t-il qu'un jour, sortant du Café de Paris, où il venait de déjeuner, il vit sur le boulevard un malheureux aveugle, et que, dans un élan de poétique compassion, il improvisa le quatrain suivant qu'il écrivit sur la pancarte de l'aveugle :

Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
N'ayant qu'un faible enfant pour aide et pour appui,
La main qui donnera du pain à sa misère,
Il ne la verra pas : Dieu la verra pour lui !

Nous pouvons affirmer à Victor Hugo que le quatrain est bien de lui, car il nous a été cité par un témoin oculaire des plus dignes de foi. Ces beaux vers ne sont-ils

pas, d'ailleurs, bien dignes de l'éloquent avocat de toutes les misères humaines?

Un Rêve académique. — A propos de la récente inélection, à l'Académie, de MM. de Mazade et Pailleron qui, en bons frères de lettres, se sont partagé en deux portions égales les voix des immortels, Charles Monselet a eu l'ingénieuse prescience de ce qui pourrait se passer dans six mois, et voici le compte rendu qu'il donne par avance, dans sa chronique de l'*Evénement,* de ce qui se passera le jour où l'élection manquée reviendra sur le tapis académique.

« Nous sommes au 8 décembre 1882, époque à laquelle l'Académie française a renvoyé l'élection du successeur de M. Charles Blanc.

On se souvient que, le 8 juin dernier, deux compétiteurs s'étaient trouvés en présence, avec un nombre égal de voix : M. Édouard Pailleron et M. Charles de Mazade, — tous deux appartenant à l'institution Buloz, l'un comme beau-frère, l'autre comme chroniqueur politique. On s'attendait bien à les voir revenir au 8 décembre. Ils sont revenus en effet, mais, dans l'intervalle, une troisième candidature s'est produite : c'est la candidature toute naturelle de M. Louis Blanc, frère et frère illustre de M. Charles Blanc.

Personne n'y avait pensé cependant. Un « malin » parmi les trente-huit s'est avisé d'aller le tâter. L'auteur

de l'*Histoire de la Révolution française* n'a fait que la résistance d'un homme d'esprit.

« Croyez-vous qu'il soit bien utile de me présenter à l'Académie? a-t-il dit; tout le monde croit que j'en suis... »

Et c'est la vérité. Il y a comme cela des académiciens sans le savoir.

L'élection était fixée à une heure. A une heure et quart, le directeur de l'Académie, le chancelier et le secrétaire perpétuel prennent place au bureau. Les membres présents sont au nombre de 33, la majorité est de 17. On procède au scrutin, qui donne le résultat suivant :

MM.	Louis Blanc. .	31 voix.
	Pailleron . . .	1 —
	de Mazade . .	1 —

En conséquence, M. Louis Blanc a été nommé au fauteuil de son frère.

Ses concurrents se sont rejetés avec fureur sur le fauteuil de M. de Champagny. »

La Nouvelle Académie. — Ceci n'est pas un conte, et nous allons avoir un jour une seconde Académie, qui sera des plus sérieuses, et la plus sérieuse peut-être. C'est du moins ce que vient de nous annoncer M. Ernest

d'Hervilly dans une de ses chroniques du *Bien public*. Il s'agit d'une fondation des frères de Goncourt, qui se réalisera lorsque celui de ces deux vrais hommes de lettres que la mort ne nous a pas encore pris aura été rejoindre celui qui est parti si prématurément. L'idée de cette institution remonte à plus de vingt ans, et les deux frères y ont par avance consacré toute leur fortune.

La nouvelle Académie ne comprendra que dix membres, choisis uniquement parmi les véritables écrivains ; elle ne se donnera pas le luxe de grands seigneurs et d'hommes du monde pris pour eux-mêmes. On n'y verra donc ni de précepteur élu parce qu'il aura eu un prince pour élève, ni de prince élu pour avoir été l'élève de son précepteur.

Voici maintenant quelques détails matériels qui ont leur importance. Chacun des dix membres sera doté d'une rente viagère annuelle de 6,000 francs ; et, de plus, un prix de 5,000 francs sera donné tous les ans, par l'Académie, à l'auteur de la meilleure œuvre d'imagination, et spécialement à un romancier.

Le Panier de la guillotine. — Il vient de mourir à l'asile de la Ville-Évrard (16 juin), dans le service du docteur Testa, M. Eugène Soufflau, journaliste qui, avant la guerre, avait été rédacteur du *Siècle*, de l'*Opinion nationale* et, en dernier lieu, de *la Cloche*. Voici dans

quelles étranges circonstances ce malheureux écrivain est devenu fou :

M. Soufflau, qui s'était engagé comme franc-tireur pendant la guerre, était resté à Paris pendant la Commune. Le 1er juin, il fut arrêté chez lui comme ayant pris part au mouvement insurrectionnel. On le mit dans un convoi de prisonniers qu'on menait à la cour martiale du Père-Lachaise. Arrivé à la rue de la Folie-Regnault, il voulut s'échapper. Il se jeta dans une encoignure et laissa passer le convoi.

Un homme à qui il s'adressa le fit pénétrer dans un vaste hangar, lui indiqua un grand panier, et lui dit de s'y cacher. M. Soufflau s'y blottit, en effet; puis, à l'aide d'une lanterne qu'il alluma, il regarda autour de lui. Dans le hangar, il vit une grande voiture, puis deux hauts poteaux noirs, et devant ces poteaux une planche à bascule. Il poussa un cri : il avait reconnu le magasin de l'exécuteur des hautes œuvres. On l'avait caché dans le panier où tombe le corps du supplicié.

M. Soufflau courut à la porte et s'enfuit. Il retourna chez lui. Le lendemain, il était fou.

Depuis, MM. Legrand du Saulle et Testa n'avaient pu le guérir.

La Première Lecture de Salammbô. — Voici un curieux détail relatif à ce magnifique poème de Flaubert, et qui nous est donné par Claretie dans une de ses chroniques

du *Temps*. Il s'agit de la première lecture de *Salammbô*, lecture qui eut lieu en présence de quelques amis, au nombre desquels se trouvaient Louis Bouilhet et Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique.

« ... L'auteur du roman carthaginois commença à déclamer son œuvre. Ce n'était pas un roman, c'était un poème en prose, quelque chose comme une succession de versets, le procédé biblique des *Paroles d'un croyant* appliqué au récit des amours de Mathô :

— *Et Mathô se leva...*

— *Et Salammbô répondit...*

— *Et Carthage s'endormait...*

— *Et les lions en croix rugissaient...*

Et toujours cet *Et* récité par Flaubert avec la conviction d'un apôtre.

« Si tu publies cela, lui dit Bouilhet qui l'interrompit, tu es perdu !...

— Perdu ?

— Perdu ! On ne te prendra pas au sérieux ! »

Le malheureux Flaubert, pâle comme un mort, faillit s'évanouir, puis, bravement, il reprit son manuscrit, le roula, le serra et le refit entièrement.

C'est de cette refonte de *Salammbô* qu'il parlait sans doute à un ami, tout disposé à publier et à annoncer le roman, dans une lettre que j'ai là et qu'il m'est permis de citer :

Croisset, mardi soir.

Mon cher ami,

Mon affaire aura (je crois?) pour titre « *Salammbô*, roman carthaginois ». C'est le nom de la fille d'Hamilcar, fille inventée par votre serviteur.

Mais je ne sais pas quand je vous donnerai le *numéro un.* Ça ne va pas du tout. Je suis malade, moralement surtout, et, si vous voulez me rendre un *éminent service*, ce serait de ne pas plus parler de ce roman que s'il ne devait pas exister.

Si je le fais, il sera pour vous, puisque je vous l'ai promis. Il y en a un chapitre d'écrit. C'est détestable. Je me suis engagé, j'en ai peur, dans une œuvre impossible... Est-il indispensable que vous l'annonciez? En n'en disant rien, songez, cher ami, que vous m'épargnez un ridicule, si je renonce à cette œuvre par impossibilité de l'exécuter, ce qui est bien possible.

Voyons ! soyez généreux : ne parlez pas du Flaubert.

En tout cas, je serai à Paris vers le 20 du mois prochain. Attendez jusque-là, je vous en prie. Qui vous talonne?

A bientôt donc et croyez-moi, nonobstant mes embêtements, le vôtre qui vous serre la main très fort.

GUSTAVE FLAUBERT.

Le Sublime Pathos. — Nous citions dernièrement une lettre de Victor Hugo écrite en faveur des nihilistes. Voici aujourd'hui un manifeste du grand poète en faveur des juifs de Russie persécutés. Ces juifs-là seront plus

heureux que nous s'ils comprennent quelque chose à cette vide et sublime phraséologie :

« L'heure est décisive. Les religions qui se meurent ont recours aux derniers moyens. Ce qui se dresse en ce moment, ce n'est plus du crime, c'est de la monstruosité. Un peuple devient monstre. Phénomène horrible.

« Il semble qu'un rideau se déchire et qu'on entend une voix dire :

« Humanité! regarde et vois.

« Deux solutions sont devant tes yeux.

« D'un côté, l'homme avance, d'un pas lent et sûr, vers l'horizon de plus en plus lumineux; l'homme tient l'enfant par la main; l'homme marche, la tête pleine de clarté; l'enfant marche, la tête pleine d'espérance; le travail fait sa grande œuvre; la science cherche Dieu, la pensée le voit; Dieu vérité, Dieu justice, Dieu conscience, Dieu amour; l'homme le mêle aux choses de la terre, liberté, égalité, fraternité; Dieu cherché, c'est la philosophie; Dieu vu, c'est la religion; rien de plus; pas de contes, pas de rêves, pas de dogmes; tous les peuples sont frères; les frontières s'effacent; l'homme s'aperçoit que la terre n'a pas encore été possédée; les guerres, de plus en plus diminuées, n'ont plus qu'un motif et qu'un but, la civilisation; chaque battement du cœur humain signifie progrès.

« De l'autre côté, l'homme recule; l'horizon est de plus en plus noir; les multitudes vont et tâtent dans l'ombre; les vieilles religions, accablées de leurs deux mille ans, n'ont plus que leurs contes, jadis tromperie de l'homme enfant, aujourd'hui dédain de l'homme fait, jadis acceptés par l'ignorance, aujourd'hui démentis par la science; ne laissant au croyant tenace qui a les yeux fermés et les oreilles bouchées d'autre refuge que l'affreux *Credo quia absurdum;* les erreurs s'entre-dévorent, le christianisme martyrise le judaïsme; trente villes (vingt-sept, selon d'autres) sont en ce moment en proie au pillage et à l'extermination ; ce qui se passe en Russie fait horreur ; là, un crime immense se commet, ou pour mieux dire, une action se fait, car ces populations exterminantes n'ont même plus la conscience du crime; elles ne sont plus à cette hauteur; leurs cultes les ont abaissées dans la bestialité ; elles ont l'épouvantable innocence des tigres; les vieux siècles, l'un avec les Albigeois, l'autre avec l'Inquisition, l'autre avec le Saint-Office, l'autre avec la Saint-Barthélemy, l'autre avec les Dragonnades, l'autre avec l'Autriche de Marie-Thérèse, se ruent sur le dix-neuvième et tâchent de l'étouffer; la castration de l'homme, le viol de la femme, la mise en cendres de l'enfant, c'est l'avenir supprimé; le passé ne veut pas cesser d'être; il tient l'humanité ; le fil de la vie est entre ses doigts de spectre.

« D'un côté le peuple, de l'autre la foule.

« D'un côté la lumière, de l'autre les ténèbres.
« Choisis. »

« VICTOR HUGO. »

Le Vrai Louis Ménard. — Nous avons parlé avec quelque détail, dans notre numéro du 31 mai, de la déconvenue de M. Louis Ménard qui s'imaginait avoir découvert à la Bibliothèque des fables inédites et, qui plus est, manuscrites, de La Fontaine. Il paraît qu'à ce propos le public s'est généralement mépris sur la personnalité du Louis Ménard, auteur de cette bévue littéraire que tout le monde a attribuée au seul Louis Ménard qui soit connu, le philosophe et l'helléniste. D'autres ont gratifié de ladite bévue M. Paul Mesnard, l'érudit annotateur de Mme de Sévigné et de Racine. Il nous semble donc à la fois juste et intéressant de rétablir ici la vérité bien précise sur l'individualité du Louis Ménard en question, qui n'est aucun des trois Ménard que tout le monde connaît.

Et d'abord il y a trois Ménard ou Mesnard ayant une notoriété :

1° M. Louis Ménard, l'helléniste dont nous venons de parler ;

2° M. René Ménard, son frère, auteur de nombreux écrits sur les beaux-arts ;

3° M. Paul Mesnard, l'éminent universitaire, commentateur, ainsi que nous l'avons dit, de Mme de Sévi-

gné, de Racine et de bien d'autres écrivains illustres.

Quant à M. Louis Ménard, l'homonyme ou à peu près de ces trois littérateurs distingués, il se nomme Louis-Auguste Ménard. C'est un propriétaire rural des environs de Chinon qui est, à ses heures de loisir, bibliographe-amateur, mais qui est loin d'avoir la notoriété des trois érudits que nous venons de citer. L'histoire des fables de La Fontaine est la troisième bévue de ce quatrième Ménard. Il a d'abord découvert les fameuses *Leçons au Dauphin* dédiées par lui à M. Grévy, et qu'il a attribuées à Bossuet, sans fournir des preuves certaines de cette attribution. Il a une seconde fois fait fausse route en donnant comme inédites des poésies chrétiennes du même écrivain. Enfin il a trouvé les trop célèbres fables de La Fontaine, soi-disant toujours inédites, et qui sont l'œuvre de Mme de Villedieu, née Hortense Desjardins [1], contemporaine de presque tous les grands écrivains du XVIIe siècle.

Rendons donc à Louis-Auguste Ménard ce qui lui appartient, et ne gratifions désormais aucun autre Ménard ou Mesnard des erreurs de cet aventureux bibliographe.

La Légende et l'Histoire. — Le colonel Jung vient de

---

1. Fables que nous avions par erreur attribuées à une dame de Puisaye.

publier les *Mémoires de Lucien Bonaparte* dont on n'avait donné jusqu'ici que des éditions incomplètes. On trouve dans ces curieux mémoires la rectification de bien des faits admis pour vrais par les annalistes qui se sont occupés de l'Empire, témoin, entre autres, l'histoire de la fameuse montre brisée par Lucien devant son redoutable frère au milieu d'une scène qu'on a bien souvent racontée. Or voici, rapprochées l'une de l'autre, deux piquantes versions de ce même fait empruntées l'une à l'*Écho des salons de Paris* et l'autre, rectifiant la première, aux susdits *Mémoires de Lucien* :

LA LÉGENDE

(Extrait de l'*Echo des salons de Paris* depuis la Restauration, tome II.)

Un mois avant que Lucien quittât la France, il eut avec Bonaparte un entretien très vif sur son peu de considération et sur les malheurs que son esprit de conquête attirerait un jour sur la France.

Bonaparte se fâcha et, s'approchant de la fenêtre, il dit à son frère :

« Voyez-vous cette étoile ?»

Lucien répondit qu'il ne voyait rien.

« Eh bien ! je la vois, lui

L'HISTOIRE

(*Mémoires* de Lucien Bonaparte, tome II, 1802.)

« Ce que vous pensez de moi, citoyen Lucien, parbleu, je suis curieux de le savoir, dites donc vite. (C'est Napoléon qui parle.)

— Je pense, citoyen consul, qu'ayant prêté serment à la Constitution du 18 brumaire, entre mes propres mains, comme président du conseil des Cinq-Cents, et vous voyant la mépriser ainsi, si je n'étais pas votre frère, je serais votre ennemi.

répliqua Napoléon, et aussi longtemps que je l'apercevrai seul, je ne cesserai d'y avoir confiance ! »

Lucien *tira sa montre*, et, de colère, la jeta sur le parquet devant Bonaparte en lui disant :

« Vous serez brisé comme cette montre, et un jour viendra où vous serez malheureux, ainsi que la France et toute votre famille ! »

— Mon ennemi ! ah ! pour le coup, je vous le conseillerais ! Mon ennemi ! c'est un peu fort ! me dit-il en s'avançant sur moi dans l'attitude de me frapper, ce que je rends encore grâce à Dieu qu'il n'ait pas fait, car je n'étais pas disposé à le souffrir patiemment ; mais il s'arrêta en face de la froide immobilité que je lui opposai.

« Mon ennemi, toi ! je te briserais, vois-tu, comme cette boîte ! »

Et disant cela, c'était sa tabatière qu'il tenait, il la lança violemment sur le plancher.

Une Réclame naïve. — On sait que beaucoup des réclames par lesquelles les journaux annoncent les ouvrages nouveaux sont rédigées par les auteurs de ces livres. Or, comme on est assez maladroit à parler de soi-même, il y a telles de ces réclames qui sont d'une bien amusante naïveté. Témoin la suivante, que nous reproduisons sans être payé pour cela.

« La librairie Lemerre vient de mettre en vente un charmant volume intitulé : *Veillées poétiques*.

« L'auteur, un jeune poète de talent, M. Ernest Benjamin, a dédié son livre à François Coppée. C'est assez dire que ses vers ont un parfum de grâce exquise et qu'ils sont écrits avec un sentiment très délicat. »

Avis donc à vous tous, jeunes poètes, si vous voulez prouver par avance au public que vous êtes des auteurs exquis et délicats, — ce qui est pourtant encore assez rare, — dédiez vos rimes à François Coppée.

Don Quichotte *jugé par Gill.* — La lettre qui suit a été écrite par Gill, le caricaturiste si connu, et en ce moment si malade, en tête d'un volume de *Don Quichotte* que ce malheureux artiste envoyait en présent de nouvel an aux fils d'un de ses amis.

Léon et Adolphe,

Pour l'intérêt que je vous porte et le bonheur que je vous souhaite, je vous envoie aujourd'hui *Don Quichotte.*

Je le donne à vous deux, à l'un autant qu'à l'autre, afin que vous en ayez ensemble le plaisir et l'enseignement.

Don Quichotte, c'est la pensée, l'idée, l'âme qu'il faut garder vaillante et fière toujours, quelque douleur qu'il en coûte parfois. *Sancho Pança,* c'est l'instinct, le naturel, le corps qu'il faut conserver dispos et sain.

Lisez ce livre ensemble, et de temps en temps, relisez-le. Sa morale vous apparaîtra plus claire à mesure que vous grandirez. Apprenez-y ensemble à vivre sainement comme Sancho, noblement comme Don Quichotte.

Et n'oubliez pas que Don Quichotte est le maître de Sancho et qu'ainsi l'a voulu Miguel Cervantes pour honorer l'âme qui toujours doit passer la première.

Je vous embrasse,

ANDRÉ GILL.

1er janvier 1872.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Au moment où le Salon vient de fermer, encore un écho qui remonte à l'époque où il n'était pas encore ouvert. La petite Zoé, qui avait fait faire son portrait, va consulter son peintre :

« Que mettrez-vous sur le livret ?

— Portrait de... Tenez-vous à votre nom ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Il est plus distingué de donner seulement une initiale. *Portrait de Mlle Z...*

— Vous avez peut-être raison. Seulement...

— Seulement ?

— Ajoutez l'adresse. »

Dans un concert d'amateurs.

Un invité se bouchant les oreilles : « Quelle cacophonie ! »

Un autre invité, d'un air navré : « Le fait est qu'on se croirait au *concert... européen !* » (*Paris-Journal.*)

~~~~~~

A la sortie de l'exposition canine.

Madame se gratte en différents endroits, cherche et attrape une petite bête qu'elle pose délicatement sur le pavé.

LUI. — Mais pourquoi ne l'écrases-tu pas ?

ELLE (d'un ton indigné). — Jamais ! Mon sang coule dans ses veines... (*Gaulois.*)

~~~~~~

Un jeune décavé cause de son oncle — un oncle à héritage.

« Quelle gaieté que la sienne ! lui dit-on. C'est un heureux mortel !

— Mortel !... heureusement ! » s'écrie le neveu.

(*Evénement.*)

~~~~~~

Emprunté à Aurélien Scholl :

Deux Bordelais déjeunaient mercredi chez Brébant, un chirurgien de marine et un capitaine au long cours.

« J'ai passé six mois en Guinée, disait l'un. Il faisait tellement chaud que, pour respirer un peu, j'étais obligé de me renfermer dans ma malle. — Moi, disait l'autre,
~~~~~~

j'ai horriblement souffert dans une expédition au Sénégal. Nous étions trente; il fallait gagner à la hâte un petit fort placé à l'ouest. Il y avait cinquante-trois degrés de chaleur à l'ombre! — Et comment faisiez-vous? — Nous nous tenions au soleil. »

Le docteur M..., dont on ne compte plus les homicides par imprudence, est appelé auprès d'un malade.

« Ah! Madame, s'écrie-t-il en se tournant vers la femme du patient, vous m'avez appelé trop tard. Votre mari est perdu. . Il a déjà les mains violettes.

— Mais, Monsieur, vous ne savez pas qu'il est teinturier?

— Eh bien, c'est une vraie chance, car, s'il n'était pas teinturier, ce serait un homme mort... »

(*Henri IV.*)

Un de nos amis, grand négociant du quartier du Sentier, vient de renvoyer son cocher. Un autre se présente à sa place, superbe, correct, la mine fleurie, un cocher modèle, muni d'excellents certificats du comte de X.... qui lui donnait 1,200 francs par an.

« C'est parfait, mon garçon, vous me plaisez, vous entrerez demain à 100 francs par mois.

— Je demande pardon à Monsieur, mais je prétends gagner 1,800 francs.

— Comment ça? Mais vous n'aviez que 1,200 francs chez le comte !

— C'est vrai, mais j'étais dans mon monde ! »

(*Voltaire.*)

Quelques notes d'album recueillies dans l'*Echo :*

— C'est la peur de paraître sot qui fait dire le plus de sottises.

— Nous ne croyons pas aux autres, au fur et à mesure que nous nous connaissons mieux.

— Tout le monde ne médit pas, mais tout le monde laisse médire.

—Après la nullité des sots, ce qui étonne le plus, c'est le petit bagage des grands hommes.

— On oublie l'origine d'un parvenu, s'il s'en souvient; on s'en souvient, s'il l'oublie.

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — Le 13 juin, est mort subitement à Paris, d'une attaque d'apoplexie, l'écrivain Bénédict-Henri Révoil, né le 16 décembre 1816. Il était fils du peintre marseillais Révoil, et frère d'Henri Révoil, architecte diocésain très connu à Nîmes. C'est à tort qu'on lui a donné Mme Louise Colet pour sœur. Cette célèbre muse appartenait à une famille du même nom, qui n'avait rien de commun avec celle de notre regretté confrère.

— Le 16 juin, le vice-amiral Penhoat est mort de la même

manière, à soixante-dix ans. On se souvient encore des brillants services de cet officier de marine, dans nos armées de terre, pendant la dernière guerre.

— Le général Courtot de Cissey, ancien ministre de la guerre, sénateur, est mort également le 16 juin à l'âge de soixante-douze ans. Entré au service, en 1830, il était devenu colonel en 1852, et général en 1854. A Metz, en 1870, il se prononça contre la capitulation. On sait que, en ces derniers temps, une grave accusation fut portée contre lui, et qu'il en sortit indemne à la suite d'une enquête dont sa conduite fut l'objet. Cette triste circonstance a pu contribuer à abréger sa vie.

— Le 19 juin, est décédé le célèbre docteur Galtier Boissière, ancien commissaire du gouvernement en 1848. Il avait soixante-dix ans. Il laisse de nombreux ouvrages sur la médecine et un livre très intéressant, intitulé : *Sématotechnie* ou nouveaux signes phonographiques, précis, fixes et universels, appris en s'amusant ; c'est une nouvelle manière de figurer les éléments de la parole au moyen de n'importe quel objet de la nature.

Peu d'hommes se sont occupés aussi sérieusement de la question sociale que le docteur Galtier. Il pensait, avec raison, que le meilleur moyen d'arriver à une solution pratique de ce difficile problème était de propager l'instruction dans toutes les classes de la société ; aussi, retrouvons-nous en tête de tous ses ouvrages la même épigraphe qui fut comme la devise de toute sa vie. « Allez enseigner tous les peuples... afin qu'ils n'en fassent plus qu'un seul. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338





